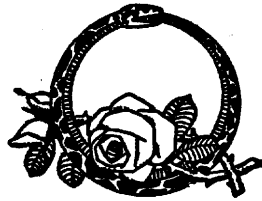


CLAIRE BAUMARD

LEON DENIS

INTIME

Préface de
Sir Arthur CONAN DOYLE



*La mort doit cesser d'être
un objet d'épouvante, car
derrière elle nous voyons
l'ascension vers la lumière.*

Léon DENIS.

(Le Génie Celtique et le
Monde Invisible).

Je dédie ces pages

A LA MEMOIRE DE

LEON DENIS

LE MAITRE VENERE

AUQUEL JE DOIS UNE JUSTE COMPREHENSION

DE LA VIE ET DE LA MORT.

PREFACE

Je considère comme un honneur de répondre à la demande qui m'est faite de préfacier par quelques lignes ces souvenirs intimes sur le regretté Léon Denis.

Je serai bref car j'ai peu connu Léon Denis et ne l'ai rencontré que rarement, pourtant je dois dire en toute sincérité que peu d'hommes ont produit, en un si court laps de temps, une plus vive impression sur mon esprit. Je revois encore très nettement sa solide et forte carrure, son air majestueux et sa tête léonine qui rappelaient ces vieux prêtres celtiques ou ces guerriers primitifs, figures marquantes d'un temps révolu qu'il aimait à évoquer. Fier mais bienveillant, impétueux mais sage, émotif mais réfléchi, telles étaient les qualités si différentes que je discernais sur ce remarquable visage.

Comme écrivain, il m'émeut profondément. Je parle imparfaitement le français mais je le lis fréquemment car j'estime que la littérature française est la première du monde. Je ne prétends pas m'ériger en critique d'une telle littérature, mais à mon avis la prose de Léon Denis, si vigoureuse et expressive, si élégante dans sa forme, quoique si lourde de pensées, est d'un style absolument parfait. Elle allie à la richesse des connaissances une philosophie très précise et définie.

Sa *Jeanne d'Arc médium* m'a captivé au point que j'ai passé deux mois à m'efforcer de transposer son inspiration en notre langue, mais la magique clarté de Léon Denis n'est pas aisément traduisible. C'est ainsi que j'ai pris la liberté d'en changer le titre, pourtant d'une si courageuse franchise, en *Le Mystère de Jeanne d'Arc*. Il m'a paru opportun de ne pas risquer en heurtant le parti pris des profanes, de les rebuter et de les priver ainsi de la lecture d'un chef-d'oeuvre. Ni Anatole France, ni Bernard Shaw n'ont émis comme Léon Denis une si concluante, si réelle appréciation de cette merveilleuse héroïne. Il donne en ce livre la seule explication plausible du fait le plus prodigieux de l'histoire.

Quant à l'étude des origines celtiques et de leur importance ethnique, mes connaissances ethnologiques ne sont pas suffisantes pour en apprécier la valeur, mais je suis sûr que jamais le sujet n'a été traité avec plus de charme.

Maintenant, je m'efface pour laisser le lecteur s'initier plus intimement à l'histoire terrestre de cet homme supérieur, histoire écrite par celle qui a eu des occasions si exceptionnelles de le connaître et de le comprendre.

Arthur CONAN DOYLE.

12 Juillet 1929.

Bignell Wood, Minstead, LyndHurst.

INTRODUCTION

Les ouvrages de Léon Denis me révélèrent la doctrine spirite. Jamais aucune philosophie ne m'avait procuré une impression de joie aussi intense, ce fut un éblouissement. L'étude en est particulièrement captivante lorsque le mystère de la mort s'impose à l'esprit accablé par la tristesse de deuils successifs, mystère sur lequel aucune religion occidentale n'a jeté de clartés. On y trouve un véritable trésor spirituel, la certitude des espérances religieuses, celle d'une survie consciente étayée de preuves certaines.

D'emblée, j'avais fait mienne la théorie réincarnationniste, elle ne me paraissait pas nouvelle et semblait réveiller en moi des connaissances déjà acquises. J'avais l'intuition d'avoir jadis parcouru les sentiers où nous conduit le Maître.

Quelque temps après avoir lu l'oeuvre de Léon Denis, j'appris que l'apôtre du spiritisme habitait Tours. Cependant, je laissai s'écouler quelques années avant d'oser aller vers lui. Un jour le hasard - est-ce bien le hasard ? - mit sous mes yeux un journal de la localité où était annoncé le décès d'un M. Léon Denis. Cette nouvelle fut pour moi une source de regrets et de remords. Je me renseignai, c'était un homonyme !

Sans plus différer, j'allai frapper à la porte du Maître¹, l'accueil qu'il me fit, empreint d'une bienveillante cordialité, me toucha profondément. Il eut la bonté de me rendre ma visite, c'est-à-dire qu'il noua lui-même le noeud qui par la suite devait se resserrer.

A la fin de la guerre, Mlle Camille Chaise, réfugiée rémoise, secrétaire du Maître, devant quitter Tours, il la pria de me demander de la remplacer. J'acceptai avec empressement. Ma collaboration au travail de l'écrivain spirite ne devait finir qu'à sa mort. C'est donc l'époque de sa pleine maturité que je décrirai particulièrement ici.

Le temps amenant la confiance, notre intimité grandit et Léon Denis prit l'habitude de penser tout haut en ma présence : il me faisait part de ses sentiments et de ses jugements sur les choses et les gens.

Maintenant que le Maître vénéré de tous a été «rappelé à l'espace»², un devoir s'impose à nous, celui de retracer cette belle et noble figure d'apôtre et de rendre durable son souvenir. La publicité donnée à ces pages n'a qu'un but : faire mieux connaître le grand écrivain français qui voua entièrement sa vie à la cause du spiritisme, cause qu'il a défendue vaillamment et propagée durant cinquante ans avec une ardeur jamais démentie.

O Dieu, nous te demandons que Léon Denis devienne «vivant» aux yeux de ses nombreux amis, connus et inconnus, particulièrement auprès des innombrables correspondants qu'il a consolés. Moins privilégiés que nous, ils n'ont pas eu la joie de l'approcher, d'entendre sa voix et de bénéficier de son enseignement oral, que du moins sa mémoire soit pieusement conservée dans leur coeur comme elle l'est dans le nôtre !

Saint-Cyr-sur-Loire,
le 12 Octobre 1927.

¹ C'était en 1909, mais j'ai le regret de n'avoir pas fixé la date.

² Le journal local *La Dépêche*, du samedi 16 avril 1927, annonçait en ces termes le décès de Léon Denis : Vous êtes prié d'assister aux obsèques de M. Léon Denis, homme de lettres, rappelé à l'espace dans sa 81^e année.

PREMIERE PARTIE

I. L'homme, sa demeure

Malgré les années écoulées je garde très vivace le souvenir du jour où j'entrai en fonctions chez l'auteur d'*Après la Mort*. Comme elle me paraît proche encore cette journée du 2 novembre 1918 où, le coeur gonflé d'une joyeuse émotion, je pris place à sa table de travail ! Il m'avait accueillie par cette parole affable : «Ici, vous êtes chez vous, Mademoiselle». Ma voix tout d'abord tremblante, s'était peu à peu raffermie et ce fut d'un ton presque naturel que je fis ma première lecture au philosophe. Le début de mon secrétariat restera toujours lié à l'armistice ! Il était cinq heures, je venais de quitter l'écrivain, soudain je restai clouée dans la cour sous l'empire d'un grand saisissement : les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée ! Je n'hésitai pas une seconde et, remontant les deux étages en courant, je fis irruption dans l'appartement en disant : «Ouvrez la fenêtre très grande, Maître, pour mieux entendre les cloches !» Il se précipita vers la croisée, l'ouvrit, les vibrations sonores emplirent la pièce et il fut en proie à une vive émotion.

Ayant vu de très près Léon Denis durant dix-huit ans, je l'ai connu sous deux aspects différents. La période de guerre opéra chez lui un grand changement physique ; sa barbe grise et drue lui donnait l'aspect d'un patriarche, la physionomie avait acquis une majesté, comme un rayonnement. C'était un homme de taille moyenne, mince mais de large carrure. La tête forte, enfoncée dans les épaules, donnait une impression de combativité ; le front était magnifique d'ampleur, le nez, mince aux attaches, s'élargissait aux ailes et surmontait une bouche au dessin délicat que couvrait une forte moustache ; les yeux d'un bleu gris très pâle étaient profondément rentrés sous l'arcade sourcilière, dont la proéminence les voilait à demi. Que d'expressions diverses pouvaient prendre les yeux du Maître ; bien que voilés hélas ! par une cécité presque complète, ils étaient d'une mobilité surprenante, tantôt doux, pétillants d'esprit, parfois tristes jusqu'aux larmes. Ils pouvaient aussi se faire durs, tranchants comme l'acier. Un visiteur mis pour la première fois en présence du philosophe, sentait tomber sur lui un regard aigu qui l'interloquait un peu, regard que l'on eût pu comparer à la sonde jetée à la mer par le marin qui veut en mesurer le fond. Mais après quelques instants d'entretien ce regard s'adoucissait et faisait oublier sa dureté première. En un mot l'être physique de Léon Denis révélait un penseur, un chef, un conducteur d'hommes.

Il existe un portrait du Maître, alors jeune, pastel en forme de médaillon, on retrouve les traits de l'octogénaire dans cette grave physionomie de vingt ans. Les yeux ont le même regard captivant, incisif, scrutateur ! L'enfance et la jeunesse de l'écrivain furent laborieuses et précaires³. Est-ce la raison pour laquelle, dans le portrait, les yeux du jeune homme ne reflètent pas la gaîté qu'avaient parfois ceux du vieillard ? Bien superficiels sont ceux qui prêtent le privilège de l'enjouement à la seule jeunesse, il est parfois un des charmes de l'âge mûr.

Quand l'intimité du travail quotidien nous eut rapprochés, je dis un jour au Maître : «J'ai constaté que vous ressemblez d'une façon frappante à Tolstoï. - «Rien d'étonnant à cela, me répondit-il, puisque j'ai vécu une de mes premières existences dans les pays du Nord».

Quand l'occasion s'en présentait, le philosophe évoquait volontiers son passé qui lui avait été dévoilé par différents médiums absolument étrangers les uns aux autres. Ces révélations étaient néanmoins concordantes et identiques.

³ Léon Denis l'a dit lui-même dans ses articles intitulés *Socialisme et Spiritualisme*, parus dans la *Revue Spirite* en 1914.

Il me souvient qu'après une lecture ayant trait à la *Grande Chartreuse*, le Maître me dit : «Je n'ai pas manqué de faire cette excursion quand je parcourais l'Isère, j'ai été voir le jardin où les moines creusent quotidiennement leur tombe, car je fus jadis un de ceux-là»⁴.

Dans la brochure : *L'au-delà et la survivance de l'Etre*, le chef de la doctrine spirite a écrit :

«J'ai vérifié l'exactitude des révélations qui me furent faites par l'introspection, c'est-à-dire par une étude analytique de mon caractère et de ma nature psychique. Cet examen m'a fait retrouver très accusés en moi les principaux types d'homme que j'ai réalisés au cours des âges et qui dominent tout mon passé : le moine studieux et le guerrier.»

Léon Denis, en effet, rappelait à certains égards le bénédictin. Il était tout l'opposé d'un sybarite, en toute saison il préférait une chaise à un fauteuil ; son endurance au froid était extraordinaire, il trouvait plus hygiénique de se couvrir énormément que de chauffer les appartements ; ses repas se composaient de légumes, oeufs, laitages, il prenait peu de viande, buvait de l'eau, mais goûtait cependant une tasse de bon café comme la plupart des intellectuels. L'apparence monacale du philosophe s'accroissait en hiver, revêtu qu'il était de sa grosse robe de chambre grise et, lorsque frappant à la porte on entendait sa voix grave prononcer : «Entrez !» et qu'il se présentait, on croyait vraiment pénétrer chez un moine d'un grand monastère. N'était-ce pas en quelque sorte un travail de bénédictin que l'occupation à laquelle il se livrait ? Ses doigts caressaient patiemment des feuillets de papier fort épais dont la teinte jaunie rappelait celle des vieux parchemins. C'était *La Lumière*, revue en écriture Braille, la seule lecture qu'il pût faire. L'impression de pénétrer chez un cénobite était doublée si nous soulevions les rideaux. Qu'apercevait-on ? Un seul pan de ciel vers la droite, un gros arbre masquant complètement la lumière à gauche. Cette unique échappée laissait voir des toits d'ardoises de toutes formes, des cheminées ; plus loin de très vieux murs se dressaient, restes du monastère des Carmélites. Au fond on découvrait une petite façade enrichie de sculptures et faisant partie du magnifique hôtel des XV^e et XVI^e siècles appelé jadis *Hôtel Gardette*, et dont la désignation moderne est *Hôtel Gouin*, du nom des propriétaires qui l'ont restauré.

La chambre du Maître n'avait pas les dimensions d'une cellule, elle était de grandeur moyenne. Très simplement meublée, ses seuls ornements étaient des effigies de Jeanne d'Arc, pour laquelle il avait une profonde vénération. Tout d'abord des statuettes : l'une en simili-bronze, à contre-jour sur une console, reproduisait l'oeuvre de Mercier ; l'autre plus petite, en stuc, représentait la bergère, on la devinait la préférée, placée à portée de la main, sur la commode, un vase presque toujours fleuri était devant elle. Sur les murs des gravures représentaient Jeanne ; à la tête du lit la reproduction de la statue de Barrias : «Celle que j'aime le mieux de toutes les oeuvres statuariques», disait Léon Denis ; la jeune Lorraine, tête nue, raide sous sa cuirasse, a les deux poignets enchaînés. Du côté opposé, se trouvait une gravure en soie tissée⁵ représentant la bergère sous l'arbre des fées, gardant ses moutons le rouet à la main, et une reproduction du tableau d'Ingres qui est au Louvre : Jeanne revêtue de la cuirasse de laquelle se déroule un pan de jupe brodé aux armes royales, pose la main gauche sur l'autel et tient son étendard de l'autre ; au pied de cet autel un groupe de personnages en prière. C'est dans cette pièce orientée au midi que Léon Denis vivait la plus grande partie de l'année ; c'est là qu'il méditait, priait, et travaillait environ huit mois.

Quand juin approchait, il m'annonçait gaiement que nous allions transporter «nos ustensiles» ailleurs et, s'emparant du petit pupitre sur lequel sa revue Braille reposait, il me le tendait en prononçant gravement ces mots : «Voici votre tabernacle». J'accueillais toujours très favorablement ce déplacement annuel du midi au nord : changer d'horizon, c'est presque voyager. L'écrivain, dépouillé de son ample robe de chambre, semblait, avec le beau temps, quitter une personnalité pour en prendre une autre, il m'apparaissait tout menu, comme rajeuni.

⁴ Voir *La Grande Enigme*, Léon Denis fait le récit de cette excursion au chapitre : *La Montagne*.

⁵ Devenue la propriété de M. Hubert Forestier, secrétaire général de l'*Union spirite Française*.

Qu'on était bien dans cette grande salle à manger où la lourde chaleur du dehors ne pénétrait jamais ! Son vieux mobilier évoquait tout un passé : un buffet Renaissance, du style le plus pur et aux fines sculptures brillait dans l'ombre ; des vases de Chine le surmontaient. Un écran d'acajou Empire voisinait avec un samovar dont le cuivre étincelant mettait une note gaie dans la pièce. Un très vieux pouf carré recouvert de cuir de Cordoue, un canapé à haut dossier sculpté, quelques chaises anciennes complétaient l'ameublement.

C'est pendant la guerre que le philosophe vint occuper le premier étage d'une grande maison blanche, en forme de quadrilatère dont la façade borde le quai de la Loire. Des fenêtres on jouissait d'une vue splendide en toute saison, mais le site est particulièrement enchanteur à l'automne, lorsque les coteaux de Saint-Cyr-sur-Loire se parent de toute la gamme des ors. De cette nature très reposante se dégage une impression de grande paix : aucun bruit entre les deux rives, le fleuve paresseux coule lentement ; il est si large à cet endroit qu'une grande île le coupe en deux et y reflète la cime de ses peupliers. Malheureusement la vue de ce panorama était une joie refusée au philosophe, car sa cécité augmentait de plus en plus, seule la contemplation des étoiles, dont l'éclat est particulièrement brillant dans le ciel de Touraine, le charmait encore⁶.

Vers la fin de septembre il fallait dire adieu à la grande salle ; la fraîcheur se faisait sentir, le Maître reprenait sa robe de chambre, sa chancelière et disait : «Transportons nos pénates au midi !» Dans ces déplacements successifs il était toujours suivi de ses chats, personnages importants dont nous parlerons plus loin.

⁶ Dans la *Grande Enigme*, on peut lire cette affirmation : «De ma vue affaiblie par le travail, je jette encore un regard sur ces cieux qui m'attirent, et sur cette nature que j'aime. Je salue ces mondes qui seront plus tard notre récompense : Jupiter, Sirius, Orion, les pléiades et ces myriades de foyers dont les rayons tremblants ont tant de fois versé en mon âme anxieuse la paix sereine et les ineffables consolations.

II. Ses souvenirs d'enfance, sa piété filiale

Un jour, Léon Denis reçut une oeuvre intitulée : *La vie vécue d'un médium spirite*. Cette autobiographie lui était offerte par l'auteur : Mme Agullana. Il s'en fit sans retard donner lecture. Dès que fut prononcé le nom du pays où naquit la narratrice : Notre-Dame-Guglose, le Maître s'écria gaiement : «Madame Agullana est de Notre-Dame-Guglose ! C'est là que j'ai vécu vers l'âge de 13 ans, ce fut la première station donnée à mon père comme chef de gare⁷.» Oh ! magie du mot capable de faire revivre tout un passé ! Sully Prudhomme dans des vers émouvants a peint la puissance évocatrice d'un simple mot :

Une larme, un chant triste, un seul mot dans un livre,
Nuage au ciel limpide où je me plais à vivre,
Me fait sentir au coeur la dent des vieux chagrins.

En entendant le nom de la petite commune où il avait passé une partie de sa prime jeunesse, Léon Denis avait senti affluer à son cerveau et à son coeur une foule de souvenirs liés à ce lieu. Les paroles se pressaient dans sa bouche : «Mon père était à la *Monnaie* de Strasbourg, puis à celle de Bordeaux, mais un jour vint où on n'eut plus besoin de ses services ; en échange le poste de chef de gare à Notre-Dame-Guglose lui fut donné. Avant notre départ, les Frères de la doctrine chrétienne chez lesquels j'allais, dirent à mon père : «Vous devriez bien nous laisser votre enfant, il est intelligent, nous en ferions quelque chose ; c'est vraiment dommage que vous nous l'enleviez». Celui-ci exprima ses regrets, ses moyens ne lui permettant pas de se séparer de moi.

«C'est ainsi que je suivis mes parents à Notre-Dame-Guglose ; nous y restâmes quelques années, puis on nous envoya à Moux, poste situé entre Sète et Toulouse. J'avais alors seize ans et j'éprouvais un grand plaisir à faire marcher le télégraphe Bréguet. Mon bonheur était aussi d'être sur le remblai au passage des trains, et je me souviens avoir une fois sauvé la situation de mon père. J'étais sur le quai, un express passa ; chose extraordinaire je le vis s'arrêter, un inspecteur descendit et me demanda : «Jeune homme, où est votre père ?» Je ne perdis pas contenance et, désignant de la main un passage à niveau : «Voyez, il est là-bas occupé avec ces hommes à un chargement de wagon». «C'est bien», reprit l'inspecteur, et leste il remonta. J'étais tout tremblant, ma présence d'esprit m'avait servi !»

L'esprit du Maître était complètement transporté vers ce pays Méridional, il continua : «- Je me souviens avoir eu à ce moment-là un petit coq blanc que j'aimais beaucoup, sa place favorite était le rebord de la fenêtre de la cuisine. Vous voyez bien, cette unique fenêtre toujours placée au-dessus du nom de chaque station, sur le profil de la maison ? Ma mère me disait toujours : «- Tu verras que ton coq finira écrasé par le train !» Il mourut en effet comme elle l'avait prévu et ce fut mon premier grand chagrin, la mort de ce petit coq que j'aimais tant !»

Un autre fait permit au Maître d'évoquer ultérieurement de nombreux souvenirs ayant trait à sa première enfance écoulée à Foug, petite commune de Meurthe-et-Moselle, dont il était originaire. Ils jaillirent du fond du lointain passé à la suite d'une lecture de la *Revue Spirite*. Nous finissions de lire un article dont le signataire était R. Mosbach, propriétaire à Foug. «- Pas possible ! s'écria le Maître, il y a un collaborateur de la revue à Foug !» A ce compatriote et disciple si curieusement trouvé, Léon Denis envoya une revue qui avait publié son portrait, quelques notes biographiques et son adresse. M. Mosbach lui répondit aussitôt. Il apprit à Léon Denis que tout jeune, il avait habité Tours, où son père était colonel du génie. Entre eux s'établirent des rapports épistolaires qui remplirent de joie le Maître, il éprouvait une grande allégresse à

⁷ C'est probablement de N. D. Guglose que Joseph Denis aurait été nommé à Morcenx.

parler à M. Mosbach du pays qui l'avait vu naître, de la forêt, où, petit il accompagnait son grand-père à la *tendue* (chasse aux moineaux). Cet aïeul, vieux soldat de Napoléon, avait fait la retraite de Russie et le passage de la Bérésina. Léon Denis disait à son compatriote que la bibliothèque de Nancy lui avait révélé de fort intéressantes choses se rapportant à Foug, particulièrement la présence de tombeaux romains. Le Maître revit son pays pour la dernière fois en 1914, en allant à Domrémy.

Que de passages du *Livre de mon ami*, d'Anatole France, rappelèrent à Léon Denis des impressions de son enfance ! Comme Pierre Nozière il restait des heures devant la porte vitrée d'un libraire à lire les légendes des images d'Epinal ; quelle déception lorsque cette maudite porte venant à s'ouvrir, l'enfant devait interrompre sa lecture !

Entre quinze et seize ans Léon Denis eut une crise de mysticisme religieux. «- J'ai connu moi aussi, disait-il, ces exaltations de la conscience, je me souviens qu'un été je me rendais tous les soirs à une petite chapelle perchée au bout d'une rue montante, pour y suivre des exercices destinés aux jeunes gens ; chez moi on s'inquiétait un peu de me voir rentrer tard et ma bonne mère ne m'accueillait pas très bien... persuadée que j'allais courir le guilledou.»

Recueillir de la bouche du philosophe ces souvenirs d'enfance, combien cela nous attendrissait ! Nous en sentions tout le prix, mais seule une occasion fortuite pouvait le mettre sur ce sujet.

*

* *

La vie de Léon Denis a été admirablement contée par son dévoué ami Gaston Luce⁸, il dépeint le labeur manuel auquel l'écrivain fut astreint dès son enfance et nous apprend que le jeune homme dut renoncer à fonder un foyer, ayant à assurer l'avenir matériel de ses vieux parents. Citons le biographe :

«A trente-cinq ans, Léon Denis se voyait diminué dans ses moyens physiques⁹, avec la perspective de continuer sa vie seul auprès de ses parents vieux et infirmes. Qu'il succombât à la tâche et c'était pour eux la misère. Tout comme un autre il avait ébauché un projet de mariage avec une jeune fille qu'il aimait sincèrement et dont il était aimé, afin de se créer un foyer, un refuge contre les tempêtes de la vie. Espoir irréalisable ! Pouvait-il, occupant une situation des plus modestes, rendre une femme solidaire de charges aussi lourdes ? D'autre part lui était-il loisible, au point où il en était, de se partager entre les douceurs, les soucis de la vie de famille et les charges grandissantes d'une mission dont la révélation se précisait de plus en plus ?»

La vie spirituelle de Léon Denis s'était, dès l'adolescence, orientée en effet vers le problème de la destinée humaine ; il nous a révélé en ces termes le grand mystère de ses premières lectures spiritistes :

«J'avais 18 ans, lorsque vers 1804 passant un jour dans la principale rue de la ville je vis à l'étalage d'un libraire *Le Livre des Esprits*, d'Allan Kardec. Je l'achetai et le lus avec avidité en cachette de ma mère, très méfiante à l'endroit de mes lectures. Détail amusant, elle avait trouvé ma cachette et de son côté lisait cet ouvrage en mon absence. Elle se convainquit comme moi-même de la beauté et de la grandeur de cette révélation.»

Le jeune homme enthousiaste dut discuter, raisonner la philosophie Kardéciste devant ses parents, qui, l'un après l'autre, acceptèrent ces idées nouvelles comme en font foi les deux documents suivants qui portent en exergue le principe d'Allan Kardec :

⁸ *Léon Denis l'apôtre du spiritisme, sa vie, son oeuvre*. Bibliothèque de philosophie spiritualiste moderne et des sciences psychiques. Editions Jean Meyer, 8, rue Copernic, Paris (16°).

⁹ Il commençait à souffrir des yeux.

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi. Puis la belle pensée de Victor Hugo : «*Les morts ne sont pas les absents, ce sont les invisibles.*»

Le premier de ces documents est une déclaration faisant savoir aux amis de la famille Denis que Joseph Denis croit : *à la continuation de l'existence après la mort, aux vies successives que l'esprit parcourt comme autant de degrés pour s'élever vers l'éternelle lumière.* L'autre est le faire-part par lequel le Maître prévenait ses amis de la mort terrestre de sa mère. On voit quelle simplicité eurent ses obsèques et de quels sentiments charitables était animée Mme Denis.

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi. ALLAN KARDEC.

Les morts ne sont pas les absents, ce sont les invisibles. VICTOR HUGO.

DECLARATION

La famille du défunt, conformément à ses volontés, déclare que si JOSEPH DENIS a tenu à être inhumé civilement, sans le concours d'aucun prêtre salarié, ce n'est pas comme une manifestation d'athéisme, comme un acte anti-religieux, mais parce qu'il puisait ses croyances dans sa conscience libre, éclairée, en dehors des prescriptions de tout culte matériel.

J. DENIS croit en Dieu, principe souverain et régulateur de la vie universelle. Il croit à la continuation de l'existence après la mort, aux vies successives que l'esprit parcourt comme autant de degrés pour s'élever vers l'Eternelle Lumière. Il croit au Progrès infini, à la Justice, à la Solidarité des Etres. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il est entre dans la nouvelle vie.

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi. ALLAN KARDEC.

Les morts ne sont pas les absents, ce sont les invisibles. VICTOR HUGO.

Monsieur Léon DENIS a l'honneur de vous faire part de la mort terrestre de Madame Veuve DENIS, sa mère, née Anne-Lucie LIOUVILLE.

Son âme s'est dégagée de la prison charnelle le 17 Novembre 1903, à six heures du matin.

Après une pénible existence de souffrances, de sacrifice et de devoir, elle est allée, avec toutes les vertus et les mérites acquis, se recueillir dans l'espace et se préparer à une vie nouvelle.

N. B. - Elle a voulu n'appeler à son convoi qu'un petit nombre d'amis ; elle a recommandé qu'on évitât, dans ses funérailles, toute chose inutile ou de vanité, et qu'on donnât aux pauvres, sans acception d'opinion ou de croyance ce qui se dépense ordinairement en pompes funèbres.

Cette bonne mère du Maître mourut subitement à 84 ans. Son fils avait conservé vivace le chagrin de n'avoir pu lui fermer les yeux. Il venait de la quitter pour aller à Lyon donner deux conférences. La première seule eut lieu, l'autre fut renvoyée à plus tard. Dans le *Problème de l'Etre et de la Destinée*, on peut lire le passage suivant qui montre combien la mère et le fils étaient unis l'un à l'autre : «*Dans les derniers jours de sa vie, ma mère me voyait souvent près d'elle, à Tours, quoique je fusse alors loin de là, en voyage dans l'Est.*»

Les liens affectueux s'étaient resserrés entre eux depuis le décès de Joseph Denis, survenu en 1886. Pendant dix-sept ans ils vécurent dans le petit appartement prenant vue sur le joli square des Prébendes-d'Oé, toujours verdoyant grâce à un heureux mélange d'arbres résineux. Il est agrémenté d'une grande pièce d'eau,

sur laquelle des cygnes glissent majestueux, répondant aux appels des enfants qui leur jettent du pain. C'est dans cette demeure que le Maître écrivit ses oeuvres initiales, accoudé sur une toute petite table de bois noir, munie de deux tiroirs qu'il me désigna un jour¹⁰. On imagine facilement ce que dut être la vie de la mère et du fils. Lui, matinal, s'efforçait de fixer des pensées qui, toujours s'élevaient vers les régions supérieures, tandis que les premiers gazouillis des oiseaux montaient dans les grands arbres. Elle, l'excellente mère, respectait le travail de l'écrivain en éloignant plusieurs fois dans une journée les visiteurs importuns par ces mots : «Léon travaille». Sa rigueur fléchissait parfois quand il s'agissait d'une détresse à soulager. (Une personne de Tours m'a dit avoir été reçue grâce à l'intervention de Mme Denis, touchée par la gravité du motif de sa visite).

Dans l'album de famille, précieux trésor de l'écrivain, on pouvait voir, sur une photographie d'amateur prise dans un jardin, Mme Denis assise dans un fauteuil, son fils debout à côté d'elle¹¹. Sa bonté et sa simplicité se révèlent dans une lettre datée du 18 janvier 1871, et dont la suscription porte : *Armée de la Loire. Monsieur Léon Denis, Lieutenant à la 3^e Cie du 1^{er} bataillon, première légion des mobilisés d'Indre-et-Loire*. La maman pleine de sollicitude pour son fils lui annonçait un envoi de linge dont il devait avoir bien besoin. Elle se plaignait de sa mauvaise santé, de la rigueur de l'hiver et finissait en disant : «Je crois que nous allons bientôt voir les prussiens, car aujourd'hui on coupe les ponts de fils de fer. M. Girardot te dira ce qui se passe à Tours en t'apportant ce que nous t'envoyons. Ton père se joint à moi, nous t'embrassons de coeur.»

Dans une petite biographie du Maître, parue dans le *Spiritisme Kardéciste*, n° de décembre 1920, M. Henri Sausse, de Lyon, contemporain de Léon Denis et qui l'a connu dans l'intimité familiale, écrivait :

«Mme Denis me recevait comme un enfant de la maison. Elle ne manquait pas chaque fois que je m'en allais, de m'embrasser en me disant : «Cette fois c'est la dernière, vous ne me trouverez plus lorsque vous reviendrez voir Léon». Je protestais du contraire, que je la reverrais encore et mieux portante ; pendant près de quinze ans, c'est moi qui eus raison. Cette bonne maman Denis ne vivait que pour son fils qu'elle adorait autant qu'il la chérissait lui-même.»

¹⁰ Cette table m'a été offerte ainsi qu'un encrier, et le petit pupitre sur lequel le Maître appuyait sa revue Braille.

¹¹ Une jeune disciple du Maître, dessinatrice de talent, heureuse de lui apporter un témoignage de sa filiale et fonde reconnaissance a bien voulu reproduire pour le présent ouvrage cette photographie de même que le portrait de Léon Denis, pris au Congrès Spirite International de Paris en 1925.

III . Ses dons

Vers sa trentième année, Léon Denis fut de plusieurs côtés l'objet de pressantes sollicitations. Un Sénateur tourangeau voulut l'attirer vers la politique et lui montra la nécessité de se dévouer à ses concitoyens en acceptant un siège au Conseil Municipal. D'autre part, des personnalités parisiennes et bordelaises l'avaient moralement élu continuateur de l'oeuvre d'Allan Kardec et propagateur de la cause spiritualiste. Tous avaient certainement reconnu que les qualités du jeune homme : belle intelligence, jugement sûr, grande lucidité, éloquence, ténacité et honnêteté assureraient le triomphe de leur parti et de leur cause.

Aux lettres élogieuses du Sénateur, à ses demandes réitérées, Léon Denis opposa un argument péremptoire : le mauvais état de sa santé et le peu de loisirs laissés par ses occupations matérielles, destinées à assurer l'avenir de ses vieux parents. Les finales des réponses adressées à l'homme politique, font entrevoir de la part du jeune homme un plan de vie bien arrêté¹²; aucun doute n'est possible ; d'ores et déjà on le sent affermi dans l'idée de mettre ses forces actives au service de la cause du spiritualisme moderne. En effet, depuis une dizaine d'années, la lecture des oeuvres d'Allan Kardec avait définitivement orienté son esprit vers le problème des destinées de l'âme humaine, puis d'emblée, le jeune chercheur trouva sa voie à la suite d'une séance de typtologie qui eut lieu aux environs du Mans, le 2 novembre 1882, et dans laquelle se révéla un guide éminent, d'une exceptionnelle autorité qui signa sa communication «Jérôme de Prague»¹³. Dans une deuxième communication, portant la date du 1^o mars 1885, l'Esprit appelait Léon Denis «Mon Fils». Nous avons la bonne fortune de posséder cette communication écrite de la main du Maître, elle fut sans aucun doute obtenue au Mans, comme la première, et par la typtologie. La voici :

Marche, mon fils, dans le sentier ouvert devant toi, je marche derrière pour te soutenir. J. DE PRAGUE.

Que la main de Dieu vous conduise et vous soutienne dans les épreuves de la vie, qu'Il soit votre confident et votre père. Et toi, mon cher fils, je suis heureux de te dire ce soir que nous sommes contents de toi, que nous comptons sur toi pour de grandes choses ; nous savons que ton âme est grande et charitable ; nous t'avons choisi, ne sois pas en peine, nous t'avertirons à temps et à Tours. Que l'humilité, lorsque le moment sera venu ne soit pas un obstacle à nos desseins.

(Je lui oppose mes infirmités).

Courage, la récompense sera plus belle.

Jérôme de PRAGUE.

1^o Mars 1883.

Quelques années plus tard, le même grand Esprit devait encore l'exhorter à l'action, lui assurant toujours son appui. Nous lisons :

11 Octobre 1885.

«Mon fils il faut répandre partout la vie et la lumière, va où l'on t'appelle, va où il y a du bien à faire, je soutiendrai tes pas chancelants, je t'accompagnerai dans les sentiers de la sagesse. Courage, mon fils, ne

¹² Les lettres du sénateur nous échurent en partage après le décès du Maître et nous avons trouvé les réponses à la suite des lettres reçues.

¹³ Voir dans le *Monde invisible et la guerre*, page 262, des détails sur cette séance, et 263, cette première communication. M. G. Luce l'a aussi reproduite dans son livre : *Léon Denis, l'apôtre du spiritisme, sa vie, son oeuvre*, page 75.

redoute rien des méchants, ils n'ont pas de prise sur toi. La vérité par tous moyens. Adieu mon fils, je te bénis.»

L'année suivante le jeune homme perdait son père, il avait dû commencer une tournée de conférences et ne savait s'il devait l'interrompre. Il interroge son guide en revenant de Rochefort, le 7 mai 1886 et, par l'écriture automatique, obtient cette réponse :

«Mon fils ne t'affecte pas, et laisse au temps le soin d'aplanir bien des difficultés, le grain semé dans la douleur est plus fécond et plus productif pour le semeur et ta peine te sera comptée à son prix. Ne renonce à rien de ce qui est utile, l'avenir te montrera clairement ce que tu dois faire, et les forces nécessaires te seront données pour accomplir ta tâche.»

J. DE PRAGUE.

A partir de ce jour, Léon Denis confiant, s'abandonna à ce bon père spirituel, à ce guide généreux qui s'était révélé à lui d'une façon si inattendue. Désormais, il devenait le docile instrument de l'invisible. Durant toute sa vie ce grand Esprit le dirigea, lui donna des instructions et des conseils, comme un père en donne à son enfant, il aplanit aussi son chemin hérissé d'embûches, car le sentier où Jérôme de Prague entraînait le jeune homme était bien abrupt ! Quelle tâche ingrate que la propagation des idées spirites à cette époque ! Il fallait l'âme d'un apôtre pour assumer d'être le pionnier d'une cause bafouée, ridiculisée. Dans *Le monde invisible et la guerre* (page 106) l'écrivain nous fixe à ce sujet :

«Au début, surtout dans notre action morale, nous avons recueilli plus de sarcasmes que d'applaudissements ; le spiritisme était considéré comme une chose ridicule. Mais peu à peu, l'opinion publique est devenue plus accessible... Aujourd'hui on écoute, on réfléchit, on comprend.»

Léon Denis, par ses dons et son énergie, était l'homme de cette cause. De plus il était humble et modeste ; comme le philosophe Emerson, il se montrait disposé à pratiquer la loi d'abandon complet à la Providence, s'inspirant des conseils si sages que lui prodiguait Jérôme de Prague qui avait été, comme on le sait, dans sa dernière existence un chef, un conducteur d'âmes, un grand Réformateur.

Jérôme de Prague et Allan Kardec furent les inspirateurs du philosophe et celui-ci ne le cachait pas. Que de fois nous a-t-il dit : «Qu'aurais-je écrit, qu'aurais-je fait sans mes guides !»

Pour appuyer notre dire, quoi de plus saisissant que cette dernière lettre du Maître adressée à M. Pauchard, de Genève, et que celui-ci reproduit dans son *Rapport de la Société d'Etudes Psychiques de Genève pour 1926* :

«Je travaille en ce moment, avec la collaboration de l'esprit d'Allan Kardec (ancien druide) et d'après sa volonté à un livre important sur la question Celtique dans ses rapports avec le spiritisme. Cela vous intéresse, vous aussi, Helvètes ! qui êtes de cette race comme nous. Mon livre contiendra des révélations inattendues avec des messages impressionnants sur l'origine et l'évolution de la vie universelle. Puis viendra mon dernier livre sur le socialisme et le spiritisme et ce sera le «chant du cygne», tout cela sur l'ordre formel des invisibles.»

*

* *

Oui, ce grand penseur était un humble, un modeste comme le prouve cette réponse à une correspondante reconnaissante et élogieuse : «Vous me louez beaucoup, mais hélas ! moi qui me connais et qui sonde souvent dans ma prière, sous le regard de Dieu, les replis cachés de ma pauvre Psyché, je la trouve encore si pleine d'imperfection que j'en suis tout humilié et attristé.»

A une lettre très touchante de M. A. D., compositeur de grand talent, membre de l'Union Spirite Française, qui lui demandait la faveur de lui dédier un poème symphonique¹⁴, écrit sous l'inspiration du *Problème de l'Etre et de la Destinée*, dont la lecture avait calmé une grande douleur, le Maître répondit : «De nous deux le plus honoré est certainement moi en voyant mon nom lié à votre symphonie, croyez que je le suis beaucoup plus que vous en me la dédiant.»

Un autre fait prouvant l'extrême modestie du Maître m'est fourni par une visite que lui fit un industriel des environs de Paris. Nombre de personnes étaient éconduites qui se présentaient alors que Léon Denis travaillait. Après cinq heures ! telle était la consigne donnée à Georgette, la dévouée domestique. En son absence, je la fis connaître à un inconnu qui, l'air profondément affligé me dit : «Je suis de passage et je voudrais tant le voir... je voudrais... l'embrasser !» Emue devant son désappointement, j'allais si bien plaider sa cause qu'il fut reçu. Au moment de son départ j'assistai à une scène bien touchante. L'industriel voulut baiser la main de Léon Denis, mais comme il se courbait pour l'atteindre, celui-ci la retira en disant : «Non, non, je ne veux pas, c'est un signe d'abaissement.»

Autre trait : Quand le Maître publiait des passages de lettres reçues, il supprimait les éloges personnels pour ne conserver que ceux ayant rapport à la doctrine.

A ses grandes qualités natives le Maître en avait développé d'autres. L'énergie ne va pas sans fougue ; Léon Denis avait su dompter la sienne et en faire de la patience. Grand combatif, il fut aussi un admirable modèle de résignation. C'est dans la dernière partie de son existence qu'il dut mettre cette vertu en pratique pour supporter vaillamment une épreuve aussi terrible que la demi-cécité qui le rendait tributaire d'autrui pour son travail. Avec son caractère indépendant, ce lui fut certainement très dur, mais sa forte volonté le fit réagir, et, à soixante-dix ans, il apprit à lire d'abord le Braille intégral, puis ensuite l'abrégé, afin de se créer une occupation agréable et salubre.

Sa résignation dans l'épreuve et sa grandeur d'âme se montraient dans ces mots qu'il dicta tant de fois : «Je bénis mon épreuve et je remercie Dieu de me l'avoir envoyée, puisqu'elle permet à mon âme de s'épurer et d'acquérir plus de mérite.»

Doué d'une prodigieuse mémoire, Léon Denis animait sa solitude en récitant des poèmes. *Les Vers Dorés* de Pythagore, d'après la traduction de Fabre d'Olivet avaient sa préférence. Il aimait particulièrement cette strophe qu'il nous a souvent fait entendre : «*Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière sans t'être demandé : qu'ai-je omis ? Qu'ai-je fait ? si c'est mal abstiens-toi, si c'est bien, persévère. Ecoute mes conseils, aime-les, suis-les tous, aux divines vertus, ils sauront te conduire.*»

Parfois, il sortait de son calepin un feuillet jauni, coupé aux pliures et demandait qu'on lui relut une des *Triades Bardiques*. Il les savait par coeur et c'était merveille d'entendre cette voix grave moduler les strophes antiques.

Quand l'heure sonna pour le jeune homme de répandre par la parole l'enseignement acquis par les livres, le don d'éloquence s'éveilla en lui. Léon Denis nous confia qu'il eût au début de son initiation des facultés pour l'écriture automatique, puis, quand ses guides voulurent faire de lui un orateur, toute médiumnité de ce genre lui fut subitement retirée, l'action des Invisibles se porta exclusivement sur le cerveau afin de l'impressionner. C'est à cette médiumnité intuitive qu'il dut cette facilité d'argumentation qui jamais ne lui fit défaut dans la lutte.

Voici deux lettres qui nous prouvent que, même à ses débuts, Léon Denis remporta de grands succès oratoires : la première vient d'Agen, elle fut écrite après le passage du conférencier spirite dans cette ville.

22 Novembre 1883.

Cher Monsieur,

¹⁴ Cette oeuvre fut interprétée par l'orchestre des concerts du Conservatoire de Nancy. Le thème sur lequel le musicien avait travaillé était joint à la lettre, il avait pour titre : *La Voix Lumineuse*.

J'ai attendu deux jours avant de vous écrire pour vous faire connaître l'impression générale qu'a laissée votre conférence ; à l'unanimité vous avez charmé et lorsque vous reviendrez vous aurez encore plus d'auditeurs, quoique cette fois huit cents personnes vous aient écouté et, que le théâtre était plein jusqu'aux combles. Vous avez donc remporté un rare et légitime succès dans notre ville où votre nom sera conservé comme synonyme d'orateur délicat et élevé. Vous avez fait beaucoup de bien ici, et il tarde à un grand nombre que vous reveniez faire entendre à leurs âmes inquiètes, votre doux, merveilleux et si consolant langage.

Je craindrais de blesser votre modestie en insistant, mais je vous dis : Revenez le plus tôt possible, vous avez de nombreux amis à Agen. Combien vos parents doivent être heureux, d'avoir un fils tel que vous !

Bien curieux aussi ce fragment d'une lettre adressée à une personne nommée Amélie, par son parent qui venait d'entendre Léon Denis dans une de ses conférences de Paris.

17 Octobre 1906.

Ma chère Amélie,

Je suis allé dimanche dernier à la conférence de Léon Denis, elle était on ne peut plus intéressante. Cet homme d'aspect très modeste finit par devenir superbe, sa parole est chaude, vibrante et il empoigne l'assistance, parfois il touche au sublime, bref, c'est un merveilleux apôtre. La conférence traitait : *Le spiritisme et la démocratie*, il a voulu nous prouver que la démocratie actuelle, privée d'un idéal élevé ne pourrait produire que des hommes affamés de jouissances matérielles, mais dont la conscience deviendrait de plus en plus élastique. Il a commencé par nous dire qu'il n'avait nullement l'intention de nous faire une conférence politique, car il n'est pas un homme politique, mais j'aurais aimé pouvoir converser une heure avec lui et lui poser diverses questions.

A Paris, Léon Denis fit la plupart de ses conférences dans la salle des Agriculteurs ou dans celle des Sociétés Savantes. En province elles avaient lieu, soit dans un théâtre, soit à l'Hôtel de Ville comme à Alger ; soit dans de vastes salles réservées à cet effet dans la plupart des grandes villes : la salle Poirel à Nancy, l'Athénée à Bordeaux. Léon Denis avait été très heureux de se voir ouvrir les portes de la Faculté des Lettres de Toulouse par les soins de Jean Jaurès, alors professeur de Philosophie au lycée et adjoint au Maire ; et, plus tard, celles de la Faculté protestante de Théologie, à Montauban, par le pasteur Bénézech ; là, il avait exclusivement parlé pour les étudiants, futurs pasteurs.

IV. L'écrivain, le moraliste

Léon Denis, pendant toute sa longue existence, ne vécut que pour le travail ; comme nous l'avons vu, il dut s'astreindre à un dur labeur manuel, mais, grâce à un vif désir de s'instruire joint à une grande opiniâtreté, il acquit, presque sans le secours d'aucun Maître, des connaissances étendues dans toutes les branches du savoir humain.

A son désir d'apprendre, s'ajoutait un merveilleux don d'assimilation grâce auquel il approfondissait et analysait avec profit les livres d'exégèse les plus ardues. Il avait une grande culture intellectuelle et s'était élevé bien au-dessus de son milieu.

Léon Denis eut un magnifique début ; sa première oeuvre l'immortalisera. Il restera surtout l'auteur d'*Après la Mort*. A ce volume succédèrent *Le Problème de l'Etre et de la Destinée*, *Christianisme et spiritisme*, *Dans l'Invisible (Spiritisme et Médiurnité)*, *Jeanne d'Arc médium*, *La Grande Enigme*.

Toutes ces oeuvres furent, comme la première, accueillies avec enthousiasme. Les lettres élogieuses adressées à l'auteur par la grande Presse française après la parution de ses ouvrages le prouvent. Mais ce concert de louanges ne grisa nullement Léon Denis, et lui fit seulement sentir que l'heure du spiritualisme avait sonné. C'est assurément en ces vingt-sept premières années du XX^e siècle que son oeuvre connut la période de vulgarisation la plus intense. L'après-guerre vit encore s'accroître la vente de ses ouvrages et, par suite sa renommée.

Que pensait le Maître de ses Oeuvres ? Comme nous l'avons déjà fait entrevoir plus haut, il reconnaissait humblement que, tout en étant le fruit du travail de sa propre pensée, elles lui avaient été, en partie inspirées par ses guides spirituels. Henri Sausse a écrit :

«Malgré cette protection d'En-haut, si évidente et si franchement reconnue, on peut dire de Léon Denis en toute assurance qu'il est absolument le fils de ses oeuvres. Il a créé de toutes pièces la haute situation morale qu'il occupe aujourd'hui par son labeur opiniâtre, ses études persévérantes, son énergie soutenue et sa forte volonté toujours agissante et dirigée vers le même but.»

Un écrivain a parfois une préférence pour l'un de ses livres, ce n'est pas toujours celui qui remporte le plus de succès auprès du public. Léon Denis, offrant un jour sa *Jeanne d'Arc* à un visiteur, fit cette réflexion : «Celle-ci c'est ma fille, les autres sont mes garçons», parole qui laisse entrevoir une préférence marquée pour ce chef-d'oeuvre.

L'écrivain réunit en un volume les articles qu'il avait publiés pendant la guerre dans différentes revues, ce fut : *Le Monde Invisible et la Guerre*. Dès que les «placards» arrivaient en double exemplaire et tout frais de l'imprimerie, la moitié en était envoyée à M. Rossignon, réfugié Rémois fixé à Tours, ami de l'écrivain, auquel il rendait depuis longtemps le service de corriger les épreuves de ses ouvrages. Quelques jours plus tard, l'excellent homme venait collationner. Tous les deux nous lisions le texte à tour de rôle et signalions les erreurs typographiques. Si par inattention j'en avais oublié une que trouvait M. Rossignon, je recevais un léger blâme du Maître, mais, lorsque par hasard, M. Rossignon avait laissé passer une faute qui ne m'avait pas échappé, comme je prenais ma revanche ! De temps en temps les deux vieillards étaient aux prises pour une règle de grammaire, un changement complet à opérer dans le texte ou simplement un mot mal approprié et qu'il convenait de remplacer. M. Rossignon luttait avec ténacité pour faire triompher son point de vue, Léon Denis, avec non moins de ténacité, défendait le sien.

Les deux amis, assis face à face, se courbaient l'un vers l'autre dans le feu de la discussion et leurs visages expressifs, leurs barbes blanches, leurs gestes animés, faisaient d'eux comme des personnages détachés de la toile d'un Maître flamand. En mon esprit surgissait alors une mélancolique pensée : La mort viendrait un jour interrompre ces bonnes réunions de travail en commun ! Hélas ! ce moment était plus proche que je ne le supposais.

M. Rossignon vint un jour d'hiver par un temps très froid, c'était sa dernière visite ! Son brusque départ nous plongea dans une grande tristesse. Le Maître perdait en lui un vieil ami et un collaborateur précieux, car M. Rossignon, à la correction des épreuves d'imprimerie, ajoutait le travail des comptes de librairie qui me fut désormais confié¹⁵.

*
* *

Malgré son grand âge, l'Apôtre du spiritisme avait conservé un esprit vif, alerte et gardait une grande puissance de travail, son cerveau était en constante ignition. Il suppléait à toutes les difficultés qu'engendraient sa demi-cécité par sa prodigieuse mémoire. Son esprit d'ordre et de méthode, et, jusqu'à sa maladie, seul il touchait à ses papiers. Sa collaboration s'étendait à plusieurs revues françaises et étrangères et, par surcroît, un travail auquel il apportait beaucoup de minutie lui était imposé chaque année ; celui de la révision de l'un ou l'autre de ses ouvrages en vue du tirage de nouvelles éditions¹⁶. Les mettre au point exact d'actualité était sa grande préoccupation. La plupart du temps, l'écrivain dictait ses textes, mais parfois une lettre importante ou un article qui exigeait plus de soin que les autres l'obligeaient à fixer immédiatement sa pensée. Il se servait d'un crayon et de la grille de métal qui permet aux aveugles de ne pas faire chevaucher les lignes les unes sur les autres.

Parfois le Maître recevait une lettre en écriture Braille, c'était alors une joie pour lui de me taquiner en disant : « Ah ! celle-là, vous ne la connaîtrez pas ! » Mais la correspondante en Braille n'avait pas une réponse par le même procédé, le Maître le trouvait trop long et ne recourait au poinçon que pour ses comptes. Il préférait de beaucoup sa grille à l'aide de laquelle il écrivait rapidement, mais que de déboires ne lui occasionnait-elle pas ? Il me présenta un jour plusieurs pages à déchiffrer, pages sur lesquelles je ne vis rien ! « - Comment, vous dites que c'est blanc ! - Mais oui, Maître. - Ce n'est pas possible ! - Mais si, et je vois ce qui est arrivé, vous avez écrit avec la pointe sèche du crayon. » Pour la première fois je le vis désolé en constatant que le fruit de son labeur, le produit de sa pensée étaient perdus. Immédiatement, et tant bien que mal, il s'efforça de reconstituer son texte.

Je conserve un certain nombre de ces brouillons au crayon, que je me plais souvent à relire. Aucun ne renferme autant de pensées profondes et lapidaires que celui qui a trait à la scène dialoguée entre *l'Homme et l'Esprit*, publiée par *La Revue Spirite*, en 1926. Je cède au plaisir de la citer car, pleine d'enseignements, c'est une des pages qui peignent le mieux le moraliste :

DIALOGUE

L'homme. - Le ciel est noir sur ma tête, le sentier tortueux que je parcours côtoie des abîmes, je marche dans le brouillard vers un but inconnu. Qui donc guidera mes pas ? Qui donc éclairera mon chemin ? J'ai épuisé la coupe des plaisirs matériels, et, au fond, je n'ai trouvé qu'amertume. Honneur, fortune, renom, tout s'est évanoui en fumée ! Et maintenant ma barbe a blanchi, mon front s'est dénudé, ma vue s'est presque

¹⁵ M. Rossignon avait, à l'Inspection Académique de Rouen, rempli les fonctions de secrétaire ; dévoué à la cause spirite, il dirigeait dans cette ville le groupe *Vauvenargues* où avait été obtenue une preuve d'identité d'esprit dont le récit avait été publié par le *Phare de Normandie*. A Reims, M. Rossignon avait montré le même zèle à la défense de la cause.

¹⁶ Voici les années des dernières éditions de Léon Denis : *Après la Mort* ; *Christianisme et Spiritisme*, 1920 ; *La Grande Enigme*, 1921 ; *Le Problème de l'être et de la Destinée*, 1922 ; *Dans l'Invisible (Spiritisme et Médiurnité)*, 1924 ; *Jeanne d'Arc médium*, 1926.

éteinte, je sens que je me rapproche de l'issue fatale. Que sera-t-elle ? La nuit profonde, le silence éternel, ou bien sera-ce une aurore ?

L'Esprit. - Au-dessus de la terre élève tes pensées. Ce globe n'est qu'un marche-pied pour monter plus haut. Médite et prie ! La prière ardente est une flamme, une radiation de l'âme qui dissipe les brumes, éclaire le chemin, montre le but. Médite et prie, et, si tu sais prier tu obtiendras la vision, la compréhension de la beauté du monde, de la splendeur de l'Univers, tu verras la voie immense d'ascension qui conduit les âmes d'étapes en étapes vers la sagesse, la paix sereine, la lumière divine et tu remercieras Dieu !

Tout ce qui est matériel est précaire et changeant. Les choses de l'esprit seules sont durables. Pendant le temps qui te reste à vivre ici-bas, tâche, par la pensée et la volonté, de te libérer du joug de la chair. Cela rendra plus rapide le dégagement de ton âme à la mort, plus facile son entrée dans le monde fluide, dans les grands courants d'ondes qui parcourent l'espace et la porteront vers les sphères supérieures où tu goûteras, selon les mérites acquis, des harmonies divines jusqu'à l'heure de la réincarnation, l'heure du retour sur la terre, pour y reprendre l'oeuvre d'évolution et de perfectionnement que tu sembles avoir bien négligée au cours de ta vie présente.

L'homme. - Tu m'ouvres des perspectives qui m'éblouissent et me donnent le vertige. Reprendre la tâche après cette vie agitée, tourmentée, lourde de tant de soucis ! Renaître pour lutter encore ! je préférerais le néant, le repos de la tombe et l'oubli.

L'Esprit. - Le néant n'est qu'un mot vide de sens. Rien de ce qui est ne peut cesser d'être. Le principe de vie qui nous anime est un dynamisme puissant qui change simplement de milieu dans le phénomène que vous appelez la mort. Ma présence ici en est la preuve démonstrative. Etudie l'oeuvre de Dieu en toi, en ton âme, tu y reconnaîtras les germes de merveilleuses richesses destinées à se développer et à s'accroître de vies en vies par ton travail, par tes efforts, jusqu'à ce que tu sois parvenu à la plénitude de l'être dans la perfection morale, dans la possession du génie et de l'amour. Et quand tu seras parvenu à cette plénitude et que tu auras aidé ceux que tu aimes à s'y élever, alors tu emploieras tes puissances d'action à élever à leur tour tous ceux qui luttent et souffrent sur les mondes inférieurs. Alors tu comprendras toute la majesté du plan divin, le but sublime que Dieu a fixé à l'être en voulant qu'il soit l'artisan de son bonheur et le conquière lui-même par ses oeuvres.

L'homme. - Le bonheur ? Je l'ai cherché en vain sur la terre et ne l'ai trouvé nulle part.

L'Esprit. - Le bonheur existe pourtant ici-bas, car Dieu a disposé partout les alternances de la joie et de la douleur, pour le progrès et l'éducation des êtres. Mais tu as cherché le bonheur où il n'est pas, dans les élans de la passion ardente, dans les plaisirs violents et fugitifs. Le bonheur se cache comme toutes les choses subtiles et délicates. *C'est en vain qu'on le cherche dans les jouissances terrestres que le souffle de la mort emporte. Le bonheur est dans l'acceptation joyeuse de la loi du travail et du progrès, dans l'accomplissement loyal de la tâche que le sort nous impose, d'où résulte la satisfaction du devoir accompli dans la paix sereine de la conscience, seul bien que nous puissions retrouver dans l'au-delà.*

Le bonheur est dans les joies pures de la famille et de l'amitié, il est aussi dans les joies qu'offrent la nature et l'art, ces deux formes de la beauté éternelle et infinie¹⁷.

Le grand malheur de votre époque, c'est que l'homme n'a pas appris à comprendre, à sentir l'action providentielle, à mesurer l'étendue des bienfaits dont Dieu l'a comblé. Il se lamente sur les maux de la vie, sans discerner que ces maux sont l'héritage de son passé, la conséquence de ses agissements antérieurs qui

¹⁷ De cette définition du bonheur, nous avons cru devoir donner ici un plus grand développement étant en possession d'un brouillon supplémentaire qui n'avait pas été inséré dans l'article de la *Revue Spirite* du mois de Novembre 1926, ces lignes supplémentaires sont en italique.

retombent sur lui de tout leur poids. Souvent en renaissant il réclame la douleur comme un moyen suprême d'épuration, de purification, et, revenu sur la terre, dès que la douleur se présente, il la renie ! C'est la notion d'une vie unique qui a tout obscurci, rendu insolubles tous les problèmes de l'existence. De là le trouble des pensées, le doute, le scepticisme et pour beaucoup le matérialisme. Combien d'existences qui, aujourd'hui s'écoulent stériles, improductives, sans profit pour l'être, faute de voir clair et de comprendre le but de la vie et la grande loi de l'évolution. On n'a plus foi dans l'avenir, plus de certitude du lendemain, et, par suite, moins de courage dans l'épreuve, moins de droiture dans les actes, nulle foi en Dieu, en son oeuvre magnifique.

Applique-toi donc à réagir contre ces causes de désarroi moral, à les détruire en toi-même et ainsi à purifier ton âme et à te préparer une destinée meilleure.

L'homme. - Ta voix m'a réveillé comme d'un long rêve, elle a ouvert à ma pensée des perspectives infinies. Après l'ombre, j'entrevois la clarté au milieu de ma nuit, c'est un rayon venu du ciel. Que ta main protectrice me guide au bord des abîmes.

Pourquoi as-tu si longtemps tardé à m'instruire, à m'apporter à la place du doute, du pessimisme, la confiance et la joie de vivre ? Mais, puisque l'avenir est sans limites, dès maintenant je veux orienter ma pensée, ma volonté et mes actes vers le but grandiose que tu m'as dévoilé ! puisque l'évolution est la règle souveraine de la vie universelle, eh bien ! que cette loi auguste s'accomplisse et que le saint nom de Dieu soit béni !

Léon DENIS.

*
* *

Dans cette magnifique page on remarque ce passage : *Souvent en renaissant l'homme réclame la douleur comme un moyen suprême d'épuration, de purification, et, revenu sur la terre, dès que la douleur se présente, il la renie !* Hélas ! le manteau de chair qui recouvre notre âme étouffe en elle tout souvenir, toute aspiration et notre illogisme n'est qu'une conséquence de ce fait. Que de paroles révoltées Léon Denis entendit exprimer par ceux qui venaient à lui chercher des consolations. Ils se plaignaient de l'injustice de la vie à leur égard, et le Maître essayait de leur faire comprendre l'action morale de la douleur et les exhortait à l'acceptation et à la résignation.

Certes, quelques êtres exceptionnels comme Coppée, ont parlé de la «bonne souffrance», l'ont aimée et ont rendu grâces à Dieu de la leur avoir infligée, y trouvant une source de joies et de progrès spirituels. Ils sont rares. Nous rendre forts devant l'épreuve, nous expliquer son but, a été le souci constant du Maître. Dans son oeuvre, l'idée de l'épuration par la douleur revient comme un leitmotiv. Beaucoup se refusent à admettre que l'amélioration de l'homme soit une résultante des épreuves. Il est évident que celles-ci agissent diversement sur les âmes, elles aigrissent les unes, améliorent les autres, suivant le degré de développement de chacune. Attribuer aussi la nécessité de la douleur à des fautes antérieures dont on a perdu le souvenir est également une idée rejetée par bien des personnes qui présentent cet argument : «un père châtierait-il son enfant six mois après une faute, lorsque celle-ci est complètement oubliée ?» A cela Léon Denis répondait : «L'âme est difficilement résignée à l'épreuve, cependant quand elle retourne dans l'au-delà, elle en reconnaît les effets bienfaisants.

Ouvrons quelques numéros de la *Revue Spirite*, et glanons-y quelques pensées du Maître sur la douleur, creuset où, d'après lui, doivent brûler toutes les scories de notre caractère.

N° de Juin 1921. - «C'est par nos erreurs et nos faiblesses, dont les conséquences retombent sur nous, par nos chutes et nos relèvements, par la douleur, la joie et les larmes que peu à peu, l'éducation de l'âme se poursuit, notre jugement se forme, et notre volonté s'affermir. L'homme succombe souvent à la tentation, il

glisse, mais il se relève, et, de ses épreuves se dégagent peu à peu l'expérience, la beauté morale, toutes les richesses que Dieu a placées en lui. La souffrance est la grande rectificatrice de nos erreurs et de nos fautes.»

N° de Juin 1923. - «La Souffrance, «éveilleuse de conscience» est la clé qui ouvre notre entendement à la compréhension des lois éternelles qui régissent la vie et la mort.»

N° de Février 1926. - «La terre est un monde d'épreuves et de réparations où les âmes se préparent à une vie plus haute. Il n'est pas d'initiation sans épreuves, pas de réparation sans la douleur. Elles seules peuvent purifier l'âme, la sacrer, la rendre digne de pénétrer dans les mondes heureux.»

N° de Septembre 1926. - «En vain les événements se succèdent portant en eux des leçons de plus en plus significatives et pressantes, en vain la mort frappe autour de nous, nous montrant que les biens matériels sont précaires et que tant de jours restent sans lendemain, les hommes s'obstinent dans leurs routines habituelles.

«C'est alors que la souffrance leur est envoyée comme un correctif nécessaire afin de les contraindre à la réflexion. La souffrance, en effet, est un puissant instrument d'évolution, par elle l'esprit s'élève au-dessus des contingences terrestres et aspire à un état meilleur. Par elle nous réparons le passé et conquérons l'avenir, nous nous rendons dignes de participer à la vie, aux travaux, aux missions des êtres aimés qui nous ont devancés dans l'au-delà. La douleur est la purification suprême.»

Mais à quoi bon faire toutes ces citations ? Le superbe chapitre sur la douleur, du *Problème de l'Etre et de la Destinée* n'est-il pas révélateur de la pensée du Maître sur cette question essentielle de l'avenir de l'âme et de son ascension ?

Tout en donnant une explication rationnelle des douleurs humaines les spirites n'y compatissent pas moins. Léon Denis était très émotif, quand nous lui lisions une lettre émouvante, ses yeux se mouillaient ; sensible aux souffrances morales et matérielles, il les soulageait autant qu'il était en son pouvoir.

Ayant eu connaissance de la souscription ouverte par une Doctoresse Russe, en faveur d'enfants mourant de faim dans son pays, il avait largement contribué à la réussite de cette bonne oeuvre.

Nous eûmes souvent des preuves de son désintéressement ; l'un d'eux nous revient à la mémoire. C'était en 1924, la question financière, la baisse du franc faisaient l'objet de toutes les conversations. Léon Denis tint ce propos : «Si j'étais Millerand, j'abandonnerais le quart de mes émoluments, et j'engagerais messieurs les Députés et Sénateurs à en faire autant, vous verriez que ce beau geste serait suivi.» L'idée était généreuse et montre bien que Léon Denis aurait apporté, partout où il aurait passé, le désintéressement, la grandeur d'âme mis au service de la cause qu'il défendait.

*

* *

Léon Denis, ai-je dit, avait une extrême facilité de travail, mais l'obligation où il était de presque tout dicter et de faire rechercher par d'autres la documentation nécessaire à ses travaux, compliquait beaucoup sa tâche. Pendant près de neuf ans je fus l'instrument de sa pensée, le rouage indispensable à sa vie laborieuse, toute consacrée à faire du bien par la plume puisque son grand âge ne lui permettait plus d'en faire par la parole.

Il m'occupait trois heures par jour, sauf le jeudi qu'il conservait pour faire quelques visites à des intimes. Le Maître rédigeait aussi ce jour-là un passage de l'article qu'il allait publier ou se plongeait dans sa revue en caractères Braille. Il lui arrivait parfois de vouloir faire une citation extraite de *La Lumière*, j'admirais alors la délicatesse de son toucher, la promptitude avec laquelle la traduction m'était donnée.

La duchesse de Pomar, nous a dit Gaston Luce, appelait Léon Denis «l'homme aux petits papiers» ; je me suis rendu compte, beaucoup mieux qu'elle certainement, de l'exiguïté et du nombre incalculable de papiers dont le Maître avait fait collection durant sa vie. Que de profondes pensées ont été ainsi jetées spontanément sur les minuscules feuillets qui allaient en rejoindre beaucoup d'autres dans des couvertures de papier fort. A

l'époque où sa vue lui permettait d'écrire, il avait d'un mot désigné sur cette page blanche à quel sujet se rapportaient les notes prises. Lorsque j'étais occupée à un travail de copie, le Maître me faisait souvent passer devant les yeux une douzaine de ces enveloppes afin de parvenir à trouver, sur la seule indication du titre, la note qui lui était nécessaire.

J. Tharaud dans *Mes années chez Barrès* nous apprend que l'auteur de *Colette Baudoche* et du *Jardin sur l'Oronte* avait cette habitude et j'ai savouré ces lignes : «Enfin près de la grande baie, face à la table de travail, une grande armoire lorraine dont les panneaux du haut avaient été remplacés par des vitres. A cette très ancienne servante de Bar-le-Duc ou de Nancy, il confiait ce qu'il avait de plus précieux, de petits registres en cuir souple, qu'il faisait acheter aux Magasins du Louvre, et où il écrivait, non pas comme dans un journal et d'une façon régulière, ses impressions quotidiennes, mais capricieusement, toutes les fois que lui venaient à l'esprit une pensée qui lui semblait valoir d'être notée, un fait qui l'avait frappé, une lettre reçue, un article de journal qu'il tenait à conserver, une phrase inutilisée dans un article ou un volume et qu'il ne voulait pas laisser perdre. «Epinglons nos beautés !» disait-il en souriant.»¹⁸

Dans le cours de cet ouvrage, j'ai été plus d'une fois surprise de retrouver des points de ressemblance entre Léon Denis et Barrès.

Merveilleux architecte, l'auteur d'*Après la Mort* choisissait judicieusement parmi ses innombrables petits papiers les matériaux appropriés au solide édifice qu'il voulait construire.

La composition d'un article était l'heure captivante entre toutes. C'était le moment où il fallait montrer souplesse et rapidité, saisir la pensée du Maître aussitôt formulée car il ne répétait pas volontiers. C'était l'instant où il fallait faire abstraction complète de notre personnalité, ne jamais rien formuler sous peine de faire fuir les idées qui tourbillonnaient autour du penseur ; nombreux papillons qu'il s'efforçait de saisir au vol.

Je remarquais alors une légère agitation chez l'écrivain, son geste était plus rapide, sa voix plus brève, je ne m'en effarouchais pas le moins du monde et gardais toujours une grande sérénité. Il faisait bon vivre et travailler près de Léon Denis, on se sentait près d'une intelligence et près d'un cœur. Son amabilité me touchait particulièrement quand il m'associait à son travail par ces mots : «Qu'en pensez-vous ?» et ma réponse ne se faisait jamais attendre. L'intérêt, la variété du travail qui m'était confié firent que les heures me parurent toujours courtes près du philosophe. Tharaud près de Barrès, connut aussi l'abstraction de sa personnalité et je ne puis résister au désir de le citer encore : «Je devenais vraiment le personnage de Chamisso, l'homme qui a perdu son ombre, bien plus, l'homme qui a perdu sa personne elle-même. Il reste pourtant assez étrange qu'il ait pu ainsi me mêler si intimement à son travail pendant plus de dix ans et que moi, j'aie pu si longtemps, tant de jours par semaines et quelquefois des mois entiers, habiter la pensée d'un autre, cela a dû l'étonner lui aussi, mais il ne m'en a jamais parlé !»¹⁹

J'ai «habité la pensée» du Maître avec une très grande facilité parce que sa doctrine s'était faite mienne, par la lecture de ses ouvrages, quelques années avant que je devienne sa secrétaire.

Tous les lecteurs de Léon Denis ont dû remarquer de quelle vigueur, de quelle abondance de style il était doué. Il possédait une telle richesse d'expression qu'il présentait les mêmes idées sous des formes absolument différentes, si bien qu'en voulant composer un article il dictait la matière de deux ou trois. Pour éviter les répétitions il fallait toujours élaguer et si, par hasard, j'oubliais de numéroter les feuillets je m'y perdais.

MM. Gaston Luce et Henri Régnauld²⁰ ont fait avec talent l'analyse de l'oeuvre du Maître, je me bornerai à parler brièvement des articles de la *Revue Spirite* qui furent les plus appréciés.

¹⁸ *Mes années chez Barrès*, page 94, chez Plon et Nourrit.

¹⁹ *Mes années chez Barrès*, pages 127, 128.

²⁰ *La Mort n'est pas*. D'après l'oeuvre de Léon Denis. Leymarie éditeur. En vente aux Editions Jean Meyer, 8, rue Copernic, Paris (16°).

En 1918 parut celui qui a trait à *L'avenir du Spiritisme* et dans lequel Léon Denis entrevoit que : *La doctrine des Esprits apparaît comme un rayon consolateur, comme un astre nouveau, se levant sur un monde de décombres et de ruines.* Il a pu constater en des milieux très différents les progrès sensibles et croissants de l'idée spirite dans l'opinion générale et affirme que : *Au milieu du grand drame qui secoue le monde bien des âmes s'attristent et les pensées se tournent vers l'au-delà, avides de consolation et d'espérance.* Magistralement, le Maître montre quel doit être l'objectif essentiel du spiritisme, et, comme il l'a dit dans tous ses ouvrages, insiste pour que les preuves expérimentales de la survivance soient provoquées, recherchées, coordonnées : *Cette recherche de la vérité doit être poursuivie à l'aide d'un contrôle rigoureux et méthodique. Les justes exigences de l'esprit moderne nous imposent de passer tous les faits au crible d'un impartial examen et nous devons nous prémunir contre les dangers de la crédulité et des affirmations prématurées. En s'appuyant sur des preuves bien établies, sur des bases solides, le spiritisme doit préparer, rénover l'éducation scientifique, rationnelle et morale de l'homme.*

L'action du spiritisme doit donc s'exercer dans tous les domaines : expérimental, doctrinal, moral et social. Il y a en lui un élément régénérateur dont nous pouvons tout attendre, tout espérer. On peut dire qu'il est appelé à devenir le grand libérateur de la pensée asservie depuis tant de siècles. C'est lui qui jettera de plus en plus dans le monde des germes de bonté, de fraternité humaine et ces germes fructifieront tôt ou tard.

Léon Denis, chef vénéré de la doctrine spirite, continuateur d'Allan Kardec, a toujours rallié ses adeptes par la belle et simple parole de miséricorde et d'amour enseignée par le Christ il y a 2000 ans. Il a rêvé la paix entre les hommes, non par l'unité de croyances, ce qu'il reconnaissait impossible, mais par la bonté s'exerçant en dépit des divergences d'opinions. Le spiritisme, d'après lui, ne devait pas être une religion nouvelle, mais le complément de toutes les religions, le terrain d'entente de la plupart d'entre elles ; ses adeptes appartenant à toutes les religions : catholique, protestante, juive.

Dans une série d'articles intitulés : *Coup d'oeil sur les temps présents*²¹, le Maître traita le même sujet avec la vigueur d'expression et le charme du style auxquels il avait habitué ses lecteurs, leur faisant comprendre que si le spiritisme est une science, il est aussi une philosophie et une morale. «*C'est en cela, écrivait-il, qu'apparaît la grandeur de la révélation nouvelle, car elle met fin au conflit séculaire qui divisait l'esprit humain et vient concilier dans une même synthèse, la science et la foi, l'espérance et la croyance.*»

Cette même année, Léon Denis entreprit la défense du libre arbitre²² combattu par plusieurs organes déterministes outranciers ; comme toujours il apporta tact et mesure dans la controverse : «*Le problème du libre arbitre et du déterminisme qui a soulevé et soulève encore tant de contradictions, me paraît souvent mal posé et les divergences de vue sur ce point résultent surtout d'un malentendu. En réalité, il serait juste de dire que nous sommes à la fois libres et déterminés et cela dans une mesure qui varie avec notre degré d'avancement. A ceux qui exigent des axiomes ou des formules scientifiques, on pourrait dire : Le libre arbitre est pour chacun de nous en rapport direct avec les perfections conquises : le déterminisme est en raison inverse du degré d'évolution.*»

Pour le Maître, la question du libre arbitre est étroitement liée au problème de l'évolution par les vies successives. Il récuse absolument les témoignages de Spinoza, Schopenhauer, Taine et Voltaire invoqués en faveur du déterminisme, et répondit à un contradicteur, publiciste de talent qu'il appréciait pour sa vive intelligence et son esprit aiguisé : «*L'opinion de ces illustres penseurs sur ce point est sans valeur à nos yeux, puisqu'ils ont ignoré ou méconnu la loi des existences successives qui, seule, élucide cette grave question. A l'heure où il importe par-dessus tout de ranimer les énergies défaillantes, de tremper les âmes en vue des épreuves futures, n'est-ce pas une ironie amère que de dire à l'homme qu'il est le jouet des forces ambiantes, une sorte d'automate soumis à des influences diverses contre lesquelles il est impuissant à réagir ? N'est-ce*

²¹ Voir *Revue Spirite*, 1920, numéros d'Octobre, Novembre, Décembre, et 1921 Février et Mars.

²² Voir dans la même revue les articles *Libre Arbitre et Déterminisme*, numéros de Mai, Juin, Juillet 1921.

pas un langage coupable que de déclarer aux criminels, aux vicieux, aux pervers, à tous les fauves à face humaine qui désolent la Terre, qu'ils sont irresponsables de leurs actes !

«On ne saurait trop protester contre de telles théories, qui, au lieu de réveiller les consciences qui sommeillent, au lieu de rendre le courage aux désespérés, désarmeraient l'homme dans les combats de la vie et précipiteraient sa déchéance morale et sa chute.

«Non certes, les subtils raisonnements, les ingénieux sophismes des déterministes ne parviendront jamais à enlever aux âmes vaillantes leur initiative, leur force morale, à tromper l'honnête homme sur ses responsabilités.»

Cette question faisant toujours l'objet d'interminables discussions dans la littérature spirite, le Maître devait la traiter de nouveau quelques années plus tard, sous une forme originale : un récit fait par un Esprit qui décrit ses impressions en entrant dans l'au-delà²³. Jamais le Maître ne se donna autant que dans les articles touchant ces points si discutés de la liberté humaine.

En 1922, les articles sur le «*Spiritisme dans l'Art*» furent écrits avec la collaboration d'un Esprit qui vint dans les séances sous le nom de l'*Esthète* et donna longtemps des communications sur l'art sculptural dans l'espace. L'art de la musique fut traité ensuite avec la collaboration de l'Esprit de Massenet qui, par l'organe d'un médium, fit tout un cours, suivant la méthode qu'il enseignait au Conservatoire.

L'année suivante, l'article sur le *Spiritisme et les forces radiantes* occupa le Maître qui laissa un moment de côté le point de vue doctrinal pour développer les idées que la science met chaque jour au service de la cause spiritualiste.

Parmi tous ces articles, les plus captivants furent ceux sur le *socialisme et le spiritisme*²⁴. Pour la documentation je n'avais trouvé comme biographie de Jaurès que l'oeuvre de Rappoport. Léon Denis, au premier abord, n'avait pas accueilli cette découverte avec beaucoup d'enthousiasme et avait fait une moue significative. Mais à la lecture il fut agréablement surpris de constater la valeur morale et spirituelle du grand publiciste, orateur et tribun ; ce fut un vrai régal pour lui d'entrer dans l'intimité du chef du parti socialiste qu'il avait vu autrefois à Toulouse.

Quand on écrivait au Maître sur ce sujet, il répondait : «Ce n'est pas ma fantaisie qui a créé un Jaurès spiritualiste.» Pourquoi ne ferions-nous pas connaître sous ce jour nouveau le grand démocrate, celui qui, décrivant l'inquiétude et le vide dont souffre la pensée moderne, s'exprimait ainsi :

«Il y a à l'heure actuelle comme un réveil de religiosité, on rencontre partout des âmes en peine cherchant une foi. On a besoin de croire, on est fatigué du vide du monde, du néant brutal de la science, on aspire à croire... quoi ? Quelque chose, on ne sait, et il n'y a presque pas une de ces âmes souffrantes qui ait le courage de chercher la vérité, d'éprouver toutes ses conceptions et de se construire à elle-même, par un incessant labeur la maison de repos et d'espérance. Aussi on ne voit que des âmes vides comme des miroirs sans objet qui se réfléchissent l'un l'autre. On supplée à la recherche par l'inquiétude, cela est plus facile et plus distingué...

«Quiconque n'a pas eu une fois dans sa vie, besoin d'une foi, est une âme médiocre.»

Cette série d'articles fut très remarquée et M. Jean Finot, directeur de la *Revue Mondiale*, en fit plusieurs citations. La question sociale valut au Maître de bien jolies lettres, une entre autres de M. Adolphe R., de Toulouse, qui disait avoir entendu en 1914 une conférence de Jaurès sur Tolstoï, et trouvait quelques similitudes entre les idées de Léon Denis et celles du grand chef du parti Socialiste. Dans cette lettre nous avons glané le passage suivant :

²³ *Liberté et fatalité : Impression et sensation d'un esprit*, voir *Revue Spirite*, Février 1925.

²⁴ Voir *Revue Spirite* de Février à Décembre 1924.

«Le socialisme a fait jusqu'ici, me semble-t-il, comme Tolstoï, il a vécu sur de vieilles formules, il a montré comme idéal aux foules humaines en marche dans la nuit la lumière vague d'une immense aurore là-bas, bien loin à l'horizon. Le jour où il comprendra enfin l'évolution, il aura un point d'appui sûr, un but clair et défini, des moyens de persuasion et d'action simples, compréhensibles pour tous et ses progrès marcheront à pas de géant dans l'harmonie et dans la paix.»

L'année suivante, *Ciel et terre* retint toute l'attention du Maître qui paraissait très heureux de parler des astres pour lesquels il ressentait une attraction, une curiosité naturelles, pendant des années l'*Annuaire astronomique* de Flammarion fut sa lecture favorite, et il recourut souvent à cette collection pendant la rédaction de ses articles.

En 1926, très occupé par l'oeuvre en cours sur le *Génie Celtique*, le Maître ne put poursuivre sa collaboration régulière à la Revue à laquelle il donna seulement un article sur *Les Temps difficiles*, et un article bibliographique sur l'ouvrage de son ami : le pasteur Wautier d'Aygalliers²⁵ intitulé : *Les disciplines de l'amour*, dont il s'était montré enthousiasmé.

Les premiers jours d'avril 1927, le cher Maître nous dictait encore une préface pour la biographie d'Allan Kardec que M. Jean Meyer lui avait demandée pour le 15 ; l'écrivain avait toujours la même facilité, ses forces intellectuelles étaient intactes. La maladie devait le terrasser peu de jours après.

Léon Denis ne connut jamais l'ennui, il aimait le travail et, de plus, ses guides le lui imposaient d'une façon très péremptoire. Dans une séance, son médium, que l'on tenait sciemment en dehors de toutes ces questions, lui dit un jour : «C'est nous qui t'inspirons tes articles sur le socialisme ; ils ont une très grande portée, tu dois toujours travailler de plus en plus, ta tâche est loin d'être achevée.» «- Mais je suis bien vieux, répondit le Maître, pour abattre tant de besogne !» Tels les vieux prophètes Juifs fatigués de leur tâche demandent à Dieu de les rappeler à Lui. Et Jéhovah refuse : «Marchez encore, marchez toujours, leur répond-il, allez braver les rois d'Israël fourbes et cruels et menacer de mon courroux les peuples qui vous lapideront.»

²⁵ Gendre du pasteur Ch. Wagner et continuateur de son oeuvre du *Foyer de l'Ame (7 bis, rue du Pasteur Charles Wagner, ancienne rue Daval)*.

V. Son courrier

Léon Denis recevait journallement de nombreuses lettres de France et de l'étranger dont le dépouillement durait parfois une heure, elles venaient de tous les coins du monde : Suisse, Belgique, Angleterre, Espagne, Roumanie, Serbie, Grèce, les plus lointaines de la Norvège, de Madagascar, du Cameroun, de l'Asie-Mineure et du Brésil. Certains correspondants demandaient à l'auteur l'autorisation de traduire une de ses oeuvres, d'autres, des affligés pour la plupart, exprimaient la joie d'avoir été consolés par la lecture d'une oeuvre de l'écrivain spirite.

Dans l'article *Cinq ans après*²⁶ le Maître désirant montrer le bienfait exercé sur les âmes douloureuses par la compréhension de la doctrine fit une sélection dans ce volumineux courrier afin de reproduire les plus belles lettres.

Cette correspondance, d'une lecture si émouvante qu'on l'achevait avec peine, renfermait des pensées d'une richesse inouïe, tant la douleur humaine peut être éloquente. Des femmes, que la mort avait séparées d'un mari adoré, d'une fille unique ou d'un tout petit enfant, exprimaient leur douleur d'une façon poignante. Mais souvent au cri de douleur succédait l'hosanna de l'âme qui a trouvé la paix du coeur, l'espoir du revoir ; la lecture d'*Après la Mort* ou du *Problème de l'Etre* avait fait comprendre à ces infortunées le but de la souffrance et le sens de la vie.

Beaucoup de lettres émanaient d'hommes qui reconnaissaient avoir trouvé dans les oeuvres de Léon Denis le «pourquoi de la vie» vainement cherché pendant toute leur jeunesse. Aucune étude philosophique n'avait jusqu'alors satisfait à la fois leur coeur et leur raison. Un grand nombre, traînant comme un boulet le remords d'avoir gâché leur existence, exprimaient leur chagrin d'avoir connu trop tard la doctrine des vies successives.

Sur les huit lettres publiées dans la *Revue Spirite*, six sont devenues notre propriété, nous les reproduisons in-extenso, quant à celles de Mmes Godefroy et Mina Radovici, quoique fragmentées, elles n'en sont pas moins intéressantes.

Voici deux lettres de mères, l'une Serbe, l'autre Roumaine, désespérées de la mort d'une fille unique :

Belgrade, 14 Octobre 1922.

Très vénéré Maître.

Il y a deux ans et demi que nous avons perdu notre fille unique, notre enfant bien-aimée, et nous sommes plongés mon mari et moi dans un désespoir sans bornes. Elle était tout notre bonheur, tout notre amour, et dans cet amour toute notre vie fut concentrée. A quoi bon vivre quand on est sans but, pourquoi travailler et lutter ? Et alors, quand la douleur fut à son comble, quand la consolation ne venait d'aucune part, même de la religion dans laquelle nous la cherchions, j'entendis dans mon for intérieur une voix qui me disait : «Lis les livres Spirites, lis les oeuvres de Léon Denis». Et j'obéis à cette voix. Alors cher Maître, vos admirables oeuvres éclairèrent mon âme d'un rayon d'espérance, j'ai conçu que la vie n'est pas un hasard fortuit, mais qu'elle est gouvernée par des lois immuables et justes ; je suis convaincue à présent que je ne suis séparée de ma fille chérie que pour un temps et que nous nous retrouverons dans la vie de l'espace, bien meilleure, bien supérieure à celle de la terre.

Quand ce sentiment m'eut envahie entièrement, le désir me vint de venir en aide à d'autres mères affligées et à tous ceux qui pleurent leurs chers disparus. Et comme aucune de vos oeuvres n'est encore traduite en Serbe, je m'adresse à vous pour vous demander de traduire votre livre *Après la mort*. Combien de mères affligées qui pleurent leurs fils tombés sur le champ d'honneur, vous seront reconnaissantes et vous béniront pour les mots de consolation qu'on trouve dans ce livre !

²⁶ Voir la *Revue Spirite*, n° de janvier 1924.

Kosara KATITCH.

Obiliéev Vende 46.

Bucarest, le 3 Septembre 1923.

Vénéré Maître,

Tout d'abord, je veux vous exprimer ma profonde reconnaissance ! Par vos écrits vous avez sauvé mon âme. Quoique très croyante, à la suite d'un grand malheur, la perte de mon unique enfant, l'idée du suicide me hantait. J'ai demandé à mes croyances religieuses une consolation, je ne suis parvenue qu'à la révolte. A force de méditer j'étais arrivée à douter de Dieu, de sa bonté, de sa justice. Je ne pouvais pas concevoir un Dieu juste et bon frappant si cruellement une pauvre mère qui n'avait rien fait pour mériter ce terrible sort. Pendant plus d'un an, un désespoir grandissant torturait ma pauvre âme. J'aspirais à la mort, au néant ! Une de mes tantes me conseilla la lecture de la *Nouvelle Révélation*, de Conan Doyle, qui a fait naître en moi une lueur d'espoir. J'ai pris goût aux lectures spirites ; le premier ouvrage que je me suis procuré a été votre *Après la Mort*. Je l'ai lu, relu et le relirai encore et souvent. Aujourd'hui, une foi nouvelle remplit mon âme. Je crois en Dieu, en sa bonté, en son amour ! Si la perte de ma chère petite fille me fait toujours cruellement souffrir, j'ai pris mon mal en patience et attends avec sérénité le jour où Dieu voudra me rappeler à Lui pour rejoindre mon enfant.

Dans notre pays il y a tant d'affligés auxquels la grande guerre a enlevé, enfant, mari, père, frère, qui trouveraient comme moi une consolation à leurs peines, s'ils pouvaient connaître les bienfaits du spiritisme ! Ayant un ardent désir de me rendre utile à la cause spirite et à mes semblables, je vous demande pour l'amour de la vérité la permission de traduire vos oeuvres.

Mina RADOVICI.

L'attention du Maître se fixa sur deux lettres masculines. La reconnaissance des hommes s'exprimait en termes plus vigoureux, mais non moins touchants. Le Dr Moty lui écrivait le 10 janvier 1898, alors qu'il était médecin-major du 1^o Corps d'armée à Lille.

Monsieur et cher Maître,

La magnifique synthèse de l'humanité que vous avez condensée dans votre préface m'a produit l'effet d'une révélation, m'a rempli d'une admiration enthousiaste et m'a fait voir le chemin. En vous apportant l'hommage de ces sentiments je crois remplir un devoir de piété. Celui qui a écrit de telles pages est certainement au-dessus de l'orgueil, et à plus forte raison au-dessus de la vanité, mais il a droit à la reconnaissance de ceux qu'il a soutenus dans la vie spirituelle, et la certitude que ceux-ci s'acquittent avec joie de ce devoir sera sans doute la meilleure récompense de sa vie si généreusement dépensée pour les autres.

Au revoir, Monsieur, car maintenant je crois que nous nous reverrons, même si l'un de nous meurt demain, et veuillez agréer l'expression de la profonde reconnaissance d'un de vos nouveaux disciples.

Docteur MOTY,

*Médecin principal de 2^o Classe,**Hôpital Militaire de Lille.*

Combien touchante aussi la belle lettre d'un commandant en retraite qui prend le Maître comme confesseur et par une froide analyse de soi, fait merveilleusement voir quels efforts il a tentés, quelles études il a faites afin de découvrir un sens logique à la vie. En voici les principaux passages :

«Après des deuils cruels j'étais arrivé au dernier carrefour, celui qui précède la vieillesse. J'éprouvais à ce moment un ardent, un impérieux besoin de croire et de prier. Mais, en même temps mon âme me semblait

vide et je ne savais à qui adresser ma prière. J'ai été élevé dans la religion catholique, mais les dogmes de mon enfance ne me satisfaisaient plus, et, malgré toute ma bonne volonté les vieilles formules me semblaient mortes. J'en cherchai d'autres, j'allai jusqu'au panthéisme de Spinoza, mais sa sécheresse et son aridité me glaçaient, tout cela manquait de chaleur, de vie et d'enthousiasme ; les temples où je pénétrais me semblaient toujours déserts. Ce fut une période très pénible et je commençais à me décourager. Alors un hasard, une conversation tout imprévue avec un collègue m'amena à lire votre beau livre *Après la Mort* et ce fut une révélation. Tout ce qui dormait en moi d'idées vagues, d'aspirations non formulées, prit un corps, ce fut comme une cristallisation soudaine. Il me sembla que j'entendais une langue oubliée depuis longtemps, une langue que j'avais connue autrefois, dans des temps très anciens. Je me sentis une chaleur au coeur et, dans l'esprit une tranquillité, une sérénité que j'ignorais depuis longtemps. Dès lors, ma vie intérieure a pris une orientation nouvelle et, je crois, définitive. Tout cela est votre oeuvre et je désirais vous l'apprendre. J'estime que vous remercier serait une banalité. Permettez-moi de vous embrasser de coeur. Croyez bien que ce n'est pas une frivole et mondaine curiosité qui m'a amené à vous, mais bien votre conception des fins humaines, cet acheminement de tous vers la lumière et ces radieux espoirs que vous offrez à l'esprit inquiet des hommes.»

Commandant B.

Des personnes de tout âge, de toutes conditions, se sont épanchées ainsi dans le coeur du grand apôtre. Les lettres des jeunes gens touchaient particulièrement le vieux Maître ; le silence ému qu'il garda après la lecture de celle du jeune Pellegrin, semblait une action de grâce.

Lyon, 26 Mai 1920.

Maître,

Permettez-moi de vous donner ce titre, à vous qui m'avez révélé le but grandiose de la vie en relevant mon âme qu'étouffait le matérialisme. Laissez-moi vous remercier de la vision magnifique que vous m'avez fait entrevoir. Je suis jeune, élevé dans la croyance de l'Eglise, mes études et surtout celles de la science positive tuèrent ma foi. Pour moi, comme pour beaucoup de mes amis, la vie due au hasard n'était qu'une vaste ironie. Je devins railleur, niant tout idéal, mais ce n'était qu'un masque dont je voilais ma profonde tristesse ; je regrettais la foi naïve de mon enfance. Un jour le hasard, (est-ce bien le hasard ?) me fit tomber un de vos livres entre les mains. Ce fut pour moi une révélation ; mais je suis impuissant à décrire les sensations violentes et pourtant si douces que ces horizons sublimes que vous me dévoiliez firent en moi. Vous avez créé mon âme une seconde fois.

Depuis j'ai lu toutes vos oeuvres, elles resteront toujours les compagnes de ma vie. Votre plume étincelante me fit comprendre l'humanité, la beauté de la douleur et le rachat de nos fautes par l'amour, l'étude, la charité. Etant seul dans la mêlée humaine, vous resterez toujours pour moi le père de mon âme que vous avez dégagée de la matière en lui montrant la route qui conduit aux joies éternelles, route dont vous êtes un des plus purs flambeaux.

Et, en vous remerciant encore du plus profond de mon âme, permettez-moi de me dire : Votre ardent et respectueux admirateur et disciple.

Louis PELLEGRIN,

38, rue Vauban.

La lettre de Mlle Jeanne Flavier, tout empreinte de simplicité et de sincérité, est une de celles qui font encore voir quelle salutaire action exerçait la lecture des oeuvres du Maître sur les esprits et sur les coeurs meurtris par la douleur.

17 Janvier 1920.

Monsieur,

Je craindrais d'être importune si la lecture de vos livres ne me donnait une grande confiance en la bonté de votre âme.

Très éprouvée par la guerre, cette lecture me reconforte et me laisse un calme d'âme jamais ressenti jusqu'alors. Nous avons perdu successivement un frère de vingt ans, un père, médecin-major de première classe, décédé des suites d'une maladie très pénible contractée dans les hôpitaux et, en 1918, un autre frère de vingt-huit ans, capitaine au 4^o tirailleurs, héros glorieux s'il en fut.

Ma pauvre mère, d'une tristesse pénible, mais très pieuse gardait au fond du coeur un vague espoir de revoir nos chers aimés, et courageuse vivait pour moi et mon jeune frère, classe 17, qui, heureusement nous est revenu. Moi, l'âme en révolte, ne pouvant comprendre certaines injustices de notre religion, je penchais presque pour le néant. Quand une amie a commencé à me parler du spiritisme et nous avons lu vos livres et d'autres encore, et toute la sublime logique de ces choses, nous prend, nous domine et calme en nous les rancoeurs de la vie, nous laissant confiance et foi en l'avenir. Ma chère maman est maintenant souriante, presque heureuse ! Je voudrais, cher monsieur, aller plus avant dans cette étude et viens vous demander quelques conseils.

Plusieurs fois déjà nous avons fait tourner la table demandant mes frères. Nous avons eu des preuves indiscutables de leur présence près de nous, même avant-hier, je suis arrivée à écrire plusieurs phrases très pieuses venant de mon jeune frère. Ne connaissant personne dans le monde spirite, je voudrais savoir à qui m'adresser pour assister à une réunion et peut-être arriver à revoir mes frères.

Si je ne craignais d'abuser de vos précieux instants, je vous demanderais quelques conseils pour arriver à mieux et sans erreur.

Avec tous mes remerciements pour le grand bien que vous nous avez déjà fait, croyez Monsieur, en ma haute considération.

Jeanne FLAVIER.

Une des conséquences de la cruelle guerre de 1914 fut d'inciter à la lecture d'oeuvres consolatrices, au premier rang desquelles se placent celles de Léon Denis.

Que de mères éplorées, de veuves et de soeurs, lui confièrent leur désespérance et lui témoignèrent leur reconnaissance : Une institutrice du département de Tarn-et-Garonne, Mme Thoumazet, lui adressa une épître intéressante entre toutes et qui débutait ainsi :

«Je ne vous connais pas, et cependant j'ai contracté envers vous une immense dette de reconnaissance. Merci, est le premier mot que je vous dois et veux vous dire. Par votre beau livre *Après la Mort* qu'un hasard providentiel mit entre mes mains, vous nous avez donné la lumière et la joie. Nous avons perdu au Devoir, au sublime dévouement couronnant une vie de vertu, l'être le plus cher, le plus aimant et le plus aimé et notre détresse était extrême. C'est en relisant votre livre, en le faisant lire à ma fille, pauvre veuve désespérée, qu'un adoucissement est entré dans nos coeurs, que le grand, le bel espoir du revoir nous a laissé le courage de vivre, nous a redonné l'espérance ; et cette espérance, Monsieur Léon Denis, s'est changée en certitude. Notre enfant est revenu pour nous consoler.»

Et ici la belle-mère du défunt donnait des détails sur les expériences fortuitement obtenues, d'abord par sa fille veuve, et par elle-même ensuite, alors que ni l'une ni l'autre ne soupçonnaient le don de médiumnité qu'elles possédaient.

L'esprit se communiqua à leur grand étonnement et à leur grande joie. La jeune femme avait perdu son mari à Tahure, le 9 octobre 1915, et il se manifesta le 11 février 1916 dans une curieuse circonstance. Voici le passage de cette lettre :

«Ma fille était assise devant son bureau et inscrivait sur son carnet le prix des journées payées au domestique. La plume au lieu de former des chiffres écrivit avec force : «*C'est moi*», force douce, presque caressante, mais qui imprimait à la main sa volonté, son désir.

Oh ! Mon Dieu, s'écria ma fille dans un élan de joie, mêlée de frayeur, c'est toi Albert ? et tremblante, elle abaisse de nouveau sa plume. Un grand *oui*, plus doux et plus caressant encore lui répondit. Emue elle envoya la feuille de son carnet à sa mère. Le lendemain elle reprit la plume, et, posant des questions elle obtint la certitude qu'elle était fort bien entrée en rapport avec l'être cher qu'elle avait perdu.»

Elle terminait sa lettre en disant au Maître :

«Je vous remercie, toutes les joies du monde, tous les trésors de la terre, ne sont rien auprès du bonheur ineffable que nous possédons. Que Dieu vous bénisse pour le bien que vous nous avez fait, vous tous, les apôtres du spiritisme, dont les paroles sont si persuasives et si vraies ; faites entendre votre voix aux quatre coins du monde, nous avons tant besoin d'une régénération ! Il y a tant de mal, cause de tant de douleurs !»

Une veuve de guerre, Mme Godefroy, avait également trouvé par le spiritisme la force de vivre après la perte de son mari tué au front.

Paris, 25 Août 1917.

Frappée d'un cruel malheur, la mort en pleine jeunesse d'un mari adoré, tombé au champ d'honneur après trois ans de front, et resté dans les lignes ennemies, j'ai été secourue par le plus beau livre qu'il m'ait été donné de connaître : *Après la Mort*, votre oeuvre qu'un ami compatissant et bien inspiré m'a prêtée. Il était temps que je lise ce livre, que je m'en pénètre. Il a été pour moi une source de lumière, d'apaisement, de résignation sereine et forte. Grâce à vous je comprends enfin la vérité que l'Eglise nous cache avec un aveuglement bien coupable s'il est volontaire. Seule, la certitude que mon cher mari vit près de moi dans une vie plus heureuse, largement méritée par ses belles vertus et son dernier sacrifice, la certitude qu'il m'aime toujours et que je le retrouverai, me donne la vaillance nécessaire pour continuer ma route et préparer mes nouveaux devoirs, car j'attends un petit enfant.

Quand je suis seule, j'entends autour de moi des coups répétés qui me sont doux au coeur. J'ai pu même écrire automatiquement quelques mots. Le 8 juin, j'apprenais ainsi par l'esprit de mon mari qu'il avait été tué d'une balle en pleine tête, face à l'ennemi, ce qui m'a été confirmé seulement le 8 août.

Mme GODEFROY.

De la correspondance reçue par le Maître, on pourrait faire plusieurs volumes qui prouveraient surabondamment l'efficacité de son oeuvre, force nous est de nous limiter ; mais comment résister au plaisir d'en donner encore quelques-unes. Un breton, capitaine au long cours, écrivait à Léon Denis de Tonnay-Charente, le 16 mars 1924 :

Depuis quelques années, je vous connais par vos oeuvres, permettez-moi, Maître, de vous exprimer l'hommage de ma profonde admiration et surtout de ma reconnaissance pour le bien que vous m'avez fait. Je n'ai pas du tout l'intention de vous offrir de l'encens grossier dont votre âme épurée ne saurait avoir besoin, mais laissez une âme amie, dont les vibrations se rapprochent de la vôtre, s'exprimer un instant avec elle.

Depuis que je suis sur terre, j'ai recherché avec passion la connaissance de la vérité, certains hommes, et la plupart, je crois, peuvent vivre sans cela, mais pour moi il m'a été impossible.

J'ai parcouru les livres théologiques, Saint-Thomas, Saint-Augustin, j'ai discuté en moi-même, j'ai raisonné, j'ai pesé, il y avait toujours quelque chose d'inexplicable et d'inexpliqué. Saint-Augustin s'arrête lui-même par moment, sans pouvoir tourner la difficulté, il l'avoue...

Un jour, à Marseille, regardant les vitrines des librairies, toujours en quête de trouver ce que je cherchais, je suis tombé sur vos oeuvres. Faut-il vous dire la vérité : j'ai senti que j'avais été conduit là par une force. Celui qui veille sur moi et qui prend part à toutes mes peines comme à toutes mes joies m'a sûrement guidé. Ma raison s'est trouvée soudain devant une lumière éblouissante. Quelle joie ! celle de l'assoiffé devant une source d'eau claire. J'ai lu tous vos livres. Oui, c'est là qu'est la vérité... Soyez heureux, vous avez fait du bien, d'autres que moi certainement ont trouvé ce qu'ils cherchaient et d'autres viennent qui seront guidés vers la voie qui conduit à la lumière. Les dogmes catholiques dans lesquels j'ai été élevé n'ont jamais produit dans mon âme de résultats semblables. L'enfer éternel n'arrête pas sur la pente du mal, mais, ce qui peut arrêter, c'est de savoir que notre destinée n'est pas fixée irrémédiablement à la mort, et que notre ciel c'est nous qui le faisons, et qui le faisons d'autant plus vite que nos efforts sont plus grands, que notre désir de la perfection est plus vaste, que notre relèvement est plus rapide. Ils sont heureux ceux qui souffrent de n'être pas plus parfaits...

Le spiritisme fera des progrès, j'en suis convaincu, la lumière ne peut rester sous le boisseau et il y a trop d'âmes qui souffrent de l'obscurité pour ne pas la trouver.

Votre vie terrestre ne sera désormais plus longue, mais quand vous partirez vous laisserez derrière vous la bonne semence que vous avez jetée et qui germera, et vous continuerez de l'autre côté à travailler au développement moral de l'humanité. Vous êtes de ceux qui avancent vite. Pour terminer, Monsieur, mon grand frère, permettez que j'emploie cette expression, je vous dirai que je suis désormais lancé dans la voie nouvelle qu'Allan Kardec et vous avez dévoilée, et cela, sans emballement, après mûre réflexion. Autour de moi, j'ai essayé de communiquer mes impressions pour les répandre, mais c'est très difficile. Dans le milieu où je vis, et je crois en général dans tous les milieux, on se heurte aux préjugés et aux croyances dogmatiques. Les esprits capables de discuter sainement sont encore assez rares dans la foule, il manque surtout l'indépendance dans les idées et la préoccupation de la recherche de la vérité.

Je vous prie d'agréer, Maître, mes meilleurs sentiments de sympathie et de reconnaissance.

Louis LE DAMANY.

Une jeune veuve, doctoresse russe dirigeant un préventorium dans le Pas-de-Calais, s'adressait au Maître en ces termes :

23 Mars 1924.

Monsieur,

C'est bien la première fois dans ma vie que j'adresse une lettre à un auteur que je ne connais pas personnellement, mais je m'en voudrais de ne pas le faire, car ma reconnaissance pour vous est trop grande pour ne pas vous le dire.

Je ne suis pas spirite, non, je suis encore à l'âge où on cherche, où on apprend. Mais je connais vos livres déjà ; *Après la Mort*, m'a beaucoup aidée à porter ma douleur, ayant perdu mon mari en mars 1918, cinq mois après mon mariage, mais c'est surtout du *Problème de l'Etre et de la Destinée* que je viens vous remercier.

Quelle que soit la conception qu'on a, on ne peut nier la lumière que cette oeuvre porte en soi. Lorsque accablée par la douleur et la solitude, je penche trop vers la terre, lorsque mon ciel devient si sombre que je ne vois plus, je n'ai qu'à prendre votre livre pour qu'une lumière se fasse en moi, pour que je n'oublie pas que je ne suis qu'âme et esprit.

Recevez, Monsieur, toute ma reconnaissance émue pour l'aide que j'ai trouvée dans ce livre.

Raïa GONTHIER.

Excusez-moi d'écrire si mal, je suis d'origine étrangère.

Pourquoi ne donnerais-je pas la magnifique lettre de cette correspondante Havraise fille d'un Pasteur ?

Monsieur,

La lecture de vos oeuvres m'a fait du bien, non seulement à moi, mais à beaucoup de mes amis : grâce à vous des âmes désespérées ont retrouvé leur voie, ont compris le but et la raison de la vie, et avec résignation ont repris courage, d'autres ont changé leur vie, comprenant, grâce à vous les responsabilités qu'ils ont de leurs actes et la connaissance de ceux-ci. Tous vos lecteurs, et ils sont toujours plus nombreux, attendent avec impatience chaque nouvelle oeuvre de vous et, en attendant celle-ci, relisent, en en saisissant toujours mieux la beauté et la portée, vos livres déjà parus. Merci en mon nom, comme au nom de tous ceux à qui vous avez apporté la lumière et la consolation. Soyez-en béni. La pensée du bien énorme que vous avez fait ici-bas doit vous consoler de toutes les luttes et souffrances que vous avez dû traverser.

Citons encore cette lettre aux armes des d'Arc et écrite de Villeneuve, le 16 mars 1911.

Monsieur,

Je viens d'achever la lecture d'un trait de votre belle étude sur Jeanne, si pleine d'ardeur et de conviction et je m'empresse de vous dire combien je suis sous le joug de l'inspiration que vous avez su enfermer dans ces magnifiques pages.

A dire vrai, je suis un ignorant de la science dont vous êtes un fervent adepte et vos théories sur l'influence de l'au-delà m'ont vivement intéressé. Je tiens à vous adresser tout de suite mes remerciements pour votre aimable envoi et votre gracieux ex-dono. Votre étude a pris dans ma collection une des meilleures places et sera signalée et analysée comme il convient dans le volume dont on va commencer prochainement l'impression.

Veillez croire à tout le plaisir que j'ai à être en relation avec un aussi zélé admirateur de ma Grande tante et me croire votre dévoué serviteur.

L. d'ARC.

L'oeuvre de Léon Denis et tout particulièrement son *Après la Mort*, a opéré (les lettres citées en font foi), d'innombrables conversions individuelles, mais elle détermina aussi des conversions collectives ; de véritables «miracles» eurent lieu à certains foyers domestiques où les membres se rapprochèrent sous l'influence de la lecture de la *Grande Enigme* ou du *Problème de l'Etre*. C'est dans le milieu familial que l'on rencontre le plus de divergences d'opinions philosophiques et religieuses ! Toutes les intelligences ne sont pas arrivées au même point d'évolution et ne peuvent se faire la même opinion sur Dieu, le monde, la vie. Le spiritisme crée parfois entre elles un terrain d'entente, il rallie tous les esprits assez indépendants pour adopter la base essentielle de sa doctrine : l'idée réincarnationniste.

Au milieu des âpres luttes que l'Apôtre avait à soutenir, des difficultés de toute nature auxquelles il avait dû faire face, cette preuve tangible de l'efficacité de son oeuvre n'était-elle pas la plus belle récompense qu'il puisse ambitionner au déclin de sa vie ?

Le tribut de reconnaissance offert au Maître par les âmes qu'il avait sauvées du suicide et ramenées à Dieu, tombait comme une rosée bienfaisante sur le coeur de ce grand solitaire que la haine, l'envie, la médisance avaient si souvent frôlé. Pour mieux se donner à la diffusion d'une cause chère, Léon Denis avait renoncé, comme il l'a dit dans son testament moral : «*A toutes les satisfactions matérielles, à celles même de la vie de famille et de la vie publique, aux titres, aux honneurs.*» Avec abnégation, il se voua pendant cinquante ans à l'apostolat de l'idée réincarnationniste.

*

* *

Léon Denis avait conquis l'amitié admirative de plusieurs prêtres qui avaient compris le merveilleux appui que pourraient trouver les religions dans la doctrine spirite. Le plus connu d'entre eux fut certainement le Père Marchal dont les oeuvres ont consolé tant d'âmes affligées. Converser ensemble était pour les deux amis une joie réciproque. «Pauvre Père Marchal, disait parfois le Maître, il fut réduit à dire des messes à cinquante centimes, ces messes que les paroisses de Paris débordées font dire par des prêtres de campagne !»

Léon Denis connaissait aussi l'abbé Petit, professeur en Sorbonne qui signe ses articles *Abbé Alta*. C'est lui qui, dans le *Sphinx* du 1^o mai 1921, faisait paraître une lettre ouverte au Révérend Père Mainage²⁷ dans laquelle il disait :

«Je ne suis pas infailible moi non plus, mais je suis d'avis qu'au lieu d'attaquer les spirites qui s'efforcent de démontrer que les morts sont encore vivants, mieux vaudrait que les catholiques fissent alliance avec tous les spiritualistes contre le matérialisme qui est le seul ennemi de Dieu et des hommes.»

Mais ce fut l'abbé C..., du clergé de Touraine, qui eut le commerce le plus intime avec le Maître. Les rapports des deux amis étaient excessivement fraternels. Le prêtre voyageait beaucoup et n'oubliait jamais le Maître dans ses randonnées.

Bien cher Maître et ami, lui écrivait-il, avant mon départ et le vôtre, je veux de nouveau vous redire mes voeux. Que nos chers invisibles vous protègent comme vous le méritez. Bonne santé, fécond apostolat.

Passant à Dinard, ayant prié sur la sépulture de Chateaubriand, il envoyait à Léon Denis une carte représentant la tombe célèbre, seule sur le roc devant l'immensité, avec ces mots : «Oh ! comme la mort est douce ainsi bercée par la plainte éternelle des flots semblable aux gémissements des âmes dans l'au-delà.»

Enfin, de Rome, le 6 avril, il adressait au Maître le portrait de Pie X et lui écrivait :

Cher Maître et Ami,

Je suis à Rome et je prie pour vous, je rentrerai mardi 13 à Tours.

Amitié dévouée.

C.

Le 15 décembre 1909, le prêtre adressait encore de Rome une carte avec ces mots :

Cher Maître et vénéré Ami.

Recevez tous mes voeux de joyeux Noël et aussi de nouvelle année. Nous quittons Rome samedi et nous embarquons pour Constantinople, de Naples. Priez pour moi.

Amitié, fidélité, reconnaissance.

Abbé C.

Léon Denis avait une correspondance assez suivie avec de nombreux chefs de groupes et quelques notabilités. Le professeur Richet, lors d'un séjour à Carquérannes, lui adressait une lettre pour le remercier de la nouvelle édition d'un de ses ouvrages qu'il relisait avec un nouveau plaisir.

Flammarion était souvent en correspondance avec Léon Denis, il lui posa un jour cette question : «Pourriez-vous, dans vos séances, avoir le nom du «Soldat inconnu» qui dort sous l'Arc de Triomphe ?» Léon Denis lui fit cette belle réponse : «Je n'essaierai même pas de le savoir, le *Soldat inconnu* doit rester un symbole, il appartient à tous, il est à la fois le mari, le père, l'enfant, le frère de toutes les femmes de France».

Parmi ces correspondants de marque, un des plus assidus fut certainement sir Conan Doyle. C'est en 1923 qu'il écrivit au Maître pour lui demander l'autorisation de traduire *Jeanne d'Arc Médium*. L'écrivain anglais fit

²⁷ Cette lettre a été reproduite par la *Revue Spirite*, n^o du Juillet 1921.

pour cette traduction une préface dont Léon Denis se montra si enchanté qu'il lui écrivit aussitôt pour l'en remercier, et lui demander à son tour l'autorisation de la faire paraître dans la *Revue Spirite*.

Les lettres de l'auteur de *Sherlock Holmes* étaient empreintes à la fois d'une respectueuse admiration et d'une grande affection pour le Maître.

*
* *

Léon Denis se faisait un devoir, un scrupule de donner satisfaction à tous ses correspondants ; jamais une lettre ne restait sans réponse. Plus le Maître avançait en âge, plus les lettres qu'il recevait devenaient affectueuses ; de tous les côtés lui étaient offerts des vœux ardents et sincères pour qu'il pût soutenir encore bien des années le bon combat contre le matérialisme et l'incrédulité : «Nous avons besoin de vous», lui écrivait-on. Il répondait : «Le fardeau des infirmités commence à devenir bien lourd sur mes épaules et je m'achemine avec joie vers la porte de sortie ; ma vue baisse de plus en plus, deux choses m'attendent : la cécité et la mort, pourvu que ce soit la Mort qui vienne la première !» Dieu l'a exaucé !

Aux affligés qui le remerciaient et désiraient connaître les moyens d'entrer en relation avec leurs disparus, le Maître offrait l'expression de sa vive sympathie et les encourageait à poursuivre leurs études théoriques, à étudier cette science, vaste et profonde, qui leur avait déjà donné des satisfactions de cœur et d'esprit tout en élargissant leurs horizons. Il ajoutait : «La morale de notre doctrine est à la portée de tous et tous devraient la connaître pour y conformer leur vie. Il n'en est pas de même de la pratique qui offre de grands dangers ; on ne fait pas d'expériences de chimie sans connaissance des risques qu'entraînent les manipulations de laboratoire.»

Pour s'aventurer dans la pratique du spiritisme, il est de première nécessité d'avoir étudié la théorie ; on doit en outre posséder un ensemble de qualités rarement réunies chez un même individu : Parfait équilibre nerveux, sang-froid, pondération, prudence, jugement sûr, esprit critique averti, sérieux. Si la curiosité, la frivolité, le badinage se mêlent à ces expériences, ceux qui s'y livrent deviennent la proie des esprits matériels et légers qui se tiennent dans les plans les plus rapprochés de la terre. Léon Denis interdisait l'expérience solitaire et conseillait à tous l'expérimentation dans un petit groupe intime de trois à cinq personnes réunies dans un désir commun de s'instruire.

On ne pourra jamais reprocher au chef de la doctrine Kardéciste de n'avoir pas mis ses lecteurs en garde contre les dangers de la pratique du spiritisme. Les conseils abondent dans tous ses ouvrages et particulièrement dans son livre : *Dans l'Invisible*.

Lors de la septième journée du Congrès de Paris, le 12 septembre 1925, Léon Denis, dans son magnifique discours de clôture, a traité cette question devant le nombreux public qui l'écoutait religieusement dans la salle des *Sociétés Savantes*, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ses prudentes paroles, puisqu'elles confirment tout ce qu'il nous a dicté dans les réponses adressées à ses innombrables correspondants :

«Sans doute, il est bon d'ouvrir les portes pour pénétrer dans le monde occulte, mais prenons garde que ces mêmes routes servent à l'invasion des pires éléments du monde invisible. L'humanité terrestre ne porte-t-elle pas en elle assez de déchirements, de conflits, sans y ajouter encore la source d'autres maux ? C'est en ceci qu'apparaît surtout la nécessité d'un guide sûr pour nous conduire au milieu du dédale des phénomènes. Il nous faut l'assistance d'un Esprit assez puissant, assez élevé, pour harmoniser avec méthode les fluides en action et pour éliminer les esprits perturbateurs qui cherchent à influencer les médiums et à troubler les séances.»

Pourquoi ne reproduirions-nous pas la jolie lettre que le Maître écrivait à Mme Claire Galichon après avoir entendu la lecture de son ouvrage sur *l'Imitation de Jésus-Christ*, lettre qui a été publiée par la *Revue Spirite*.

Chère Madame et S. en C.,

Hier seulement nous avons terminé la lecture de votre joli petit ouvrage sur *l'Imitation de JésusChrist*, si consolateur et si réconfortant. On me le lisait à petites doses comme on absorbe du vin généreux et je n'employais pour cela que la même personne, qui ne peut me donner que quelques instants de loin en loin. Je tiens à vous remercier pour toutes les satisfactions de coeur et d'esprit que ce livre m'a procurées. Chaque chapitre provoque une élévation de la pensée et une communion plus intime avec l'ordre divin. Vous avez fait là une oeuvre éminemment utile et dont beaucoup de malheureux vous seront reconnaissants. En y ajoutant la note spirite, vous en avez fait un traité de morale vraiment complet et bien adapté aux circonstances présentes. En effet, jamais nous n'avons eu plus besoin d'un enseignement qui retrempe les âmes et les prépare aux épreuves prochaines.

Nos guides nous annoncent que tous ceux qui élèveront leurs pensées vers les sphères supérieures recevront une sorte d'immunisation ; mais la masse plongée dans les jouissances matérielles éprouvera un sursaut de passion violente et il se produira des heurts. Il convient donc d'aider les bons esprits dans leur oeuvre d'épuration, par tous les moyens dont nous pouvons disposer, nous, spirites, afin d'atténuer les maux dont l'humanité est appelée à souffrir. Dans ce concert d'efforts pour le bien, votre petit livre prend sa place et joue un rôle efficace, ce dont je vous félicite cordialement. Recevez, chère Madame, mes bien cordiales salutations.

Un correspondant ayant fait au Maître cette naïve réflexion : «Ah ! Monsieur ! que tout ce que vous écrivez serait beau si c'était vrai !» s'attira cette réponse : *Croyez que j'ai trop conscience de ma responsabilité pour ne pas appuyer la vérité que j'affirme sur des preuves certaines.*

A une amie qui avait eu la douleur de perdre sa mère, l'écrivain nous dicta cette strophe :

Non e vero che la morte

Il peggior de tutti mali

Et un solievo dei mortali

Che sono stanchi di soffrire.

Comme nous lui en demandions la traduction, il récita lentement : «Il n'est pas vrai que la mort soit le pire de tous les maux, c'est un soulagement des mortels qui sont fatigués de souffrir».

Pendant les derniers mois de sa vie Léon Denis eut la joyeuse surprise de retrouver son cousin germain : Eugène Denis, qu'il avait perdu de vue depuis quarante ans.

M. Eugène Denis était un survivant de Reischoffen, malgré son grand âge il s'initia à l'oeuvre du Maître, la goûta profondément, et sut en de jolis termes lui en exprimer son émerveillement et ses sincères félicitations.

C'est pour ce cousin que Léon Denis dicta sa dernière lettre²⁸. Celui-ci lui avait demandé à plusieurs reprises à quel ordre de la Légion d'honneur il appartenait. Voyant qu'il insistait le Maître lui adressa ces lignes :

«Mon cher cousin, bien que j'aie publié sept volumes, fait près de trois cents conférences, en France et à l'Etranger, collaboré à plusieurs revues, je n'ai pas le ruban rouge, et cela ne doit pas t'étonner car j'ai toujours fui les honneurs et n'ai pas fréquenté les hommes politiques. Ma récompense n'est pas de ce monde.»

²⁸ Elle fut écrite et mise à la poste le 2 Avril 1927 et l'écrivain mourait le 12.

VI. Ses visiteurs

Léon Denis, chef d'une grande cause, universellement connu en France et à l'étranger, était souvent sollicité d'accorder des entretiens. C'était surtout le dimanche qu'il recevait. Il accueillait avec la plus parfaite bonne grâce tous ceux qui lui venaient demander quelques paroles vivifiantes. Les plus humbles mêmes recevaient des témoignages de sa bonté ; ils ne se retiraient jamais sans emporter quelque brochure ou ouvrage du Maître, le plus souvent paraphé par lui. La plupart s'épanchaient, *se racontaient*, et le philosophe s'efforçait de leur faire comprendre que la vie n'est vraiment un gain pour l'âme que lorsque celle-ci passe par le creuset de la douleur, l'épuration étant l'unique raison de son incarnation sur la terre, planète arriérée, adéquate au degré d'avancement de chaque individu qui y subit deux lois : celle du travail et celle de la souffrance.

Il s'efforçait de leur faire comprendre la théorie des vies successives, les causes antérieures de leurs joies et de leurs douleurs.

Les hôtes du dimanche comptaient aussi des familiers ; Léon Denis s'entretenait avec ceux de science, de politique, de voyages, mais la philosophie reprenait toujours ses droits. Avec la plus grande érudition, il abordait tous les sujets et savait les mettre à la portée de tous ; ses visiteurs étaient éblouis par son élocution rapide, la jeunesse de son esprit et l'étendue de ses connaissances.

Le philosophe était aussi un charmant conteur d'anecdotes, celle ayant trait à la conférence qu'il donna à Alger, en 1900, est des plus savoureuses. Laissons-le parler : «C'était à l'Hôtel de Ville, j'avais déposé mon pardessus dans une petite salle contiguë à celle où je parlais, et fus bien étonné au moment du départ de le voir dépourvu de ses boutons. Mes amis me dirent : «Ce sont les Arabes qui les ont coupés pour en faire des fétiches ; ils vous considèrent comme un prophète». Léon Denis ajoutait sur le mode plaisant : «C'était très flatteur, mais j'eus la peine d'aller chez un tailleur m'en faire remettre d'autres».

Il me fut donné d'assister à une conversation entre le Maître et deux professeurs d'un Lycée de jeunes filles. Affable et brillant causeur, il entretint ses visiteuses attentives des conciles qui, malheureusement, dénaturent le Christianisme primitif, puis, devant des professeurs fut soulevée la question : Education de l'enfant. J'entends encore les paroles suivantes : «La tâche de l'instituteur est très délicate, la famille négligeant de plus en plus de le seconder dans son rôle d'éducateur. Entrant dans la vie sans idéal, sans foi, que deviendront les générations qui montent quand elles seront aux prises avec la maladie, les deuils, les épreuves de toute nature ?»

A l'une de ses interlocutrices, Léon Denis expliqua qu'il ne fallait pas juger du spiritisme sur les expériences de tables tournantes, mais sur les travaux et les recherches faites dans tous les pays par des savants pondérés et de bonne foi ; le Maître parla des temps présents et assura que la fin du siècle verrait le Christ se réincarner pour enseigner les hommes. Vous savez ce que dit la Bahgavad-Gita ?

«Moi et vous nous avons eu plusieurs naissances, les miennes ne sont connues que de moi, mais vous ne connaissez même pas les vôtres. Quoique je ne sois plus par ma nature sujet à naître ou à mourir, toutes les fois que la vertu décline dans le monde et que le vice et l'injustice l'emportent, alors je me rends visible ; et ainsi je me montre d'âge en âge pour le salut du juste, le châtement du méchant, et le rétablissement de la vertu.»

Lorsque le Maître discourait sur la philosophie, le son de sa voix prenait une gravité, une force, une ampleur étranges ; les finales se prolongeaient dans la péroraison, un geste simple et superbe accompagnait les paroles ; le bras droit tendu comme s'il portait une torche. Que de masses avaient dû entraîner ce verbe chaud et convaincu !

Bien des visiteurs de Léon Denis l'interrogeaient avidement sur la doctrine dont il était le chef, puis, dans le cours de l'entretien, lui confiaient gauchement que, bien qu'intéressés par le spiritisme, ils désiraient ne s'écarter en rien des pratiques de leurs pères. Le Maître s'empressait de leur répondre : «Vos croyances vous

conviennent ? Elles vous ont procuré des consolations dans l'épreuve ? mais vous auriez tort de les abandonner ; ce n'est pas pour vous que j'écris, mais spécialement pour ceux qui s'en sont éloignés, n'y ayant puisé aucun apaisement à leur douleur.»

Le Maître avait le plus grand respect des religions, il convenait qu'en principe elles étaient toutes excellentes et que seule importait la manière de les pratiquer. Relever leurs erreurs, les déformations qu'elles ont subies à travers les siècles, soulever le voile qui a été jeté sur la Révélation primitive, dénote uniquement de la part de l'Apôtre du spiritisme une aspiration ardente vers la vérité dans toute son ampleur. Il nous a du reste révélé son éclectisme en matière religieuse par ces lignes :

«En réalité, dans leur principe, dans leur but élevé, toutes les croyances sont soeurs, elles convergent vers un centre unique. De même que la source limpide et le ruisseau jaseur vont finalement se rejoindre dans la vaste mer, de même brahmanisme, bouddhisme, christianisme, judaïsme, islamisme, et leurs dérivés, sous leurs formes les plus nobles et les plus pures, pourraient se rejoindre en une vaste synthèse, et leurs prières s'unissant aux harmonies des mondes se changer en un hymne universel d'adoration et d'amour !

C'est en m'inspirant de ces sentiments d'éclectisme spiritualiste qu'il m'est arrivé, maintes fois, de m'associer aux prières de mes frères des différentes religions. Ainsi, sans m'attacher aux formules en usage dans ces milieux, j'ai pu prier avec ferveur, aussi bien dans les majestueuses cathédrales gothiques que dans les temples protestants, dans les synagogues et même dans les mosquées.

Cependant ma prière acquiert encore plus d'élan et d'ardeur au bord de la mer, lorsqu'elle est bercée par le rythme des vagues, sur les hauts sommets, devant le panorama des plaines et des monts, sous le dôme imposant des forêts et sous la voûte constellée des nuits. Le temple de la nature est le seul vraiment digne de l'Eternel.»²⁹

*

* *

Permettez-moi, cher lecteur, de vous présenter quelques-unes des nombreuses personnalités reçues chez le Maître durant ses dernières années.

M. Meyer, le Mécène qui a donné à la doctrine un si grand développement, fit plusieurs voyages à Tours. Trois conférenciers de l'*Union Spirite Française* : MM. Gaillard, Ripert et Gobron furent aussi reçus chez le Maître quand ils séjournèrent dans notre ville pour y faire des conférences. De vieux amis de Léon Denis le visitèrent : MM. Henri Rousseau, Paul Bodier, de Paris ; MM. Mélusson, Sausse et Malosse, de Lyon ; M. Pauchard, directeur de la *Société psychique de Genève*. Le guérisseur Alsacien Saltzmann ne manquait pas d'aller voir Léon Denis chaque fois que ses tournées l'amenaient en Touraine.

Le pasteur Wautier d'Aygalliers, profondément intéressé par l'oeuvre de Léon Denis, voulut connaître l'Apôtre et vint exprès de Paris pour s'entretenir avec lui. La conséquence de cette entrevue fut que, quelques mois plus tard, le jeune pasteur prenait l'engagement, quand surviendrait le décès de Léon Denis, de présider la cérémonie funèbre «afin de lui enlever tout caractère de matérialisme dégradant» selon les termes employés par le Maître.

J'eus le plaisir de présenter à mon vénéré Maître le Colonel Clément et Madame, née Carpeaux. L'après-guerre les avait amenés à Tours ; ils furent ravis d'apprendre que l'auteur de tant de célèbres ouvrages, qu'ils auraient été heureux de voir à Paris, habitait la province. Ensemble, nous allâmes lui rendre visite ; quel exquis moment je passai à entendre Léon Denis converser avec ces hôtes de choix ! Le Colonel Clément est un esprit pénétrant et très cultivé ; sa femme, fille du célèbre statuaire J.-B. Carpeaux, est d'un caractère plein d'humour, qui vit cependant dans le culte d'un glorieux passé.

²⁹ Voir *Le Monde Invisible et la Guerre*, pp. 83 et 84.

Elle intéressa vivement le Maître en lui contant les débuts difficiles de son illustre père et les efforts héroïques de l'ardent artiste, pour acquérir l'appui de Napoléon III. Il n'avait pas encore obtenu le Prix de Rome ; seules son énergie, son invincible confiance en son étoile, lui valurent le succès. Par la suite, Carpeaux devint un des intimes de la famille impériale, conquise autant par son génie que par la noblesse de son esprit : c'est l'Impératrice elle-même qui obtint pour lui la main de Mlle de Montfort.

Mme Clément-Carpeaux avait été initiée au spiritisme dès son enfance, sa mère étant douée d'une belle médiumnité. Léon Denis eut plaisir à converser avec une femme spirituelle et à remuer avec elle de vieux souvenirs parisiens. Ils évoquèrent ensemble les curieuses réceptions de la duchesse de Pomar, au temps déjà lointain, où son bel hôtel de l'avenue Wagram était le rendez-vous de tous les esprits distingués, avides de pénétrer les arcanes des sciences psychiques.

Nous avons retrouvé précisément ce billet daté du 13 avril 1894, et adresse par Lady Caithness, duchesse de Pomar, à Léon Denis :

Cher Monsieur,

Par la carte incluse vous voyez que je dispose de vous selon votre promesse et j'approuve beaucoup le titre de la conférence que vous avez choisi ; les jours précédents étant déjà pris, il m'a été impossible de vous placer avant le 23 mai. Ce sera pour moi un grand plaisir de vous entendre de nouveau et je suis sûre que vous aurez un aussi grand succès que l'année dernière.

Recevez tous mes remerciements et mes sentiments affectueux.

Duchesse de POMAR.

Une carte imprimée jointe à la lettre faisait connaître le nom des conférenciers conviés par la duchesse, nous y relevons les noms suivants et les sujets des conférences :

18 Avril 1894. - M. Camille Flammarion : *Les étoiles et l'infini*.

26 Avril. - M. le Professeur Bonnet-Maury : *Le Congrès des religions à Chicago*.

2 Mai. - Mme Hardinge Britten : *Le spiritualisme moderne* (en anglais).

9 Mai. - M. le Professeur Ch. Richet : *La Paix internationale*.

18 Mai.- M. Victor du Bled : *La femme au XVIII^e siècle*.

23 Mai. - M. Léon Denis : *Le Problème de la vie et de la destinée*.

30 Mai. - M. l'abbé Petit : *L'Esprit nouveau*.

Une visite bien originale, fut, pendant la guerre, celle de Mrs Ella Wheeler Wilcox. Cette Américaine, très célèbre dans son pays comme poète, désirait obtenir l'autorisation de traduire en Anglais, *Le Problème de l'Etre et de la destinée*, ce qui lui fut accordé. Mrs. Wilcox, accompagnée de sa secrétaire, s'était installée dans un des grands hôtels de Tours, et, c'est dans ce *home* cosmopolite qu'elle travailla pendant plusieurs mois à sa traduction. Elle partit pour l'Angleterre en assurant à Léon Denis que le livre paraîtrait à la fois dans ce pays et en Amérique ; elle tint parole, et, quoiqu'un mal terrible l'eût affaiblie entre temps, elle put s'embarquer pour les Etats-Unis, et avant de mourir, donna son manuscrit à *Gay et Hancock*, à Londres, ainsi qu'à la *Donan Compagny*, de New-York. Léon Denis reçut de cette maison plusieurs exemplaires de la traduction. Le dernier travail intellectuel accompli par Mrs Wilcox a été une bonne action : la vulgarisation d'une oeuvre spirite.

En 1926, le Maître reçut la visite du Docteur Lamond, ami de Sir Arthur Conan Doyle, visite qui le rendit très heureux. Le Docteur donna au *Light* la relation de son entrevue avec Léon Denis, relation qui fut reproduite par la *Revue Spirite* de Février 1927, en ces termes : «Le visiteur remarqua d'abord chez son interlocuteur cette confiance, cette sérénité qui appartiennent aux vrais spirites. On parle d'*Après la Mort*, du

volume consacré à *Jeanne d'Arc médium*, l'un et l'autre traduits en Anglais. On évoque le congrès International du spiritisme à Paris en 1925.

L'une des questions que l'on aborde avec le plus d'intérêt, c'est la question Celtique qui tient si légitimement une si grande place dans les pensées de Léon Denis, et le voyageur dit à quel point les Ecossais portent actuellement leur intérêt sur «l'idée Celtique» qui leur fut toujours particulièrement chère et familière.

«Mon départ fut impressionnant, conclut l'écrivain d'Outre-Manche. Convenant ensemble qu'il était improbable de penser que nous pourrions nous revoir sur cette terre, je m'entendis assurer par M. Léon Denis que nous nous rencontrerions de nouveau lorsque le crépuscule serait devenu le jour. J'avais vu cette personnalité vénérable qu'est M. Léon Denis.»

VII. Ses distractions : la lecture, les voyages, la musique

Léon Denis, dans son enfance, recherchait les lectures instructives. L'étude de la géographie avait pour lui l'attrait d'une distraction. Il mit de côté les petites économies qu'il réalisait afin d'acquérir les fascicules mensuels de la Géographie de Malte-Brun, dont les jolies illustrations de Gustave Doré le fascinaient. Hélas ! un beau jour le trésor qu'il croyait avoir caché à l'abri de tout regard avait disparu. Sa mère l'ayant trouvé par hasard en avait disposé pour les besoins du ménage.

Les chagrins d'enfant ont une telle acuité qu'ils restent indélébiles et l'octogénaire contenait ce souvenir avec une émotion qui se communiquait à ceux qui en recevaient la confiance.

Ce goût pour la lecture nous laisse supposer avec quel enthousiasme le jeune homme lut plus tard nos grands classiques et nos grands romanciers. Durant les dix dernières années de sa vie, le philosophe se fit presque exclusivement, donner lecture des nombreux livres spirites qui lui étaient envoyés, aimablement dédicacés par leurs auteurs, la production on le sait en fut très abondante. Il recevait mensuellement toutes les revues psychiques. Rien ne l'intéressait autant que les controverses entre savants Anglais et Français. La réfutation, faite avec beaucoup d'humour, par Oliver Lodge des théories que Charles Richet, expose dans son *Traité de Métapsychique* lui avait beaucoup plu. Mais grâce à la *Lumière*, la belle revue Braille, le Maître se tenait au courant du mouvement politique, littéraire et scientifique. Quotidiennement il se faisait donner lecture de *La Dépêche d'Indre-et-Loire* et du *Journal de Genève*, où de temps en temps paraît une critique littéraire des oeuvres de nos meilleurs romanciers contemporains. Nous en avons goûté particulièrement une sur Edouard Estaunié qui, dans «*Les choses voient*» a peint l'âme des vieilles demeures animées par les fantômes de leurs anciens occupants. Des volumes de vers parvenaient souvent à Léon Denis, les poèmes de MM. Joseph Mélon, Gaston Luce, Maurice Pelloutier, Emile Birmann de Relles lui procurèrent un plaisir délicat.

Le premier livre dont je donnais lecture au Maître fut celui de Maurice Masson. Ses *Lettres de Guerre*, remarquables au double point de vue de la forme et du fond, sont bien à notre sens les plus touchantes et les plus littéraires qui aient paru. Masson était un lettré dont l'oeuvre est imprégnée d'un grand patriotisme et d'une foi chrétienne sincère. Léon Denis me fit détacher du volume ces pensées :

- «Je me sens entouré affectueusement par d'invisibles entraîneurs, tous me disent que la mort n'est pas si dure et qu'il y a des choses qui valent mieux que la vie.»

- «S'il y a quelque chose qui donne un sens, une valeur et une beauté à la vie, c'est cette pensée de la continuité de la chaîne entre le présent et l'invisible, entre ceux qui vivent et ceux qui ont dépassé la vie.»

- «Il y a du ciel à la terre entre ceux qui pressentent l'éternité et ceux qui y plongent comme un grand courant spirituel où chacun, Dieu aidant, apporte sa goutte d'eau, mais si les bons ne sont pas entièrement responsables de leur vertu, ni les médiocres ou les méchants de leur atonie ou de leur perversité, chacun collabore à tout et va vers le mieux, c'est-à-dire vers Dieu !»

Le Maître se fit relire le chef-d'oeuvre de Chateaubriand : *Atala*, suivi du *Dernier des Abencérages* ; la magie du style de l'auteur de *René* le charmait plus encore que dans sa jeunesse.

Nous eûmes entre les mains une oeuvre bien passionnante : *La survivance de l'âme et son évolution après la mort*, de Cornillier. Le lecteur est mis au courant des expériences hebdomadaires faites par le sculpteur et sa femme dans leur atelier avec un jeune modèle «Reine», excellent médium. L'auteur sut nous faire aimer cette jeune femme qui devait être emportée plus tard par la phthisie. Espérons qu'elle est allée retrouver le «grand esprit blanc» qu'elle appelait aussi Vetellini.

Nous lûmes au Maître beaucoup de traductions d'oeuvres anglaises, entre autres : *La nouvelle Révélation* de sir Arthur Conan Doyle, oeuvre très convaincante ; puis deux ouvrages dont les auteurs avaient perdu leur fils à la guerre et qui furent assez courageux pour publier les expériences qui les avaient amenés à ne plus

douter de la communication possible entre les morts et les vivants. *Raymond*, fils d'Oliver Lodge, et *Rupert*, fils du pasteur Wynn, nous font entrevoir combien léger est le voile qui sépare le monde visible du monde invisible. L'humour anglais donne beaucoup de saveur à ces oeuvres.

Nous approfondîmes aussi l'ouvrage du pasteur Stainton Moses : *Les enseignements spiritualistes* qui, selon l'expression du pasteur Wautier «est une vraie mine pour les chercheurs». *De l'Inconscient au Conscient*, la belle oeuvre du regretté Docteur Geley, retint longtemps notre attention et, sur la demande du Maître, certains passages lui furent relus plusieurs fois.

Un correspondant, qui avait été en rapports amicaux avec le docteur Paul Carton, fit connaître à Léon Denis *La vie sage*³⁰. Ce tout petit volume, véritable bréviaire, est un commentaire en prose des *Vers dorés* de Pythagore. Le Maître fut enthousiasmé par cette oeuvre virile et en félicita chaudement l'auteur.

Que de bonnes heures de lecture nous furent procurées par Flammarion avec sa trilogie de la *Mort et son mystère* ; par G. Delanne avec ses *Vies antérieures* ; Chevreuil avec son *Spiritisme dans l'Eglise* ; Henri Régnauld avec *les Morts vivent et Tu revivras !*

La doctrine spirite se présente aussi au lecteur sous la forme du roman. En ce genre nous lûmes *La Maison du Silence*, de Paul Bodier et *Réincarné*, du Docteur Lucien Graux. Nous devions plus tard goûter les charmants romans de Marcile : *Fiancée sans le savoir*, *Suzanne Fontenay*, oeuvres écrites d'un style alerte et desquelles se dégage une saine émotion.

Tout article de journal offrant quelque intérêt pour le Maître lui était signalé ; c'est ainsi qu'il eut connaissance des extraits que *l'Echo de Paris* donnait des sermons du Père Sanson, à Notre-Dame. Il goûtait beaucoup l'ampleur de pensée de ce prince de la chaire. Le dernier article lui fut lu quelques semaines avant sa mort et avait trait au *Problème du Mal*.

Les disciplines de l'Amour, du Pasteur Wautier d'Aygalliers, fut la dernière lecture qu'écouta Léon Denis. Sous le charme de cette oeuvre, il nous dictait chaque jour un résumé des pages lues la veille afin de fixer ses impressions en vue d'un article bibliographique. C'est avec une ardeur joyeuse que le Maître signala *Les disciplines* aux lecteurs de la *Revue Spirite*.

Que le pasteur Wautier d'Aygalliers, reçoive ici l'assurance d'avoir procuré à son vieil ami des heures d'élection par la lecture d'une oeuvre de laquelle se dégage un si haut enseignement moral et spiritualiste !

En été, par certaines journées accablantes, le son de ma voix assoupissait le Maître. «Ah ! où en êtes vous donc ? Je crois que j'ai un peu dormi» disait-il tout à coup, et, saisissant une petite règle d'ébène placée sur la cheminée, il se tapotait le bras gauche pour se tenir en éveil. Il agitait aussi cette petite règle lorsqu'il s'efforçait d'extérioriser sa pensée avec exactitude et mesure.

J'eus plus d'une fois l'occasion d'avoir l'avis du Maître sur quelques-uns de nos littérateurs, entre autres sur Pierre Loti et Anatole France. Il leur reconnaissait beaucoup de talent comme stylistes, mais déplorait qu'ils semassent dans les âmes le doute, le pessimisme, le dégoût de la vie et la peur de la mort.

Il est toujours intéressant de savoir ce qu'un écrivain a pensé d'un autre. J. Tharaud nous apprend que Barrès disait d'Anatole France : «Que me font les petites histoires d'Anatole ? C'est un plaisantin. - «Que me fait, disait France, la belle âme de M. Barrès et sa littérature sans sexe³¹». L'auteur du *Mystère en pleine lumière*, pas plus que celui de *Jeanne d'Arc Médium*, ne pouvait pardonner à celui du *Lys rouge* son travestissement du caractère de la Vierge de Domrémy³², sentiment partagé également par Edouard Schuré qui exprime son indignation en ces termes dans l'oeuvre qu'il a intitulée : *L'âme Celtique et le Génie de la France* :

³⁰ *La Vie Sage*, du Dr Paul Carton, chez A. Maloine et Fils, éditeurs, rue de l'Ecole-de-Médecine, 27.

³¹ *Mes années chez Barrès*, pp. 169 et 170.

³² Barrès disait : «Au lieu d'écrire l'histoire de Jeanne d'Arc, Anatole a écrit l'histoire de sa petite bonne, p. 223, du même ouvrage.

«A votre aise ! niez l'Inspirée en Jeanne d'Arc puisque vous êtes incapable de comprendre le mystère divin de l'inspiration, mais ne touchez pas à l'héroïne car l'âme de la patrie respire et palpite en elle !»

*

* *

Léon Denis, dans son enfance, goûtait, avons-nous dit, un plaisir extrême à l'étude de la géographie. En imagination il passait les mers, franchissait les monts et s'évadait ainsi hors du cercle étroit où il vivait. Le goût des voyages, inné en lui, l'orientait vers cette étude et, on peut présumer que l'occupation qu'il choisit plus tard, lui procura, en même temps que l'indépendance, une belle et saine distraction. En accomplissant pour affaires commerciales, de longs voyages en France et à l'Etranger il réalisait les rêves de son enfance : voir d'autres terres, d'autres hommes, d'autres moeurs. Mais c'est à pied, en véritable pèlerin, sac au dos, bâton ferré à la main que Léon Denis préférait voyager. Il aimait à prendre ces grands bains d'air qui vivifient le corps et l'âme de tous ceux qui savent dégager les graves leçons que donne la nature. Il parcourut ainsi les provinces françaises : l'Auvergne, la Savoie, le Dauphiné, la Lorraine et la Bretagne. Il visita la Kabylie, la Tunisie, la Sardaigne, la Corse et l'Italie.

L'excursion que le Maître fit en Tunisie a été publiée sous la forme d'une petite brochure parue en 1880, sous le titre *Tunis et l'île de Sardaigne*. Peu de personnes connaissent actuellement cette merveilleuse page de littérature descriptive. Léon Denis voyait en poète, sa plume égalait le pinceau d'un peintre, le pittoresque récit de son voyage a un saisissant coloris. Le voyageur nous fait partager ses multiples impressions, nous décrit Tunis, sa vie débordante d'activité, les types étranges et si divers qui s'y coudoient, femmes mauresques, ouvriers d'art, marchands, soldats.

A un âge assez avancé, Léon Denis avait su se créer une salutaire distraction en apprenant à toucher du piano, il jouait pour lui-même avec beaucoup d'entrain de vieux airs d'Opéra. Le Maître profitait le plus souvent du moment où j'étais occupée à copier un long article pour se livrer à cette distraction. Il m'était agréable de l'entendre jouer la romance de Flotow :

Seule ici rose fraîche éclore, comment peux-tu fleuri.

Quand l'hiver froid et morose sans pitié va te flétrir.

Le philosophe était grand amateur de musique ; pendant ses séjours à Paris, il fréquentait les concerts Colonne et Lamoureux, la musique facilitait grandement la préparation de ses conférences. Il nous a dit n'avoir jamais parlé à Lyon sans être allé la veille passer la soirée au Grand Théâtre de cette ville. Pendant que se déroulaient les harmonies musicales il repassait intérieurement les principales périodes de son discours.

Dans les dernières années de sa vie, une lecture en Braille, un air de musique n'étaient pas les seules distractions du Maître, il avait autour de lui ses chats qui ne le quittaient guère et auxquels il prodiguait les marques d'un grand attachement. Il aimait à leur parler, à les caresser, à les faire jouer. Georgette, la fidèle domestique du Maître, avait introduit subrepticement une petite chatte qu'une personne de la maison lui avait donnée. Elle la tenait dans sa cuisine, mais Léon Denis la trouva si futée, si mignonne, qu'il l'adopta. On la baptisa «Bibiche», elle ne quittait pas notre table de travail, s'amusait avec les papiers, bouleversait le plumier et, tout à fait sans gêne, sautait parfois de l'épaule du Maître sur sa tête. Ce petit être plein de vie et de grâce l'égayait. Un rejeton de «Bibiche» dont il n'avait jamais voulu se séparer, répondait au nom de «Poulot», c'était un bel angora blanc qui devenait plus majestueux d'année en année. Ces deux animaux ne quittaient guère la pièce où nous nous tenions l'hiver, l'un ronronnait sur les genoux du Maître qui évitait de faire un mouvement pour ne pas le déranger, l'autre se grillait près du feu sur un coussin. Parfois ils nous regardaient, graves comme de petits sphinx, si graves, qu'on aurait pu croire qu'ils suivaient notre lecture.

Georgette avait soin aux heures des repas, de ne livrer l'accès de la pièce qu'à un chat «parce que, disait-elle, Monsieur est d'une faiblesse extraordinaire et se laisserait dérober un bon tiers de son déjeuner».

Léon Denis tout en vivant depuis un quart de siècle en perpétuels rapports avec les êtres qui peuplent le monde invisible, avait un grand fonds de gaîté naturelle et ne perdait jamais l'occasion de placer un bon mot, lequel lui venait si vite que son interlocuteur était tout surpris de découvrir chez l'octogénaire d'aspect grave un tour d'esprit aussi gai. L'esprit primesautier du Maître lui faisait trouver spontanément le trait plaisant.

Ayant à répondre à M. Hubert Forestier, secrétaire particulier de M. Jean Meyer, qui lui faisait part de la naissance d'une petite fille, le Maître me tendit une carte coloriée et me demanda : «Que représente-t-elle ? - Une toile de Louis Béroud, lui dis-je, représentant le salon carré du Louvre où est exposée la Joconde. - Nous allons la prendre», dit-il. Ces mots me furent alors dictés : Très touché de votre bon souvenir, je vous envoie mes meilleurs vœux pour vous et madame Forestier, avec mes félicitations pour votre chef-d'oeuvre... qui n'est pas une peinture.

Le rappel de ce propos sorti de la bouche du Maître, est destiné à le montrer dans son abandon, sa spontanéité et par là essayer de le rendre plus vivant.

Cela prouve qu'un philosophe octogénaire est souvent plus jeune de caractère qu'un étudiant de vingt ans et c'était le cas de Léon Denis.

Après sa mort, M. S., avocat du barreau de Reims, nous écrivait : «Une chose qui m'émerveille, c'est la jeunesse de style qu'a conservée jusqu'au bout Léon Denis. Il en est qui à trente ans sont déjà des vieillards. La richesse du coeur, le sens prophétique, la vie profonde font d'autres des hommes éternellement jeunes. Votre Maître était de ceux-là.»

DEUXIEME PARTIE

VIII. Quelques séances chez Léon Denis

L'une des oeuvres les plus appréciées de Léon Denis, se rapporte à l'expérimentation spirite et a pour titre : *Dans l'Invisible (Spiritisme et Médiurnité)*. Les conseils nécessaires y sont donnés aux chefs de groupes pour créer dans leurs réunions l'ambiance favorable, et nous pouvons certifier que le philosophe mettait en pratique la théorie qu'il enseignait. Chez lui, une séance, si intime qu'elle fût, s'ouvrait toujours par une invocation d'une magnifique envolée. Il savait faire monter vers la grande force Divine et créatrice cet appel ardent, sincère, cet élan de l'âme qu'est la véritable prière. Au fur et à mesure que se déroulaient ses paroles, l'émotion grandissait chez les assistants, les larmes coulaient parfois de leurs yeux. Cette émotion était intensifiée par la voix prenante et grave de l'apôtre. Il s'exprimait en ces termes :

«O Dieu très bon, père du genre humain, nous t'invoquons. Permits qu'une communion s'établisse entre nous et nos amis de l'espace, nos chers guides invisibles : Esprit de Jérôme, Esprit de Jeanne, Esprit de la leçon³³, et vous tous guides et amis des personnes présentes. Nous te remercions des grâces que tu nous as accordées et dont nous sentons tous le prix. Tu nous as donné un coeur pour aimer, une intelligence pour nous éclairer ; développe en nous ces facultés, rends-nous de jour en jour plus aptes à comprendre les lois divines, à pénétrer tes intentions ; permets que, par notre foi, notre activité à servir tes désirs nous nous rapprochions toujours plus près de toi.

Nous te prions ô Dieu ! pour nos frères, les esprits arriérés qui, dans ce monde et dans l'autre, errent et s'attardent sur les plans inférieurs ; pour ceux qu'on appelle improprement : *Les morts*, et aussi pour les vivants dont l'âme emprisonnée dans la chair est parfois si faible devant la tentation. Nous te prions pour nos ennemis, pour tous ceux qui nous ont fait souffrir ; sachons-leur gré d'avoir travaillé à notre avancement spirituel. Nous te prions enfin pour tous ceux qui luttent dans la vie et qu'un rude labeur accable. Nous te demandons d'accorder à notre médium le développement de la faculté que tu lui as donnée ; garde-le, protège-le et permets que, par son intermédiaire, nous puissions entrer en communion avec ce monde invisible dont nous faisons partie intégrante, étant appelés à y retourner quand tu jugeras l'heure venue.»

Dans une série de très beaux articles intitulés : *Le Spiritisme et les forces radiantes*³⁴, le Maître a montré la force de la prière et de la pensée, le rôle qu'elles jouent dans les séances expérimentales :

«Qui pourrait nier la puissance de la pensée, dit-il ? n'est-ce pas elle qui dirige l'humanité dans sa voie âpre et douloureuse ? N'est-ce pas elle qui inspire le génie et prépare les révolutions ? Or, le rôle prépondérant qu'elle joue dans l'histoire du monde, nous le retrouvons, sur un plan plus modeste dans les assemblées spirites. La pensée d'En-Haut surpasse en énergie toutes les forces d'ici-bas ; cependant pour se communiquer aux humains, il faut lui offrir des conditions favorables. De même que les postes de T.S.F. doivent s'accorder aux ondes pour recevoir le message transmis, il faut que les âmes des assistants mettent leurs pensées et leurs radiations en harmonie pour percevoir la pensée supérieure. En dehors de ces conditions, l'action de l'esprit élevé sera difficile, précaire, souvent impossible et le champ restera ouvert aux esprits légers, à toutes les mauvaises influences de l'au-delà. Par quel procédé peut-on donner aux pensées, aux radiations fluidiques d'un même groupe cette unité d'ensemble, ce caractère élevé, cette sorte de synchronisme qui crée une ambiance pure, permettant à l'Esprit élevé de se manifester ?

³³ C'est sous ce nom que le guide du médium s'était révélé à lui.

³⁴ Voir *Revue Spirite*, n° de Mars 1923.

«Nous répondrons sans hésiter : par la prière. Non pas, certes, la prière comme on la pratique dans les Eglises, cette récitation monotone que murmurent les lèvres et qui est sans effet sur les vibrations de l'âme. Nous appelons prière le cri du coeur, l'appel ardent, l'improvisation chaleureuse qui communique une impulsion irrésistible à nos énergies cachées. Ces énergies profondes vibrent avec intensité, s'imprègnent des qualités de notre prière. Dès lors elles facilitent l'intervention des Esprits guides, celle des amis, et éloignent les esprits de ténèbres. La musique par son rythme, contribue aussi à unifier les pensées et les fluides.

«Envisagée sous ces aspects, la prière perd le soi-disant caractère mystique, que certains sceptiques lui attribuent pour devenir un moyen pratique, positif presque scientifique d'unifier les forces en action et de nous procurer des phénomènes de haute valeur. La prière est l'expression la plus haute de la pensée et de la volonté. C'est dans ce sens qu'Allan Kardec la recommandait à ses disciples. Les religions possédaient une ressource précieuse pour élever et améliorer l'être humain, mais la pratique en devient banale si elle cesse d'être cet élan spontané de l'âme, qui en fait vibrer les cordes profondes... Vous tous qui par l'étude du monde invisible, dans vos rapports avec l'au-delà, cherchez les certitudes qui fortifient et consolent, les grandes vérités qui illuminent la vie, tracent la voie à suivre, fixent le but de l'évolution ; vous tous qui cherchez à acquérir les forces spirituelles qui soutiennent dans la lutte et dans l'épreuve, qui nous préservent des tentations d'un monde matériel et trompeur, unissez vos pensées, vos volontés, faites jaillir de vos âmes ces courants puissants, ces courants fluidiques qui attirent à vous les entités protectrices, les amis défunts. Si vous savez persévérer dans vos appels, dans vos recherches, dans vos désirs, elles viendront à vous ces âmes, et leurs conseils, leurs enseignements, leurs secours se déverseront sur vous comme une rosée bienfaisante. Dans cette communion croissante avec l'invisible, vous puiserez une vie nouvelle, vous vous sentirez réconfortés, régénérés.»

Léon Denis apporta beaucoup de persévérance dans l'expérimentation spirite, et c'est par une suite de labeurs ininterrompus qu'il connut la jouissance des rapports avec les Esprits supérieurs. Nous tenons à mettre sous les yeux du lecteur cette belle page du Maître extraite de l'article paru dans la *Revue Spirite* sous le titre : *Les temps difficiles*³⁵ et dans laquelle il montre les conditions requises pour que se produisent des manifestations élevées.

«On trouve parfois dans nos revues l'opinion que nous ne pouvons pas savoir les conditions de l'existence dans l'au-delà. C'est une erreur qu'il importe de rectifier. Toute la doctrine du spiritisme recueillie par Allan Kardec repose sur des messages d'Esprits, sur un ensemble de questions et de réponses qui constitue un dialogue substantiel et nourri. Moi-même j'ai publié depuis dix ans dans cette revue des relations d'Esprits sur des sujets hors de ma portée et de celle des médiums. Il est vrai qu'il faut procéder dans cet ordre de faits avec une grande prudence, faire la part de l'auto-suggestion et se rappeler qu'il existe autour de notre monde inférieur des foules d'esprits arriérés, avides de se manifester, et qui se plaisent à nous mystifier. Pour obtenir la collaboration des esprits éclairés, il faut offrir des garanties suffisantes, non seulement se trouver dans les conditions psychiques requises, mais, par un entraînement moral prolongé, par l'élévation de la pensée, le détachement des choses basses et matérielles, s'être adapté aux radiations de l'espace. Il y a là une sorte d'initiation. Ce n'est qu'après vingt ans de recherches et d'études variées que je suis parvenu à communiquer avec de hautes Entités. Certes, les messages, les communications apocryphes signées de noms célèbres et faux ne sont pas rares ; on les reconnaît facilement à leur rédaction défectueuse et à certains détails révélateurs de supercherie. Mais il y a aussi les messages authentiques qui s'affirment par leur valeur et par les preuves d'identité qu'ils renferment. Le guide principal de notre groupe s'est communiqué depuis trente ans par des médiums différents qui ne se sont pas tous connus entre eux et, son langage, ses attitudes, sa manière d'être et de penser restent identiques malgré le changement d'interprète.»

³⁵ Voir *Revue Spirite*, n° de Septembre 1926, page 387.

Avec Léon Denis pour directeur, c'est sans la moindre appréhension, le coeur calme, l'esprit serein, qu'on entraînait en contact avec les Entités auxquelles le Maître faisait appel. Dans les trois dernières années de la vie du philosophe, nous eûmes quelques séances inoubliables ; sa modeste chambre devenait pour les assistants un temple solennel, le médium, un aveugle, la décrivait rayonnante de lumière, de merveilleuses couleurs, il était parfois ébloui et se voilait les yeux comme s'il n'en pouvait supporter l'éclat.

Oui, cette chambre, même en dehors des séances, était bien un temple habité par les invisibles. Plus Léon Denis avançait en âge, plus il devait acquérir le pouvoir d'extériorisation et ses guides lui faisaient sentir leur présence ; il nous a dit souvent : «Je les sens près de moi».

Pour l'Apôtre, les heures de solitude étaient précieuses entre toutes ; son âme s'enrichissait et accumulait des forces. C'était aussi les heures où il songeait aux nombreux amis qui l'attendaient de «l'autre côté» et aussi aux Grandes Ames, auxquelles il avait été lié dans une succession de vies antérieures par les liens du sang et de l'affection.

*
* *

Remontons à l'époque où nous fîmes la connaissance de Léon Denis. Le cercle qu'il avait dirigé pendant trente ans n'existait plus, la plupart de ses membres étaient morts ou dispersés, cependant l'un des meilleurs médiums de ce cercle : Mme Forget, vivait toujours, et sur la présentation du Maître nous reçûmes d'elle l'accueil le plus chaleureux. C'était une très petite femme, toute menue, distinguée, dont le son de voix disait la douceur, l'affabilité même, elle était très âgée, mais sous une frêle apparence, on devinait une âme forte dans un corps sain. Ses gestes étaient empreints d'une extrême vivacité et sa parole était prompte.

Nous savons que ses nombreuses facultés médianimiques se révélèrent les unes après les autres et qu'elles servirent exclusivement au groupe formé chez elle, en 1892, et dont le directeur fut Léon Denis, ami de son mari. Ce dernier tenait le livre des procès-verbaux des séances. Une excellente direction fut donc imprimée à ce groupe. Le Maître, âgé de quarante-six ans, était déjà très averti par l'étude complète de l'oeuvre d'Allan Kardec, de plus il avait acquis beaucoup d'expérience par la fréquentation de plusieurs centres spirites.

Quand Mme Forget était plongée dans la *transe* médianimique, elle parlait le buste redressé dans son fauteuil et les yeux grands ouverts, ce qui était très curieux. Ses inflexions de voix variaient selon les Entités qu'elle incarnait. D'une grande douceur quand c'était un esprit féminin, d'une vigueur déconcertante lorsque l'entité était masculine.

De temps en temps, un mot nous conviait à une séance. Nous avons gardé vivace le souvenir de celles qui eurent lieu pendant la guerre³⁶, alors que le Maître interrogeait son guide sur «la situation». On se doute avec quelle anxiété la réponse était attendue !

En 1915, nous étions réunis le jeudi de l'Ascension, c'était au lendemain du désastre de Carency, nos coeurs étaient étreints d'une morne tristesse. Si quelques-uns d'entre nous jusqu'alors avaient pu supposer que les Esprits contemplaient la guerre sans amertume ils furent contraints de changer d'opinion après avoir entendu le message d'un docteur, Esprit familier du groupe. Il nous dit l'angoisse et la pitié ressenties dans l'espace à la vue de tant de pauvres soldats couchés sur le champ de bataille. Son rôle était d'assister les brancardiers, les chirurgiens, afin de leur donner des forces pour qu'ils ne fléchissent pas sous le poids de fatigues excessives.

Nous vîmes à d'autres séances une jeune femme, récemment frappée dans ses plus chères affections, recevoir par l'intermédiaire de Mme Forget des consolations de celui qui était mort au champ d'honneur. Une mère, privée d'un fils qu'elle chérissait, s'attira une réponse impressionnante qui était pour nous tous un

³⁶ Léon Denis dans son *Monde invisible et la Guerre*, a dit quel réconfort lui donnèrent pendant la grande tourmente les prévisions des esprits ses guides. Toujours scrupuleux en pareille matière, le Maître a donné la date exacte chaque message annonçant une prédiction qui devait se réaliser quelque mois plus tard.

enseignement. Elle dit à l'esprit Jérôme de Prague : «Cet enfant était mon préféré». D'une voix forte, le médium laissa tomber ces mots : «On ne doit pas avoir de préférence pour l'un de ses enfants, c'est alors que la hache tombe !»

En 1917, Léon Denis vit ses relations avec le monde invisible brusquement interrompues par la mort de son médium. Avec la force d'âme qui le caractérisait, il supporta vaillamment cette épreuve. Trois ans s'écoulèrent, puis, soudainement, un changement se produisit. Deux parisiennes, Mmes H. et C., ferventes adeptes du spiritisme, étaient venues à Tours, dans le but de connaître l'auteur d'*Après la Mort*. Elles demandèrent au Maître s'il ne pourrait pas les faire assister à une séance. Un groupe de personnes des environs ayant manifesté le même désir auparavant, Léon Denis pensa qu'il aurait mauvaise grâce à se récuser, mais il avoua qu'il n'avait à sa disposition que des médiums écrivains peu développés. Une dizaine d'invités prirent place sans aucune présentation préalable, autour d'une grande table couverte de feuilles de papier et d'un «oui-ja»³⁷.

La séance commença par une invocation du Maître, l'invocation est de rigueur pour créer ce qu'on appelle un champ magnétique vibratoire, pour harmoniser autant que possible les fluides des assistants, condition *sine qua non* d'une bonne réunion spirite. «La prière en commun, a écrit le Maître³⁸, est une force qui en canalise d'autres, occultes et spirituelles, beaucoup plus puissantes, elle joue en cette circonstance un rôle que comprennent seuls les spirites qui savent que des courants d'ondes psychiques traversent l'espace, mettant en relation le monde invisible et le monde visible, par l'intermédiaire de médiums, ou sensitifs, qui font l'office de pôles».

L'attention se porta immédiatement du côté de Mme H., qui, à l'étonnement général, avait penché la tête sur le dossier de son fauteuil, et poussait quelques soupirs en étirant les bras. L'amie de la dormeuse nous fit signe de ne pas nous émouvoir, et, quelques minutes après, le médium était, selon l'expression consacrée, *pris* par une vigoureuse Entité qui, d'une voix rude et autoritaire dit au Maître : «Me voici, tu me reconnais ?» Léon Denis ayant à la vigueur de l'interpellation parfaitement reconnu son guide, Jérôme de Prague, la conversation s'engagea entre «le Père et le fils», car Jérôme appelait toujours l'écrivain «Mon enfant».

Dans sa brochure : *Esprits et Médiums*, Léon Denis a relaté ainsi cette séance :

«Un entretien s'établit entre nous et pendant près d'une heure, cet esprit m'exposa ses vues sur la situation du spiritisme, parlant de nos travaux communs dans le passé, avec des détails, des particularités, dont le médium ne pouvait absolument rien savoir.»

Et le maître crut devoir enregistrer, dans la même brochure, l'incident suivant qui vint donner une preuve remarquable d'identité à toutes les personnes réunies chez lui :

«Un de nos médiums écrivains traça avec l'aide d'un esprit bienveillant, la plainte d'un suicidé qui implorait les secours de nos prières. Ce suicidé regrettait amèrement d'avoir déserté la vie, il exposa sa situation douloureuse en des termes qui allaient permettre de le reconnaître.

Une dame des environs, amenée par un autre membre du groupe et qui assistait pour la première fois à une réunion spirite, manifestait tout d'abord quelque scepticisme à l'endroit des phénomènes obtenus. Mais, à la lecture du message, elle pâlit, se troubla, et déclara qu'il s'agissait de son père qui s'était pendu il y a quelques mois à la suite de revers de fortune. Le fait nous fut confirmé par d'autres habitants de la même localité.»

³⁷ Petit appareil d'origine américaine, composé d'un minuscule tabouret triangulaire, dont les pieds sont munis de billes, et qui se meut sur un tableau où sont inscrites les lettres de l'alphabet, si la personne qui y pose l'extrémité des doigts est douée de médiumnité.

³⁸ Voir *Esprits et Médiums*, p. 43 à 45.

Les deux aimables parisiennes revinrent souvent à Tours. Fréquentant un cercle de Paris, elles reçurent en juin 1926, l'ordre impérieux d'y retourner. Elles s'annoncèrent pour demander au Maître s'il lui plairait de les revoir. Il leur répondit avec empressement qu'elles seraient toujours les bienvenues et les pria à déjeuner. La séance fut fort intéressante. Ces dames repartirent le même soir. Ce devait être la dernière fois qu'elles prêtaient leur concours à Léon Denis.

Lors de sa première visite, Mme H. avait développé la médiumnité d'une personne présente. Il n'est pas rare, en effet, de voir un médium exercé donner l'élan nécessaire à un débutant. Cet ami, tout dévoué au Maître, devait continuer à lui communiquer chaque quinzaine, par voie d'incorporation, les enseignements de ses guides. Nous vîmes s'accroître ses facultés par un travail régulièrement poursuivi dans la plus grande intimité. Au début, de nombreuses Entités, parentes ou amies des personnes présentes, se firent fort bien reconnaître par leurs propos, leurs gestes, leurs attitudes. Plus tard quelques Esprits ayant appartenu aux lettres, au théâtre, se présentèrent au groupe en donnant comme réponse à notre question : «Qui êtes vous ?» le nom de leurs oeuvres : «L'auteur de la *Massière*», nous fut-il répondu un jour, et une autre fois : «Vous ne connaissez pas la *Veine* ?» Capus qui habitait la Touraine chaque été, fut salué avec joie par l'assistance, mais il nous fut impossible de trouver le nom de l'auteur de la *Massière*, pièce dont chacun de nous avait cependant entendu parler lorsqu'elle tenait la rampe. Jules Lemaître dut se nommer.

Les travaux que Léon Denis avait en cours sur la *question Sociale*, *l'enseignement laïque* et le *Génie Celtique*, attirèrent des Esprits qui, de leur vivant, s'étaient intéressés à ces importantes questions. Des enseignements lui furent donnés par Paul Bert, Jules Ferry, Carnot, ex président de la République, Renan, Jaurès, Allan Kardec³⁹.

Dans cet ordre d'expérimentation, la loi d'affinité préside aux rapports entre incarnés et désincarnés. Nous garderons toujours le souvenir de Léon Denis se découvrant devant l'Esprit qui s'annonçait, qu'il soit ami ou inconnu, Esprit modeste ou Esprit supérieur ; «Vous êtes le bienvenu, cher Esprit» lui disait-il, et la conversation s'engageait sur un ton grave ou badin, traitant d'un sujet toujours intéressant, mais de valeur différente, suivant l'esprit qui se présentait.

Nous fûmes particulièrement intéressés par le dialogue échangé entre le Maître et Renan. Léon Denis exprimant à l'auteur de *La Vie de Jésus*, ses regrets qu'il n'eut pas connu les phénomènes psychiques, ajoutait : «A la lecture de vos pages, je déplorais que ces clartés vous eussent fait défaut. Quel merveilleux livre vous auriez alors écrit !» Et Renan lui répondit : «Je regrette maintenant d'avoir écrit ce livre».

Léon Denis passait tous les messages reçus au crible de son jugement et toujours apportait un esprit critique dans les milieux divers où il fréquentait. Que de fois, nous a-t-il dit s'être attiré beaucoup d'ennemis, en dénonçant publiquement, d'accord avec d'autres psychistes, un célèbre médium exotique, qui, en 1909, après avoir obtenu des apparitions parfaitement authentiques, des phénomènes de réelle valeur, abusa de ses facultés et se livra à des supercheries répétées, en des milieux hétérogènes et en présence de nombreux témoins. On avait eu le tort de vouloir lui faire produire des phénomènes tous les soirs.

Léon Denis, entièrement opposé à la rétribution de la médiumnité estimait que l'exercice de cette belle faculté devait toujours être gratuit afin que le gain n'incite pas les médiums à tricher. Le Maître aimait à répéter ces mots : «Avant tout, le spiritisme doit être honnête ou il ne sera pas». Il déplorait l'engouement désordonné de certaines personnes pour les médiums célèbres et ne cachait pas son indignation à ce sujet.

*

* *

³⁹ On a pu lire les messages données par Allan Kardec dans le *Génie Celtique et le Monde invisible*, dernier ouvrage de Léon Denis, publié après sa mort par les soins de M. Jean Meyer, héritier de son oeuvre. Tous messages obtenus sont la propriété de M. Gaston Luce, auquel le Maître a laissé bibliothèque et papiers.

Il est très intéressant de contrôler les dires d'une Entité communicante et d'arriver à pouvoir réunir des preuves de son existence sur la terre. Cette tâche m'incomba un jour. Le Maître reçut de Nancy la lettre suivante que lui adressait M. Westermann, ingénieur, membre de la Société des sciences psychiques de cette ville. «J'ai assisté dernièrement à une séance dans un cercle privé, donnée par un médium à incarnation, non professionnel, qui est une des dames de cette Société. Nous eûmes une manifestation dont la netteté et la précision des détails m'ont donné le désir d'en faire l'identification. Ame souffrante, voyant toujours ses victimes, ce serait un assassin Pierre Lefèvre, ayant tué en décembre 1915, Mme Dormeau, fermière à Pezou (Loir-et-Cher) et ses deux enfants, et qui aurait été exécuté à Tours le 10 juin 1916. Il raconte qu'il faisait très froid, qu'il avait faim, qu'il a demandé du travail à la fermière et devant son refus, s'est fâché, a sauté sur elle et l'a étranglée (Il en faisait le geste en le disant). Les deux enfants en pleurs subirent le même sort. Cette confession pénible et obtenue par bribes, ne semble pas provenir de souvenirs inconscients du médium, la vérification m'intéresserait et renforcerait les chances de l'explication spirite.»

Nous nous sommes procuré à la bibliothèque de Tours, la collection de l'année 1916 de la *Touraine Républicaine*.

Dans l'édition du soir du dimanche 11 juin 1916, nous avons trouvé en première page, sixième colonne, ce qui suit :

L'exécution de Lefèvre. - Lefèvre, l'auteur du triple assassinat de Pezou, a payé ce matin, sa dette à la Société, on se rappelle que Lefèvre avait assassiné au hameau de Montplaisir, commune de Pezou (Loir-et-Cher), une fermière, Mme Dormeau et ses deux enfants, une fillette âgée de 5 ans, et un petit garçon de 9 ans. Condamné à mort par la Cour d'assises du Loir-et-Cher, le 19 novembre 1915, il avait été renvoyé devant la Cour d'assises d'Indre-et-Loire, à la suite de l'annulation du premier arrêt par la Cour de cassation. La Cour d'assises d'Indre-et-Loire a prononcé également contre lui une condamnation à la peine capitale, le 25 mars dernier.

La Touraine Républicaine du 26 mars 1916, donnait le procès, on y lisait les détails suivants : L'assassin est né le 7 décembre 1858, à Morce, arrondissement de Vendôme, il était journalier à Pezou, et travaillait avec un nommé Boizard chez Mme Dormeau dont le mari était mobilisé. C'est avec ce complice qu'il résolut d'assassiner celle-ci le 18 janvier 1915⁴⁰, vers 9 heures du soir. Il entre dans la chambre, enfonce la porte et comme la fermière s'avançait et lui porte un coup à la tête puis un autre à l'aide d'un madrier de bois. De la même façon, il tue ensuite la fillette et le petit garçon.

L'occasion nous en étant fournie par ce récit, disons que Léon Denis n'était pas partisan de la peine de mort. Faisant un jour partie du Jury, lors d'une séance de Cour d'assises, il ne craignit pas de donner son sentiment à ce sujet, et fut écouté des jurés avec une grande attention : «En tuant le corps, vous ne tuez pas l'âme d'un assassin, leur dit-il, et vous libérez des forces mauvaises qui, de retour à l'espace, continueront à s'exercer et à nuire aux vivants d'une façon beaucoup plus intense.» Ceci prouve que le Maître agissait toujours d'accord avec ses principes et ne craignait pas de motiver ses actes publics.

*

* *

Léon Denis ne s'adressait jamais impérieusement aux Esprits, il ne les appelait jamais individuellement et préférait les laisser venir à leur gré. L'incorporation, c'est-à-dire le phénomène par lequel un esprit se sert du corps d'un sujet appelé médium, l'incorporation n'exigeant pas l'obscurité, le Maître expérimentait chez lui en

⁴⁰ L'esprit avait fait une erreur en donnant décembre au lieu de Janvier 1915 comme mois de l'assassinat, mais il avait été exact quant à la date de sa mort à Tours, 10 Juin 1916. Exact aussi en donnant le nom de la fermière, le nombre des enfants tués, les noms de la commune et du département.

pleine lumière. A l'époque où je l'ai connu, il n'endormait jamais un médium au moyen de passes magnétiques, seuls les invisibles s'en chargeaient.

Nous ne pouvons relater ici les expériences du Maître, il les a résumées dans plusieurs de ses ouvrages, particulièrement dans le chapitre intitulé : *Premières expériences* du livre cité au début de cette étude : *Dans l'Invisible*. Il a retracé aussi toute l'histoire du développement du spiritisme à Tours dans le travail qu'il élaborait en vue du Congrès de Paris en 1925 et que le compte rendu de ce congrès a publié.

Feuilletant, un an après la mort du Maître, un livre de communications manuscrites lui ayant appartenu, et tombé entre nos mains d'une manière très inattendue, nous y découvrîmes le procès-verbal d'une séance, le voici :

Tours, le 1^o Novembre 1879. - Séance avec l'aide de MM. Lebreton et Cornilleau. «Un esprit souffrant se manifeste d'abord par la table sous le nom de Louis-Victor Savary. Après quelques phrases incohérentes, il se retire, laissant la place à l'esprit Volliate, guide spirituel du groupe du Mans, qui nous recommande de prier pour celui qui vient de nous quitter. Sur l'ordre de Volliate, nous éteignons toutes les lumières et nous adoptons les dispositions suivantes autour de la table. En face de M. Lebreton se place Aguzoli ayant Pierre Houdée à sa droite et Harmant à sa gauche, M. Cornilleau à droite et Denis à gauche de M. Lebreton. Ainsi est formée la première chaîne, la deuxième s'établit en arrière dans l'ordre suivant : Gratel tenant la main droite de Cornilleau, puis Brard, Mme Denis, Mme Gratel, M. Théodet Fergon en contact avec Denis. Au bout d'un instant, après un chaleureux appel, l'esprit Blanche se manifeste par des coups dans la table, roulement d'ongles sur les murs, les boiseries, imitant la retraite, il secoue le tablier métallique de la cheminée, agite les chandeliers, transporte une chaise sur la table et frappe des coups violents. Des projections lumineuses enveloppent le médium durant toute la séance. Des points lumineux en forme de boules vivement éclairées, s'agitent en tous sens autour de la table, elles montent au plafond, redescendent, s'évanouissent pour se reformer sur d'autres points. De tous ces foyers lumineux se détachent de petites spirales de fumée blanche phosphorescente. Une odeur de phosphore suit la production de ces phénomènes. Des doigts, une main, sont vaguement entrevus par certains assistants. Cette main petite, effilée, se promène sur les cheveux et sur les vêtements de MM. Lebreton, Cornilleau, Denis, Harmant et Gratel. Son contact léger, agréable, ressemble à celui d'une main d'enfant. Le médium s'endort et voit l'esprit d'une jeune fille de 18 ans, brillant de lumière qui se tient à sa gauche. Cet esprit s'approche souvent de Mme Théodet. Elle se rend même visible à ses yeux, sous la forme d'une ombre blanche qui la serre dans ses bras. Elle reconnaît sa fille Estelle, morte depuis 3 ans. D'autres esprits apparaissent en foule au médium qui les dépeint. On reconnaît successivement François Liouville, Barbe Vaudeville, Mme Harmant, Sylvain Brard, Vidal, esprit connu du Docteur Aguzoli, M. Lebreton endormi se lève et fait le tour de la salle, il va se placer derrière le Docteur. Il entame avec lui une explication sur la maladie de M. Denis père, et entre à ce sujet dans de nombreux détails scientifiques desquels il résulte que l'usage de l'ammoniaque procurerait un soulagement aux palpitations de coeur dont il souffre. Après de sincères remerciements aux bons guides, l'assistance se sépare à minuit et demi, emportant de cette séance une vive impression, un sentiment de foi ardente et de fraternité.»

Léon Denis obtint aussi quelques apports dans des cercles étrangers au sien. Il mentionne un phénomène de ce genre dans son ouvrage *Christianisme et Spiritisme*⁴¹. Ce phénomène présente une double curiosité : il y a 1^o apport d'un papier ; 2^o écriture directe obtenue sur le papier même, ainsi que les spirites en obtiennent, avec l'aide de certains médiums sur des ardoises doubles fermées, scellées, cachetées et à l'intérieur desquelles ils ont placé un fragment de crayon. Mais faisons parler le Maître : «Nous avons assisté à la production de plusieurs faits de ce genre : Un jour, entre autres, à Orange, au cours d'une séance de spiritisme, nous vîmes descendre dans le vide, au-dessus de notre tête un lambeau de papier qui semblait

⁴¹ Page 244.

sortir du plafond et vint lentement s'abattre dans notre chapeau, placé sur la table près de nous. Deux lignes d'une fine écriture, deux vers y étaient tracés, ils exprimaient un avertissement, une prédiction nous concernant et qui s'est réalisée depuis.»

Léon Denis n'a pas cité ces deux lignes par modestie, après son décès, l'apport entra en notre possession, voici la pensée qu'il exprime :

L'avenir vous sourit, jeune homme au front serein

Car je lis dans vos yeux un superbe destin.

Le Maître préférait avant tout l'expérience d'ordre intellectuel. Il dit au Congrès de Paris :

«Pour obtenir l'assistance, la collaboration des Esprits élevés, il faut leur présenter des qualités spéciales : la sincérité, le désintéressement, la recherche par-dessus tout d'un but moral, d'un but d'instruction, d'élévation, de perfectionnement. Ces esprits lisent en nous et ils ne consentent à descendre sur notre planète inférieure, à supporter les fluides malsains qui enveloppent la terre, que pour servir une cause noble et généreuse. Il faut pour les attirer, renoncer à toute prétention, et comprendre la faiblesse et le dénuement de l'homme en face de cet océan de forces et de vie qu'est le monde invisible. Et c'est précisément cette compréhension qui manque à certains expérimentateurs qui abordent ce domaine de recherches sans protection, sans assistance élevée, et endossent ainsi la responsabilité de mettre en jeu des forces qu'ils sont impuissants à diriger.»

Le docteur Gibier a dépeint dans : *Analyse des Choses et Spiritisme ou Fakirisme occidental*, les scènes tragiques qui se passèrent dans l'amphithéâtre de l'Ecole de Médecine que des étudiants avaient choisi comme lieu de leurs réunions. D'autre part un cas tragique fut signalé par la revue italienne *Luce Ombra*⁴² et reproduit dans la *Revue Spirite*.

Le spiritisme expérimental, on le comprendra aisément, est une arme dangereuse, à double tranchant. Pratiqué avec sagesse, méthode, dans un but sérieux, comme il l'était chez le Maître, il devient un sacerdoce. Pratiqué avec légèreté, il perd tout caractère d'étude, et, c'est un amusement qui constitue un danger.

Les expériences spirites pour être bonnes et profitables doivent être pratiquées par une élite morale et avertie. C'est pourquoi les membres des différents clergés croient bien faire en interdisant à leurs fidèles de se livrer à des expériences.

Une grande cause de tristesse pour le Maître était de constater la frivolité avec laquelle tant de personnes se livrent à la pratique du spiritisme, sans instruction préalable les mettant en garde contre les dangers courus. Il conseillait de préférence l'expérimentation dans le cercle familial. Là, mieux qu'ailleurs, les désincarnés y doivent trouver l'ambiance et les fluides nécessaires à leurs manifestations et aussi le pieux recueillement des coeurs.

Le Maître a écrit :

«Il y aura toujours un spiritisme de bas étage qui nuira à l'autre, mais tous ceux qui, de ce spiritisme terre à terre ont su par la patience, la persévérance, s'élever vers une expérimentation plus haute, ceux-là seuls ont su comprendre toute la grandeur et l'efficacité du spiritisme.

«La pratique de cette science ne doit pas seulement nous procurer les instructions de l'au-delà, la solution des graves problèmes de la vie et de la mort, elle peut aussi nous apprendre à mettre nos propres radiations en harmonie avec la vibration éternelle et divine, à les diriger, à les discipliner. N'oublions pas que c'est par un entraînement psychique graduel, par une application méthodique de nos forces, de nos fluides, de nos pensées, de nos aspirations, que nous préparons notre rôle et notre avenir dans le monde invisible, rôle et

⁴² Numéro de Juin 1921.

avenir qui seront d'autant plus grands et meilleurs que nous serons parvenus à faire de notre âme un foyer plus rayonnant de forces, de sagesse, et d'amour.»

L'indifférence de la jeune génération aux expériences des savants du siècle dernier lui était aussi très pénible. «Il faudra donc toujours apprendre, toujours tâtonner, disait-il, les William Crookes, les Myers, les Ochorowicz, auront eu beau parler on ne les aura point écoutés !»

Hélas ! ce n'est que trop vrai, la jeune génération court si vite qu'elle n'a pas le temps de jeter un regard en arrière. Cela lui permet de s'imaginer qu'elle a tout inventé et ne doit rien aux anciens. Cette attitude est particulièrement néfaste lorsqu'il s'agit d'une jeune science comme la science psychique. Que de marches en arrière, que de piétinements n'a-t-elle pas connus ! Léon Denis exhalait cette tristesse en écrivant :

«On nous reproche de conclure trop hâtivement ! Or, voici des phénomènes qui se produisent depuis les premiers siècles de l'histoire, on les constate expérimentalement et scientifiquement depuis près de cent ans et l'on trouve nos conclusions prématurées ! Mais dans mille ans il y aura encore des attardés qui trouveront qu'il est trop tôt pour conclure. Or, l'humanité éprouve un besoin impérieux de savoir et le désordre moral qui sévit à notre époque est dû en grande partie à l'incertitude qui plane encore sur cette question essentielle de la survivance⁴³.»

Désirant faire connaître Léon Denis dans l'intimité et propager sa doctrine, nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre qu'en reproduisant ce qu'il a écrit dans la *Revue Spirite*, sur les enseignements des Esprits guides.

«Si j'avais à résumer en traits simples et concis les enseignements des esprits guides, je dirais : La loi suprême de l'univers, c'est le bien et le beau, et l'évolution des êtres à travers les temps, à travers les mondes n'a d'autre but que la conquête lente et graduée de ces deux formes de la perfection.

Mais l'entendement humain ne se contente pas de formules, il lui faut aussi des images, que précisément la nature nous offre à profusion. Par exemple la vie de l'arbre n'est-elle pas une image frappante de l'évolution de l'âme ? Tous les deux s'élaborent au sein de la matière, y plongent des racines profondes pour en absorber les sucs nourriciers. Telle est la vie de l'âme incarnée sur les mondes planétaires. Puis, elle se dégage, monte peu à peu vers la lumière et, de même que l'arbre étend ses rameaux, elle accroît sa puissance de radiation sur les milieux qu'elle habite, puis, monte encore pour s'épanouir et aspirer vers le ciel.

La vérité est que nous sommes entraînés par un puissant courant évolutif vers de plus hautes destinées. Cette notion est capable de révolutionner la vie sociale sous toutes ses formes, car elle donne à notre existence sur la terre un sens plus large, un but plus élevé.

Sans renier son passé, l'heure est venue pour l'humanité de renoncer aux formules vieilles et de s'engager résolument dans une voie nouvelle faite de lumière et de liberté. Les maux de notre temps proviennent de ce que nous persistons à vivre d'un idéal devenu stérile, et même, le plus souvent, sans aucun idéal, alors que l'univers ouvre à la pensée ses horizons infinis, l'empire de vie, échelle prodigieuse dont tout nous convie à monter les degrés.

L'enseignement des Esprits, comme un rayon d'en-haut, vient dissiper nos ténèbres et nous montrer le chemin de l'avenir. Mais l'homme, semblable au prisonnier sortant de son cachot, ou à l'aveugle qui, soudain, recouvre la vue, l'homme reste ébloui devant l'éclat du jour et hésite à s'aventurer dans la voie nouvelle.

Au milieu de notre siècle tourmenté, sous le coup des épreuves subies, la pensée s'inquiète, la conscience s'éveille, on se demande à quoi bon tant de progrès matériels si l'homme n'en est que plus malheureux et plus mauvais ? On a beaucoup fait pour la matière, c'est-à-dire pour le corps, mais qu'a-t-on fait pour l'esprit, qui

⁴³ *Le Génie Celtique et le Monde Invisible*, p. 230.

est la véritable source de vie en nous ? L'esprit a été nié, méconnu, méprisé par les uns ; les autres ne l'ont entrevu qu'à travers le voile de formules épuisées.»

IX. 1925 : le Congrès de Paris

Léon Denis avait, en 1900, présidé le Congrès de Paris ; à cette époque, les spirites parisiens n'avaient pour centre de leurs réunions qu'une construction en planches, au fond d'une cour, rue du Faubourg Saint-Martin. Les spirites connurent fort heureusement, après la guerre, grâce à un Mécène : M. Jean Meyer, une organisation en rapport avec la grandeur et la puissance de leur doctrine. Le Maître ne connaissait rien de cette organisation matérielle. Durant la guerre et les années qui suivirent, sa cécité n'ayant fait que croître, il avait vécu à l'écart du monde, confiné en sa demeure.

L'annonce d'un congrès pour 1925 laissa Léon Denis rêveur, il hésitait à le juger opportun. La *Fédération Spirite Internationale* étant de fondation si récente, le Maître pensait qu'il eut été préférable de laisser ce grand organisme spiritualiste fonctionner pendant quelques années avant de songer à en grouper les membres en un congrès. Cependant il ne tarda pas à changer d'appréciation. La *Revue Spirite* consacrait chaque mois une de ses pages à la préparation de ce congrès. Nous en lisions avec intérêt les préliminaires que suivit le programme des travaux qui contenait la convocation du Comité d'organisation adressée aux congressistes. C'est avec une attention soutenue que l'écrivain écouta cette lecture, il fit souligner quelques passages qui lui parurent revêtir une particulière importance et se déclara très satisfait des sujets proposés dans le programme. M. Jean Meyer, à qui fut mandée l'appréciation favorable du Maître, lui exprima sa joie et insista pour qu'il prît part à ces grandes assises spiritualistes ; il lui demanda d'y vouloir bien représenter le Brésil et le Mexique. Dans sa réponse Léon Denis fit des réserves, invoquant son grand âge et son infirmité qui lui rendaient tout déplacement difficile.

Le Maître exposa la situation à ses guides dans une réunion intime et ceux-ci l'encouragèrent à accepter de participer au congrès, mais il leur objecta ce qu'il appelait «le fardeau de ses infirmités». «C'est présumer de mes forces d'aller à mon âge présider un congrès, leur dit-il ; Flammarion me remplacera bien». Léon Denis avait à peine prononcé ces mots qu'il fut interrompu par son médium qui, d'un ton ferme et net lui répondit : «Flammarion n'y sera pas.» - «Comment ! Flammarion s'abstiendrait ?» reprit Léon Denis étonné. - «Non, il n'y sera pas !» Aucun mot ne fut ajouté, et les personnes présentes n'envisagèrent nullement la mort prochaine du célèbre astronome. Trois mois plus tard elle survenait. En l'apprenant le Maître glorifia devant nous l'éminent savant dont les ouvrages avaient merveilleusement vulgarisé une science aride, la mettant ainsi à la portée de toutes les intelligences.

Alors commença un labeur opiniâtre, paroles de bienvenue, allocution préalable à l'ouverture du congrès, réfutations possibles aux Métapsychistes, discours de clôture ; tout cela fut élaboré. Léon Denis dicta ensuite son travail : *Histoire du développement du Spiritisme à Tours*.

Le Maître était en parfaite santé ; avec son habituelle indépendance de caractère il procéda seul aux préparatifs de son voyage ; le vendredi 4 septembre, il partait pour Paris accompagné de Gaston Luce, devant, dès le lendemain, assister à la Maison des Spirites, 8, rue Copernic, à la réunion du *Comité Général* et à l'*Assemblée Générale* de la *Fédération Spirite Internationale*.

Les jours qui suivirent furent un enchantement. Subjugués par le charme de la parole du Maître dès la première séance plénière dans la salle des Sociétés Savantes, les spirites devaient, trois fois encore dans cette même salle, jouir de son talent prestigieux. L'orateur se surpassa, il conduisit les débats avec une jeunesse d'esprit, une facilité d'élocution remarquables. Son tact habituel, sa bonhomie et son urbanité charmèrent les assistants. Quelle majesté revêtait l'apôtre lorsque son beau geste de porteur de torche accompagnait ses vibrantes péroraisons ! L'enseignement que le vieillard synthétisait en sa parole n'était-il pas comme une vive lumière éclairant les délicates questions de l'expérimentation et de tout ce qui se rattache au spiritisme ? Les congressistes garderont toujours le souvenir de Léon Denis, très pâle, prononçant son magnifique discours de bienvenue devant les représentants spirites de vingt-deux nations.

«Nous vous saluons tous, dit-il, à quelque nation que vous apparteniez, au nom de nos croyances communes, au nom de la grande cause que nous servons. Il est probable, Mesdames et Messieurs, que beaucoup d'entre vous se rencontrent ici pour la première fois, et cependant nous vous sentons tous réunis par ces liens puissants, par ces liens spirituels qui unissent les âmes dans une foi sincère, en des aspirations ardentes, vers la vérité, vers la lumière ; et, n'est-ce pas là le lien par excellence, le lien indestructible qui rapproche les âmes comme les membres d'une même famille et qui, en même temps, unit la terre aux espaces ? Car nous savons tous qu'au-dessus de nos patries humaines, plus haut que nos différences de langues et de races, il y a la grande patrie éternelle, d'où nous sortons tous à la naissance, où nous retournons tous à la mort, pour nous retrouver dans cette patrie des âmes qui n'a pas de bornes, qui ne connaît pas de frontières, parce qu'elle est le champ immense de l'évolution de tous les êtres dans leur ascension lente et graduelle vers Dieu.»

Le Maître définit ensuite le but et l'avenir du spiritisme. Ce développement fort long fut fréquemment interrompu par des applaudissements et coupé à plusieurs reprises par le traducteur anglais. Pas la moindre hésitation dans les périodes ; à la place de l'orateur combien de plus jeunes conférenciers eussent eu besoin de recourir à leur texte pour que le fil de leur discours ne fut point interrompu. A tous le Maître donnait l'impression de jouir de sa pleine maîtrise cérébrale.

Le 10 septembre, Léon Denis prononça le discours d'ouverture ; ce fut une belle allocution où était retracée l'histoire du spiritisme depuis cinquante ans avec ses tribulations nombreuses, mais aussi avec son superbe développement. Il termina en montrant aux spiritistes du monde entier quelle lourde responsabilité et quels grands devoirs leur incombent.

L'intervention de M. Valabrègue fournit au Maître l'occasion d'une magistrale improvisation. Le débat portait sur la liberté de conscience ; M. Valabrègue était parti en guerre après avoir entendu le discours de Léon Denis et le rapport très intéressant du Secrétaire général, M. Ripert. Il s'était écrié : «Moi, je n'adopte pas votre rapport parce qu'il ne proclame pas la liberté de conscience.»

A ceci Léon Denis répliqua :

«Nous avons fait la révolution pour avoir la liberté de conscience, nos pères ont versé leur sang pour avoir la liberté de conscience ; je crois qu'elle existe et qu'elle rayonne sur la France entière. Après la lecture du rapport nous discuterons cette question qui me paraît d'ailleurs superflue parce que la liberté de conscience existe, elle est maintenue et contre elle rien ne pourra s'opposer ni se dresser.»

Après différentes lectures et communications (celles du Docteur Maxwell, Procureur général à la Cour d'Appel de Bordeaux et de Sir Oliver Lodge), la parole fut rendue à M. Valabrègue. Il disserta longuement, fut éloquent, intéressant, mais la grande majorité de l'assemblée n'approuva pas sa diatribe qui faisait aux spiritistes le reproche d'orthodoxie et celui de n'avoir pas fait de l'amour la base et le principe essentiel de leur doctrine.

Nous ne perdions pas des yeux le Maître qui, un peu courbé sur la table écoutait attentivement son contradicteur, paraissant se replier sur lui-même comme le lutteur qui prépare ses forces avant de se mesurer avec son adversaire. Il se leva dès que M. Valabrègue eut terminé et, dans une magnifique improvisation :

«Mesdames, Messieurs, dit-il, permettez-moi de résumer ces débats en quelques mots. J'ai suivi avec attention les discours très éloquents et très spirituels de Valabrègue et, je me demande maintenant en quoi vraiment ses opinions diffèrent des nôtres. Je ne vois aucune différence, si ce n'est dans la façon de s'exprimer. Au fond, nous sommes parfaitement d'accord et, dans ce cas, pourquoi discuter ? Il nous a parlé du Christ, de son grand amour. Mais tous, nous admirons le Christ, et tous, nous nous prosternons avec respect devant cette grande figure qui domine les siècles. Et permettez-moi de rappeler que le Christ n'a pas seulement donné cet exemple magnifique de dévouement et de sacrifice, mais il a apporté aussi un enseignement ; c'était la raison de son incarnation sur la terre. Il est venu nous donner une connaissance de Dieu, de l'âme, de la destinée ; des principes, que malheureusement on n'applique plus dans toute leur beauté

et toute leur grandeur. C'est précisément notre oeuvre à nous, de les faire revivre ; c'est pour cela que nous sommes réunis, que nous travaillons, que nous peinons, que nous souffrons depuis cinquante ans pour reconstituer et rendre à l'humanité l'enseignement du Christ. Car enfin, permettez-moi de vous le dire, vous avez prononcé le mot d'orthodoxie ; le spiritisme n'est pas une orthodoxie, dans le sens de doctrine fermée, de doctrine rigide, c'est tout simplement une présentation libre de la pensée, c'est une évolution, une étape vers la vérité intégrale, vers l'infini. Allan Kardec n'a-t-il pas dit que le spiritisme restait ouvert à tous les développements de l'avenir et, par conséquent à toutes les manifestations de la pensée et de la science ? Mais nous avons justifié ces paroles. Nous avons incorporé dans nos travaux, dans nos ouvrages, tous les progrès, tous les concepts de la science. Nous avons mieux fait que tout cela, nous lui avons indiqué le chemin, la route à suivre. C'est grâce à nous que les savants sont entrés dans la voie, dans l'étude du monde invisible, dans l'étude des forces invisibles ; c'est grâce à nos études et nos recherches, car, enfin, qui donc a parlé le premier, dans les temps modernes, de fluide, de médiumnité, de corps astral ? Ce sont les spirites. Actuellement encore tous les savants, tous les métapsychistes, ne font que marcher sur nos traces, et suivre la voie que nous parcourons depuis longtemps. Eh bien ! cher ami, permettez-moi de vous le dire, tous nos efforts convergent vers le but dont vous nous avez entretenus tout à l'heure.

Vous avez parlé des consolations à donner à l'humanité, à ceux qui souffrent, mais calculez donc toutes les épreuves, toutes les souffrances, toutes les douleurs que le spiritisme a consolées. Le spiritisme, ce n'est pas seulement un enseignement qui repose sur des bases certaines, c'est un critérium qui défie la contradiction ; le spiritisme, c'est l'enseignement du monde entier. On enseigne partout la réincarnation des principes d'amour, et c'est tout ce qui fait la base du spiritisme. Jamais aucune doctrine ne s'est appuyée sur un critérium aussi universel.

Ce sentiment d'amour dont vous parlez est la base même de l'enseignement spirite comme de l'enseignement chrétien.

Il n'est pas d'école, de doctrine, d'enseignement, quelle que soit sa forme qui n'ait ses principes. Nous avons, nous, des principes qui surpassent les autres, en ce sens qu'ils nous viennent d'En-Haut, de tous les points de la terre et qui concordent sur tous les points essentiels.

Dans cette réunion où toutes les nations sont représentées, les Anglo-Saxons avaient semblé se distinguer de nous sur certains points, mais la fusion qui s'opère - vous en avez l'attestation dans les ouvrages, dans les télégrammes, et dans les manifestations de la pensée - montre qu'une idée, grande, belle, sublime, s'élève au-dessus des contingences et fait rayonner sa puissance et sa beauté sur le Monde. Nous sommes tous d'accord ; nous ne différons que sur des termes et des expressions, et si Valabrègue veut bien réfléchir, il verra que nous sommes tous unis dans un même sentiment de fraternité, de concorde et d'union, et que nous marchons tous du même pas vers des horizons meilleurs, vers des jours plus beaux pour l'Humanité !»

A la séance du 11 septembre, le Docteur Viguière permit également au Maître de faire une belle improvisation en remarquant que les spirites ayant, dans l'exposé de leur doctrine, le principe de la croyance en Dieu ne font pas d'adeptes parmi les matérialistes. «Je suis d'avis, ajouta-t-il, que notre philosophie n'a aucun rapport avec la croyance ; ce qu'il faut surtout c'est intéresser les masses au spiritisme. J'estime que les principes de notre philosophie ne doivent apporter ni négation, ni affirmation concernant la divinité, ceci est du domaine de la foi, et il faut laisser sur ce point à chacun de nos adhérents la liberté de croyance la plus entière.»

Léon Denis lui répondit :

«Nous envisageons la question de Dieu à un point de vue exclusivement scientifique ; l'idée de Dieu est absolument nécessaire pour nos manifestations. Il y a en France deux écoles psychiques. J'aurais voulu donner des détails sur la façon de procéder de ces deux écoles. Il y a les Kardécistes et les Métapsychistes. Les Kardécistes croient à l'existence des esprits, dont ils ont des preuves multiples, infaillibles et toujours

plus nombreuses. Par l'expérimentation, ils savent qu'au-dessus de ce monde des esprits il y a un foyer supérieur - je ne lui donne pas de nom - un foyer d'où émanent et se répandent dans l'infini des courants de forces, et c'est à ce foyer éternel qui unit tous les êtres que les grands Esprits puisent les forces nécessaires pour se manifester et produire des phénomènes convainquants, dans une solidarité étroite, en vertu de lois universelles. C'est cette puissance bienfaisante et protectrice qui dirige nos séances expérimentales.»

Le jour suivant Léon Denis eut une journée chargée, il prononça d'abord un magnifique discours sur la science métapsychique, dit ce qu'il attendait d'elle, ce qu'il lui reprochait aussi. Puis il eut encore à s'acquitter du discours de clôture qui lui valut une grande ovation :

«Nous allons nous séparer et peut-être ne nous reverrons-nous pas dans ce monde, mais nous nous reverrons certainement dans l'autre, et nous y travaillerons encore à servir la cause de la vérité et à répandre, chaque fois que nous le pourrons, les rayons du soleil levant qui s'appelle le spiritisme.

En terminant j'appelle sur vous les radiations de la force divine afin qu'elles vous pénètrent, viennent féconder vos âmes et fassent persister en vous le dévouement, le courage, l'abnégation qui vous aideront à affronter les difficultés de la vie, à triompher du scepticisme, du matérialisme, afin que vous répandiez par le monde la conviction qui est dans vos coeurs.»

Les représentants des puissances étrangères aussi bien que les Français gardèrent de ces quelques jours passés dans l'intimité du Maître, dans le rayonnement de sa pensée, de son enseignement, une impression inoubliable. Tous, sans exception, sentirent que la doctrine qu'ils aimaient avait en Léon Denis un chef vénéré, qui, par sa grande foi, son éloquence persuasive et la lucidité de ses vues, était le digne continuateur d'Allan Kardec.

Le Congrès eut un côté démonstratif par la conférence avec projections que donna Sir Conan Doyle ; des milliers de Parisiens emplirent d'abord la salle des Sociétés Savantes, puis la salle Wagram, où fut donnée une deuxième conférence. On estima à deux milliers les personnes qui ne purent entrer dans cet immense vaisseau, qui en contiendrait aisément cinq mille. La presse s'émerveilla de ce succès et ne dissimula pas son étonnement de ce que Paris comptait tant de gens intéressés par le spiritisme. Elle convint que si Sir Arthur Conan Doyle eut décidé de donner une troisième conférence dans la salle du Trocadéro, cette salle immense eut été trop étroite pour contenir les auditeurs du fameux pionnier anglais. Léon Denis se réjouissait beaucoup de cet empressement de la foule autour de Sir Arthur Conan Doyle.

Le Congrès absorba exclusivement le Maître ; quand il n'était pas rue Copernic ou à la salle des Sociétés Savantes, il méditait dans sa chambre. Contrairement au Congrès de 1900 où il avait reçu beaucoup de monde, il désira vivre ignoré et cacha son adresse même à ses plus proches amis. Ce ne fut qu'à la fin de son séjour à Paris qu'un journaliste parvint à le dépister et put obtenir de lui une interview ; M. Esquier, de *La Liberté*, relatait le lendemain, en ces termes l'entretien qu'il avait eu avec le Maître du spiritualisme moderne :

Au moment où le congrès spirite vient de terminer ses travaux, il nous a semblé intéressant de recueillir de la bouche même de son président, M. Léon Denis, les conclusions que l'on doit dégager de cette assemblée internationale.

On sait que M. Léon Denis, grand apôtre du spiritisme et successeur d'Allan Kardec, a écrit de nombreux ouvrages sur les sciences métapsychiques et dont le plus remarquable «*Après la Mort*» est un livre de haute philosophie, traitant de la survie et de tout ce qui s'y rapporte.

L'éminent spirite a bien voulu nous recevoir ce matin.

C'est un vieillard de 80 ans, presque aveugle, à la barbe de neige et qui évoque, physiquement, le *Moïse* de Michel Ange et aussi Tolstoï. Infiniment courtois, il a bien voulu se prêter à nos questions et son ton, d'abord familial, s'éleva bientôt jusqu'à l'éloquence la plus passionnée et la plus persuasive :

«- Etes-vous satisfait, Maître, du résultat de ce Congrès ? demandons-nous.

«- Enchanté, son retentissement sera considérable... C'est une victoire nouvelle du spiritisme Kardéciste. Le temps n'est plus où l'on répondait aux affirmations des spirites par des sarcasmes. L'attention publique est attirée de ce côté. La discussion, la controverse courtoise ont remplacé la raillerie. On contestait la réalité des phénomènes, les métapsychistes ont fait, par des expériences de laboratoire, la démonstration qu'ils existent. Les affirmations d'un William Barrett, d'un Oliver Lodge, d'un Charles Richet, venant après celles des William Crookes ne se contestent pas. Beaucoup de savants en sont encore à demander des preuves, qu'ils se rassurent, ces preuves, ils les obtiendront, s'ils veulent bien étudier les forces inconnues avec la bonne volonté nécessaire, en tenant compte qu'ils ne sont plus en présence de forces mécaniques, mais de forces intelligentes.

«Le spiritisme prouve l'existence d'un monde invisible bien plus complexe encore que le monde matériel. Il prouve aussi l'immortalité de l'âme humaine et de la conscience individuelle et enfin l'évolution de l'âme à travers les vies successives qui la mènent vers la connaissance et la perfection.

«- Cette théorie n'est-elle pas celle de Pythagore ?

«- Oui... et de Jésus, car il enseigna la pluralité des vies, dans son entretien avec Nicodème et aussi lorsqu'il dit que Jean-Baptiste était la réincarnation d'Elie.

«- Mais ceci est contraire au dogme catholique.

«- Et pour cause ! L'Eglise qui visait, avant tout, à imposer son joug, a étouffé l'idée de Christ et enseigné la doctrine d'une vie unique avec menace de l'enfer, pour mettre aux mains du prêtre un puissant moyen de domination politique...

«- Est-il vrai que vous souhaitez voir enseigner le spiritisme dans les écoles ?

«- Je souhaite voir enseigner aux enfants la doctrine de la survie, pour remplacer le catéchisme, avec un horizon plus large... et leur donner une morale élevée. Mais il va de soi que nous ne leur montrerons ni fantômes, ni ectoplasmes, ni phénomènes troublants, qui ne peuvent être contrôlés que par des chercheurs supérieurement équilibrés, pondérés et «prudents» ; car à ces expériences peuvent se mêler de mauvais et dangereux esprits. Ceux qui soulèvent le voile du mystère doivent être capables d'en dégager ce qui est utile au bien de l'humanité.

«Au front de notre interlocuteur semblait rayonner l'auréole des apôtres.

«Nous le quittâmes profondément troublé.»

CH. ESQUIER.

Le Maître ne quitta pas Paris dès la clôture du Congrès, il resta deux jours encore parmi ses amis parisiens heureux de le garder auprès d'eux ; il se montra gai, charmant, plein d'entrain. On le plaisantait sur ses habitudes qu'il avait dû abandonner.

M. Jean Meyer vint lui témoigner sa gratitude et sa joie de ce qu'il eut bien voulu présider le Congrès dont il avait été l'âme. Léon Denis très touché, rendit hommage à M. Meyer et à ses précieux collaborateurs qui avaient su assurer le succès du Congrès par une préparation méthodique et savante.

Le 15 septembre, Léon Denis rentra à Tours ; nous le vîmes le lendemain et, comme avant son départ, nous fûmes frappés de son grand calme, il reprit aussitôt sa vie de travailleur et nul n'aurait pu supposer qu'un événement d'une importance capitale avait bouleversé sa vie pendant dix jours.

O merveilleux équilibre des sages que les vanités du monde ne troublent point et que seule captive la vie de l'esprit !

*

* *

Ce Congrès eut une profonde répercussion dans la presse. Un reporter alla successivement interroger le Cardinal Dubois et le Pasteur Roberty. L'Eglise catholique est consciente de l'état d'esprit moderne et ses orateurs ne craignent pas de parler de l'inquiétude humaine. Le cardinal très informé des travaux du Congrès spirite prétendit naturellement que l'Evangile seul peut répondre aux deux questions que de tout temps se sont posées les hommes : Que sommes-nous ? Où allons-nous ? et termina par ce conseil adressé aux spirites :

«Vous avez voulu vous arracher des misères de cette terre, vous avez fait effort vers un idéal ; cet effort poursuivez-le, alors le Christ parlera dans votre âme pour vous révéler la vérité.»

Le pasteur Roberty, un des ministres les plus éminents du protestantisme, président du consistoire de l'Eglise réformée, aussi averti que le cardinal Dubois des choses du spiritisme, fit cette déclaration :

«Le spiritisme est une science qu'il est loisible d'étudier ; ce que je reproche aux spirites c'est de mêler le sentiment religieux à leurs pratiques. Qu'ils étudient certains phénomènes physiques encore mal connus, je ne les en blâme pas, leur erreur est de vouloir créer une sorte de religion rationnelle.»

Contrairement au Cardinal Dubois, il confessa que l'Evangile n'explique pas tout, mais le croyant, ajouta-t-il, n'a pas besoin de démonstration.

Et comme le journaliste lui posait cette question : «Déconseillez-vous la pratique du spiritisme à vos coreligionnaires ?» il répondit :

«Ils peuvent le faire, sous les réserves que j'ai indiquées.»

Le Maître fut fort intéressé par la lecture de ces interviews. L'avis de deux hautes personnalités des clergés catholique et protestant était loin de lui être indifférent et il ne manqua point d'apprécier la largeur et l'indépendance de leurs vues.

Léon Denis était devenu moins combatif vers la fin de son apostolat, il n'était plus le «vieux spirite» de la brochure publiée jadis et intitulée : *Réponse d'un vieux spirite à un Docteur ès-lettres de Lyon*. Assistant depuis cinquante ans aux controverses parfois haineuses entre catholiques et spirites, il laissait les jeunes répondre aux polémiques et disait : «Mieux vaut la lutte par la critique que la conspiration du silence, cela nous fait connaître. La vérité niée par les uns, se propage par les autres, rien ne pourra agir contre elle puisque les puissances d'En Haut mènent le combat.»

Comme tous les vieillards, Léon Denis était réfractaire à l'objectif des photographes. Avant le Congrès, les amis et admirateurs du Maître possédaient de lui seulement deux photographies : l'une ancienne, faite à Lyon, revêtue de sa signature, le représente dans sa maturité ; l'autre, plus récente, obtenue par l'amabilité de M. et Mme J. Mélon, spirites parisiens qui voyaient le Maître lorsqu'ils étaient en villégiature à Vouvray. Celui-ci avait bien voulu céder à leurs instances et posa, éclairé par un rayon de soleil, devant la fenêtre de sa chambre. Sa physionomie est imprégnée d'une bonhomie souriante, «puisque vous le voulez, comment vous refuser !» semble-t-il dire aux aimables amateurs.

Le Congrès devait nous procurer un nouveau portrait de l'apôtre. Cette photographie a été donnée dans le numéro de la *Revue Spirite* de novembre 1925 et reproduite dans le numéro de mai au moment du décès du Maître. Un fort bel agrandissement du buste en a été fait pour le livre du *Rapport du Congrès*. La tête énergique a quelque chose de sculptural et, en admirant le grand et beau front du penseur on déplore que Léon Denis n'ait pas accédé au désir d'un sculpteur parisien, M. Henri Bouillon, qui, dans une lettre très aimable, datée du 2 décembre 1909, lui proposait de modeler ses traits dans la cire. Il s'exprimait en ces termes : «Je désire beaucoup matérialiser dans un buste, le visage qui n'est que la frêle enveloppe d'un pur et haut esprit, mais je n'osais vous demander cet honneur et vous m'en donnez le courage en m'ayant fait une bien agréable surprise par l'envoi de votre *Jeanne d'Arc Médium*.»

X. 1926-1927 : Le Génie Celtique. Les derniers jours de la vie du Maître

Un après-midi de février 1926, tandis que je lisais au Maître un article de Gabriel Delanne, paru dans la *Revue Spirite*, mon attention fut attirée à plusieurs reprises par de légers bruits d'une nature singulière et que j'aurais été en peine de définir. Léon Denis, accoudé au guéridon ovale qui lui servait de table de travail et qui m'avait vue me retourner fréquemment, finit par s'écrier : «Mais qu'avez-vous donc ?» Quand j'eus dit au Maître ma préoccupation, il me fit cette réponse : «Ce sont des souris !» et notre lecture se poursuivit dans le silence. Le lendemain, Léon Denis recevait l'annonce du décès de Gabriel Delanne et me disait : «Delanne était sur son lit de mort lorsque vous entendiez du bruit en lisant son article.»

Parfois des coups secs se faisaient entendre dans la fenêtre de la chambre du Maître. D'autres, plus légers, se percevaient dans un angle de cette même pièce. Léon Denis nous a souvent raconté que durant ses insomnies, il entendait de violents coups frappés à sa porte et le parquet du vestibule craquait comme sous le poids d'une personne vivante : «Pas de doute, je suis bien seul chez moi», concluait-t-il. Comme Victor Hugo, il aurait voulu engager une conversation à l'aide de cette typtologie nocturne, mais il ne put jamais y parvenir⁴⁴.

Un jour, le facteur apporta un énorme paquet ; l'éditeur américain de Mrs Wilcox adressait au Maître quatre exemplaires magnifiquement reliés de sa traduction du *Problème de l'Etre et de la Destinée*. Léon Denis examina les volumes puis, ses yeux se fixant tout à coup sur un point de la chambre, il s'exclama : «Je viens de voir une grande lueur sur la porte, c'est probablement Mrs Wilcox qui manifeste ainsi sa joie de voir que les ordres donnés avant sa mort ont été exécutés.»

Peu de temps après, l'Américaine, s'étant incorporée dans le médium du Maître, lui assura qu'elle avait voulu révéler sa présence à ses côtés au moment où arrivait son travail. C'est là le seul exemple de vision dont nous ayons été témoin durant les années passées près de l'écrivain.

L'année 1925 avait privé les sciences psychiques de deux Maîtres : Flammarion, en France, et Sir William Barrett en Angleterre. La mort de Gabriel Delanne ouvrait une nouvelle ère de deuil pour 1926. Il nous fallut lire à Léon Denis des articles nécrologiques consacrés : en mai, à Félix Remo, au Pasteur Bénézech en juin, au guérisseur Béziat le même mois. En juillet, le Docteur Sentourens, le dévoué trésorier de l'*Union Spirite Française*, disparaissait. En Août, ce fut Emmanuel Vauchez, fondateur du Comité d'études de photographie transcendante. «Cela ne s'arrêtera pas !», disait Léon Denis. Quelques mois plus tard, comme je lui donnais lecture des messages de Félix Remo, reçus dans quelques groupes, il me dit : «Vous ne trouvez pas que ces belles descriptions de l'au-delà donnent envie d'y partir bien vite ?» Et comme il ne jugeait pas ma réponse assez enthousiaste, il ajouta : «J'ai maintenant beaucoup plus d'amis de «l'autre côté» qu'ici-bas ; vous connaîtrez cela si vous arrivez à mon âge.»

Depuis nombre d'années le Maître ne tenait à la vie que pour le bien qu'il pouvait encore y faire ; à son apostolat se ramenaient toutes ses préoccupations ; faisant abstraction complète de sa personnalité, il ne vivait que pour son oeuvre. Son activité cérébrale se manifestait dans des articles pour les Revues ; sept années s'étant écoulées depuis la publication de son dernier ouvrage, ses familiers supposaient qu'il n'en produirait plus. Leur étonnement fut donc très grand lorsque vers la mi mars 1926, le philosophe exprima soudain son intention d'écrire sur le Celtisme. Ce sujet avait toujours été la grande passion de sa vie intellectuelle. L'assiduité avec laquelle il suivait les cours de d'Arbois de Jubainville, au Collège de France, prouve assez que les origines de notre race absorbèrent toujours la pensée de ce Lorrain, dont l'enfance avait été bercée par le récit des vicissitudes multiples qu'à travers les siècles éprouva son pays.

Lorsque le Maître songea à donner une forme concrète à son oeuvre, elle était déjà à demi-écloso en son cerveau. Il avait dû depuis longtemps déjà la choyer, la caresser. Cela seul peut expliquer l'extrême rapidité

⁴⁴ Voir les Mémoires de M. Barthou dans la *Revue des Deux Mondes*.

avec laquelle il nous en dicta les premiers chapitres. A l'élaboration de cette oeuvre, Léon Denis apporta l'esprit de méthode qui lui était coutumier ; il s'entoura d'une documentation abondante qui lui fut en partie procurée par de dévoués amis, sous la forme de livres prêtés, de longues lettres lui signalant les monuments mégalithiques les plus curieux de la Lorraine, lui retraçant aussi les coutumes des pays Celtiques, les légendes armoricaines, etc.

Le Maître faisait un choix et, d'un trait bleu, nous soulignons les passages qui lui fournissaient les informations utiles à son oeuvre. Il couvrait de son écriture à la grille de nombreux feuillets qu'il remaniait après lecture, de ces remaniements successifs résultait un nouveau manuscrit. Son travail le préoccupait jour et nuit et, à peine étais-je près de lui, qu'il me disait avec vivacité : «Ah ! ce synonyme que nous cherchions hier pour remplacer le terme qui ne me plaisait qu'à demi, je l'ai trouvé dans l'insomnie». Son assujettissement à l'oeuvre était tel qu'il ne la quittait que pour assurer sa correspondance ; il avait cessé sa collaboration à la *Revue Spirite* et il ne la reprit qu'à la fin de l'année pour faire connaître aux lecteurs de cette Revue le travail qu'il préparait.

Il était à la fois touché et ravi de voir la peine que ses amis prenaient pour lui être agréables ; sans avoir eu besoin d'en formuler le désir, le livre qui devait lui fournir une précieuse documentation lui était prêté, parfois par un concours de circonstances fortuites ; tel le livre posthume de Barrès : *Le mystère en pleine Lumière*, laissé au Maître par une amie, venue de Paris pour vingt-quatre heures et qui l'avait acheté afin de se distraire pendant le trajet. Comme il y puisa avec joie !

La gravité du travail était parfois égayée par quelque anecdote de l'écrivain évoquant un souvenir de ses voyages en Bretagne, dans les Vosges ou en Auvergne. Ce retour vers le passé amenait chaque fois un bon sourire sur ses lèvres : «Croyez-vous que cela intéressera ?» nous demandait-il. - «Mais certainement Maître, tout le monde rira de la peur du cordonnier de Lampaul et des grands charbonniers de la forêt noire». Nous croyons plaire au lecteur en reproduisant ces passages :

«A l'époque où je parcourais en touriste les campagnes du Finistère, j'avais pris un homme du pays pour guide, ou plutôt pour interprète, car je ne connaissais qu'imparfaitement le dialecte alors fort en usage dans cette région reculée. Or, un jour, nous rendant à Kergreven, je m'étais engagé dans un chemin creux bordé de chênes nains, comme étant le plus court, d'après la carte d'état-major que j'avais toujours sur moi. Mais mon guide m'arrêta brusquement et me dit avec une sorte d'effroi qu'on ne passait plus depuis deux ans dans ce chemin, qu'il fallait faire un grand détour. J'eus beaucoup de peine à obtenir de lui des explications claires et enfin il finit par m'avouer qu'un cordonnier de Lampaul s'étant pendu dans ce chemin, son esprit hantait encore les passants et que l'on avait renoncé à utiliser cette voie. Je passais outre en lui demandant de me désigner l'arbre du suicide, il le fit avec force signes de croix et gestes d'inquiétude.»⁴⁵

Voici celui qui a trait à la Lorraine et aux Vosges :

«J'aimais à causer avec les bûcherons et les charbonniers de la forêt vosgienne et j'ai constaté qu'on retrouve chez eux tout ce qui caractérise la race Celtique, la haute stature, la gaieté, l'hospitalité, l'amour de l'indépendance. Bismarck ne disait-il pas des Lorrains après 1871 : «Ces éléments sont très indigestes !» Ceci me rappelle une discussion que j'eus à la Schlucht, avec des Allemands, au lendemain de l'annexion de l'Alsace à leur empire. Comme la dispute s'échauffait et que j'étais le seul Français, je fus surpris de voir tout à coup sortir du bois, des hommes de haute taille, à face noire. C'étaient des charbonniers lorrains qui avaient tout entendu et qui venaient au moment opportun me prêter main forte.»⁴⁶

Au début, l'écrivain n'avait pas prévu les chapitres sur l'Auvergne et la Lorraine ; mais ces provinces renfermant plus que d'autres de nombreux souvenirs celtiques, il ne voulut pas les omettre et l'ouvrage en prit

⁴⁵ *Le Génie Celtique et le Monde Invisible*, pp. 58-59.

⁴⁶ Même ouvrage, pp. 101-102.

1926-1927 : Le Génie Celtique. Les derniers jours de la vie du Maître. 63

une plus grande ampleur ; les notes s'entassaient, le manuscrit commençait à devenir important, mais rien n'était encore classé.

Un jour vint cependant où le philosophe nous ayant exposé son plan, les nombreuses pages prirent place à leur chapitre respectif comme au signal donné les petits soldats se rangent en bon ordre pour former compagnies et bataillons. J'étais émerveillée de la clarté d'esprit, de la mémoire du Maître.

Le chapitre auquel il donna particulièrement ses soins et qui est d'une si belle envolée fut celui intitulé : *La Synthèse des Druides et les Triades Bardiques*. Le but de l'ouvrage d'ailleurs résidait presque exclusivement dans le désir de répandre les superbes strophes peu connues et que Léon Denis aimait tant.

Que de fois nous a-t-il récité la I^o, la XXII^o et la XXIV^o.

I^o. - Il y a trois unités primitives et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : Un Dieu, une vérité, et un point de liberté, c'est-à-dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition.

XXII^o. - Trois choses sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté, la lumière.

XXIV^o. - Trois alternatives offertes à l'homme : Abred et Gwynfyd, nécessité et liberté, mal et bien le tout en équilibre, et l'homme peut à volonté s'attacher à l'un ou à l'autre.

Il s'agissait souvent de faire de longues recherches qui apportaient une entrave au travail et le rendaient pénible, au point que l'écrivain déplorait la faiblesse de sa vue : «Ah ! me disait-il, qu'ai-je entrepris là pour un «bonhomme» de mon âge !». Mais ces moments de découragement ne duraient point, l'énergique nature de l'octogénaire reprenait vite le dessus.

Vers la fin de février 1927, le travail était assez avancé ; la première partie en fut confiée à l'imprimeur. Moins de quinze jours après les épreuves arrivaient en double exemplaire : «Hâtons-nous, dit le Maître, si je ne suis pas prêt on laissera mon travail de côté pour en prendre un autre».

Le jeudi 10 mars, la deuxième partie étant au point il la portait à l'imprimerie. La veille il m'avait priée de l'accompagner pour lui faire traverser la rue principale, toujours très encombrée. C'est avec joie que je descendis avec le Maître cette grande artère de notre ville et, comme j'insistais pour l'attendre et le raccompagner chez lui, il refusa en prétextant qu'il s'y attarderait. Je le quittai, lui faisant promettre de faire très attention au retour. Un vieil ouvrier de la maison Arrault sur le seuil de la porte, s'écria d'un air enjoué : - «N'craignez donc rien, il vivra jusqu'à cent ans !»

Pendant le travail de composition se poursuivait, Léon Denis voulut absolument insérer, au dernier moment, la citation suivante de Maurice Barrès sur le *mur Païen* : - «Sur cette montagne, dès le IV^o ou III^o siècle avant J.-C., les Celtes avaient construit le *mur païen*. On trouve sur ce sommet les traces d'un oppidum gaulois et probablement un collège sacerdotal druidique.»⁴⁷

Le Maître suivait avec une minutieuse attention ce travail dont il m'avait chargée et, comme toujours, sa lucide mémoire suppléait à sa vue défectueuse, travail de patience, s'il en fut, car la mise en pages étant faite, il s'agissait d'élaguer du texte primitif autant de lettres qu'en comportait la citation, sans que le sens des phrases amputées en fut altéré.

Pour la troisième fois, le 31 mars, Léon Denis s'achemina vers l'imprimerie ; il y portait la dernière partie de son manuscrit. On le sentait heureux, soulagé d'un grand poids à l'idée que son oeuvre allait bientôt revêtir une forme tangible et que trois mille volumes iraient de par le monde répandre sa pensée.

Ce devait être la dernière sortie du Maître.

Il faut avoir vécu près de Léon Denis les derniers mois de sa vie, l'avoir assisté comme nous dans l'élaboration de sa dernière oeuvre, pour se rendre compte de la dépense cérébrale qu'il dut faire pendant ce laps de temps assez court. Sa pensée ne se reposait jamais, et, nous pouvons dire ici la raison de ce travail intense.

⁴⁷ *Au Service de l'Allemagne*, chapitre VI.

Durant toute l'année 1926-1927, son dévoué médium l'avait tenu en rapport constant avec ses amis invisibles. Allan Kardec donnait chaque quinzaine les messages qui figurent à la fin du *Génie Celtique*. Vers le mois de janvier 1927, Jérôme de Prague dit impérieusement à «son fils» : - «Tu publieras tes deux livres dans la même année.» - «Comme tu y vas ! deux livres dans l'année ! c'est beaucoup», avait répondu le Maître.⁴⁸

Le lendemain, Léon Denis me confia : «Vous avez entendu comme Jérôme me presse, ceci prouve que je ne serai plus là l'année prochaine !» Mon coeur se serra. De ce jour une activité fébrile s'empara de l'écrivain.

Manifestement son guide savait l'heure à laquelle se produirait le grand événement, d'où son ordre impérieux pour que le *Génie Celtique* fût achevé à temps.

*

* *

Le jour qui suivit la dernière sortie de Léon Denis fut celui d'une séance. Contrairement à l'habitude, il avait des invités. Quand j'arrivai, le Maître s'entretenait avec eux et montrait beaucoup d'entrain. En attendant quelques retardataires il me dicta une page du travail en cours : la préface d'une nouvelle édition de la biographie d'Allan Kardec. Ce fut la dernière fois que j'écrivis sous sa dictée.

Allan Kardec fut, à cette séance, le premier Esprit qui s'incorpora dans le médium ; s'adressant tour à tour à une personne présente et au Maître il termina son message en disant à celui-ci : «La conscience est le tabernacle, le coeur est ce qui contient l'hostie sacrée qui est l'étincelle divine, le cerveau est l'appareil vibratoire qui recueille les ondes radiantes émanées du coeur de Dieu qui met en action la pureté de votre être humain. Soyez forts en entretenant la foi supérieure et votre appareil supérieur enregistrera la beauté de Dieu. Vous avez l'affection des grands centres vibratoires, vous vous êtes acquitté de la correspondance occulte de la volonté divine et dans le royaume de la lumière vous respirerez.»

Le Maître avait la coutume de se faire donner lecture des communications obtenues le lendemain des séances. Cette fois, il ne le fit pas, et ce n'est qu'après son décès, que ce message prit pour nous, ses disciples, toute sa signification. «Vous vous êtes acquitté de la correspondance occulte de la volonté divine !» touchante approbation donnée à la vie de l'apôtre, véritable consécration de son oeuvre ! et quel sens prophétique eurent les dernières paroles d'Allan Kardec : «Dans le royaume de la lumière vous respirerez !»

Les jours qui suivirent je fus absorbée par la correction des épreuves du *Génie Celtique* et ne remarquai aucun changement dans la physionomie du Maître, mais un après-midi, je fus frappée par l'altération de ses traits, il articulait ses mots d'une voix rauque ; je m'en alarmai : «Je ne suis pas enrhumé, m'affirma-t-il, mais j'ai la gorge serrée.» - «Vous devez avoir un peu d'angine, repris-je, il faut vous soigner.» Ayant hâte que son travail fût terminé, il refusa de suivre mes conseils. Mais bientôt il quitta le coin du feu, ouvrit la fenêtre et se pencha sur le balcon : «Que faites-vous ? m'écriai-je, quelle imprudence !» - «C'est pour avoir de l'air», me répondit-il.

Ce même jour, Léon Denis traversant la pièce voisine où se tenait la lingère en train de raccommoder un drap, lui fit cette réflexion : «Vous cousez mon linceul.» Quand il eut quitté la chambre, je rassurai l'ouvrière émue en lui disant que c'était une boutade ; mais mon inquiétude égalait la sienne, et, avant de partir, j'insistai auprès du Maître pour aller chercher un médecin, il ne m'y autorisa pas.

Le lendemain, j'arrivai chez lui de bon matin. Averti de ma présence, il me manda près de son lit. Il était rouge et sa voix toujours rauque. Je le suppliai de se laisser soigner. - «Nous verrons plus tard, me dit-il avec peine ; puisque vous êtes venue ce matin, mettez-vous au travail que vous deviez faire dans la journée, puis vous le porterez à l'imprimerie.»

⁴⁸ J. de Prague faisait allusion au livre que Léon Denis voulait faire imprimer sur le *Socialisme et le Spiritisme* et qui devait contenir tous les articles publiés sous ce titre dans la *Revue Spirite*.

1926-1927 : Le Génie Celtique. Les derniers jours de la vie du Maître. 65

Il s'agissait de corriger les épreuves des messages du *Génie Celtique* qui avaient été tirées en «placards». J'accomplis ce travail automatiquement, l'esprit préoccupé de la santé du Maître qui, détaché de lui-même, n'avait que son travail en vue.

Oh ! quelles heures angoissantes je passai près de lui, si manifestement malade, puisqu'il était dans l'impossibilité de prendre aucun aliment solide ; et je ne pouvais rien !... Quand ma besogne fut terminée, midi sonnait et l'imprimerie était par conséquent fermée. Léon Denis paraissait navré. «Tranquillisez-vous, lui dis-je, j'y serai dès la réouverture des ateliers.» Je fus prévenir M. Gaétan Chauvigné, ami du Maître, de sa maladie et nous décidâmes d'appeler un médecin.

Durant les premiers jours de la médication, le malade ne garda pas le lit et passa la journée dans son fauteuil. L'esprit toujours en éveil, il me donnait des ordres ; l'un d'eux fut celui d'aller chez son banquier faire un virement de compte au sujet du papier d'édition qu'il avait acheté pour son volume.

Très calme, les gestes encore assez assurés, il me remit la somme nécessaire à l'opération et parut satisfait de la conclusion d'une affaire qui le préoccupait depuis qu'il était souffrant.

Ce même matin, il me dit : «Prenez le manuscrit du *Génie Celtique*, voyez si j'ai bien dit que c'est 53 ans avant l'ère chrétienne que Vercingétorix prit la résolution de se consacrer au salut de son pays ; je ne voudrais pas qu'on m'imputât une erreur chronologique.»

Le jour suivant, son état fut jugé plus grave par le médecin qui constata que les deux poumons étaient pris. Les amis de Léon Denis et moi nous vécûmes alors des heures tourmentées, passant tour à tour de l'anxiété à l'espoir, veillant à lui donner les remèdes prescrits, espérant le sauver malgré tout. Il était merveilleux de douceur et de patience, et se montrait d'une aménité parfaite avec la soeur de Saint-Vincent-de-Paul dont il recevait aussi les soins : «De quel pays êtes-vous, ma soeur ?» lui demanda-t-il un soir. - «Nous, religieuses, ne sommes d'aucun pays, Monsieur,» répondit-elle. - «Mais, vous êtes bien née quelque part ?» - «Je suis du département de la Loire». - «Ah ! j'en suis heureux pour vous, c'est un pays de forêts, un pays Celtique. Moi j'aime la forêt ; mon culte, c'est la nature, car c'est dans la nature que l'esprit de Dieu domine plus qu'en toutes choses.»

Il arrivait souvent au malade de somnoler, puis, tout à coup, d'une voix couverte il me posait quelques questions, celle-ci, par exemple : «Quel temps fait-il ?» - «Il fait un beau soleil.» - «Beau-soleil, c'est le nom de l'endroit où Barrès écrivit son dernier livre, vous le savez bien ?» - «C'est possible, dis-je, mais je ne m'en souviens pas.» - «Vous ne savez jamais rien !» reprit-il lentement. A cette saillie, aussi anodine que tant d'autres par lesquelles le Maître se plaisait à me taquiner, je commençai à douter de l'extrême gravité de sa maladie et je me repris à espérer.

Un certain jour, sa voix affaiblie laissa tomber ces mots : «Que faites-vous ?» L'ordre m'ayant été donné de ne pas l'entretenir de mon travail afin de ne pas le fatiguer, je gardai le silence, mais il reprit : «C'est comme si je parlais à une bûche.» Cette boutade me fit légèrement sourire malgré ma tristesse. Je m'approchai vivement de lui ne voulant pas lui laisser supposer quelque indifférence à ses paroles. - «Les deuxièmes épreuves arrivant régulièrement de l'imprimerie, je les compare avec les premières», lui dis-je. - «Laissez cela, reprit-il, et recopiez la préface pour Allan Kardec.» - «Mais nous ne sommes que le 9», répliquai-je. - «Vous n'avez que le temps, il faut qu'elle arrive à Meyer le 15.» Je m'exécutai, non sans être émue.

Il s'informait parfois de son courrier. Celui-ci s'accumulait, mais invariablement nous lui répondions : «Il n'y a rien.»

Une lettre en écriture Braille vint de Paris, je la mis de côté. L'épistolière était toute dévouée à l'écrivain et avait fait pour le *Génie Celtique* des recherches à la Bibliothèque Nationale ; actuellement elle corrigeait les épreuves de l'ouvrage. Etonnée de ne rien recevoir par les derniers courriers, elle devint anxieuse et m'envoya la traduction de sa lettre. «Pourquoi cette bonne manne ne m'est-elle plus distribuée ?» demandait-elle à l'auteur. Afin de donner au Maître l'illusion d'une lecture, je mis la feuille de Braille entre ses mains et lui communiquai la traduction : «Elle est bien lourde, cette manne !» dit-il.

En dépit de nos craintes secrètes et soigneusement dissimulées, la persistance de cette tranquille lucidité nous faisait toujours caresser l'espoir d'une guérison. Mais, hélas ! il fallut se rendre à l'évidence. Les forces du malade décroissaient de jour en jour. La matinée du 12 fut particulièrement pénible, nous étions trois à le veiller. Dans la ruelle du lit la bonne Georgette soutenait la tête de son Maître, Mme S. était du côté opposé, je me tenais au pied du lit. Les circonstances nous avaient groupées en un triangle. Soudainement, le mourant dit d'une voix nette, mais faible, qui, passant par des lèvres qui ne remuaient pas, semblait nous arriver de très loin : «Georgette, vous avez été à même de comprendre... si vous avez voulu... vous savez... ce que vous allez voir arriver... vous savez... que ce qui a été écrit... est l'expression de la vérité... de la vérité toute nue.» Et il ajouta en s'adressant plutôt à Mme S. et à moi : «Vous aurez à entendre des sarcasmes... mais cela doit vous être indifférent...» Il se tut, je sentis la grandeur de cet instant, les yeux bleus du Maître ne me quittaient pas, visiblement il attendait que je lui répondisse. J'étendis alors la main et, simplement, d'une voix blanche : «Nous sommes, dis-je, et resterons toujours vos disciples et diffuserons les croyances que vous nous avez enseignées.»

Quelques instants plus tard : «Il faut terminer... résumer et conclure», dit-il. Pour mettre son esprit en plein repos, je l'informai que les dernières épreuves étaient parties pour la correction le matin même. Il réitéra : «Envoyez à Meyer le 15». Ainsi, quoique la vie de l'Apôtre ne tint plus qu'à un fil, il gardait néanmoins le souci de son travail, le souci de la ponctualité qui avait dominé toute son existence.

Il expira dans la soirée...

«Quelle belle mort !» s'écrièrent les amis du Maître en venant, quelques heures plus tard, me l'annoncer.

Par le sourire radieux qui illuminait son visage au moment suprême, ils avaient eu le sentiment net du bonheur éprouvé par l'apôtre en s'envolant vers les célestes demeures.

J'écrivis quelques jours plus tard à Mme Brissonneau⁴⁹, ces mots : «Ce n'est pas un simple hasard qui rappelle à l'espace Léon Denis la semaine de Pâques et au moment précis où il a terminé une oeuvre dans laquelle il a mis le meilleur de lui-même. Ce n'est pas le hasard qui veut que cette belle figure de penseur soit glorifiée, exaltée dans les revues qui paraîtront en Mai, mois qu'il préférerait entre tous, parce que c'était celui de Jeanne d'Arc.»

*

* *

Ayant vu à l'oeuvre l'éminent écrivain qui, inlassablement travaillait sans jamais regarder en arrière, ayant assisté particulièrement au grand effort intellectuel des derniers mois de sa vie, je n'étais pas éloignée de croire à la pérennité de son être. Comme l'athlète en pleine possession de ses forces physiques quitte parfois l'arène, le Maître jouissant toujours de ses belles facultés cérébrales quittait celle où il combattait depuis cinquante ans. Son champ de travail n'avait-il pas été une véritable arène, où, loyal gladiateur, il avait combattu avec des armes toujours franches. Comme un héros tombé au champ d'honneur, il fut terrassé en pleine activité.

Seuls, les amis de l'apôtre ont su que la venue de la mort, qu'il appelait la libératrice et qu'il attendait sans crainte, lui causait une déception ; elle se lisait dans ses yeux. Il nourrissait plus d'un projet, il laissait en outre son cher *Génie Celtique*, le dernier né de sa pensée, achevé certes, mais sans forme tangible, sans vêtement pour ainsi dire. Ce travailleur n'avait pas terminé la tâche qu'il s'était tracée.

Dès le lendemain du décès du Maître, nous dûmes faire trêve à notre chagrin pour songer à exécuter ses ordres et recommandations. «Si vous êtes là, nous avait-il recommandé jadis, veillez à ce que je ne sois pas enterré vivant. On a souvent vu des cas de léthargie qui ont l'apparence de la mort.»

On peut dire que c'était là sa seule crainte, mais réelle celle-là, les inhumations prématurées étant beaucoup plus fréquentes qu'on ne le suppose habituellement.

⁴⁹ Directrice des *Annales du Spiritisme* et du groupe d'études psychiques de Rochefort-sur-Mer.

1926-1927 : Le Génie Celtique. Les derniers jours de la vie du Maître. 67

Léon Denis avait profité des moindres circonstances, d'une lecture le plus souvent, pour nous faire connaître ses ultimes désirs. Lisant un jour dans un livre de Mgr. Cornillier⁵⁰, le passage relatif aux cérémonies funèbres, il nous avait dit : «Sachez bien que je ne veux pas d'un amas de fleurs, seulement des immortelles jaunes, insigne des spirites, l'immortelle est l'emblème de l'immortalité et la couleur jaune est symbole de lumière». Le Maître avait ajouté : «Mes obsèques ne peuvent avoir lieu avant deux heures, il faut laisser au pasteur Wautier le temps d'arriver.»

Léon Denis nous avait donné en dépôt son testament moral. Nous le lûmes à ses amis le soir même de sa mort, et, suivant ses instructions, nous en fîmes l'envoi aux personnes qu'il nous avait désignées. C'est une magnifique et touchante page dans laquelle l'Apôtre révèle sa belle âme. La voici :

«Parvenu au soir de la vie, à cette heure crépusculaire où une nouvelle étape s'achève, où les ombres montent à l'envi et couvrent toutes choses de leur voile mélancolique, je considère le chemin parcouru depuis mon enfance, puis je dirige mes regards en avant, vers cette issue qui va bientôt s'ouvrir pour moi, sur l'Aut-delà et ses clartés éternelles.

«A cette heure mon âme se recueille et se dégage par avance des entraves terrestres, elle voit et comprend le but de la vie, consciente de son rôle ici-bas, reconnaissante des bienfaits de Dieu, sachant pourquoi elle est venue et pourquoi elle a agi, elle bénit la vie pour toutes les joies et toutes les douleurs, pour toutes les épreuves salutaires que celle-ci lui a procurées, elle reconnaît là les instruments de son éducation, de son élévation.

«Elle bénit la vie terrestre, pénétrée quand elle la quittera de la pensée de revenir plus tard dans une existence nouvelle, travailler encore, souffrir, se perfectionner et contribuer par ses travaux au progrès de ce monde et de l'humanité.

«J'ai consacré cette existence au service d'une grande cause, le Spiritisme ou Spiritualisme moderne qui sera certainement la croyance universelle, la religion de l'avenir.

«J'ai consacré à le répandre, toutes mes forces, toutes mes facultés, toutes les ressources de mon esprit et de mon cœur. J'ai été toujours et puissamment soutenu par mes amis invisibles, par ceux que j'irai rejoindre bientôt. Pour la cause du Spiritisme j'ai renoncé à toutes les satisfactions matérielles, à celles même de la vie de famille et de la vie publique, aux titres, aux honneurs et fonctions, errant par le monde, souvent seul et attristé, mais heureux au fond de payer ainsi ma dette au passé et de me rapprocher de ceux qui m'attendent là-haut dans la lumière divine.

«En quittant la terre, je veux que les ressources que j'y laisse soient consacrées au service de cette même cause. C'est dans cette pensée, dans cette volonté bien arrêtée que j'ai dressé ci-après la liste de mes légataires.

«D'abord dans un but de propagande humanitaire, je lègue à M. Jean Meyer, demeurant Villa Montmorency, Avenue des Tilleuls, 11, Paris (16^e), la propriété de mes oeuvres figurant dans la *Bibliothèque de philosophie spiritualiste moderne et des sciences psychiques* qu'il a fondée.

«En outre, je lègue au dit Jean Meyer tous mes volumes et brochures en dépôt à l'imprimerie Arrault, à Tours, ainsi que les clichés, empreintes et accessoires se rapportant à ces ouvrages. Si, au décès de M. Jean Meyer, le fonctionnement de sa bibliothèque ci-dessus désignée se trouvait compromis, mes oeuvres tomberaient dans le domaine public et tous les publicistes pourraient les reproduire, à la condition de se conformer scrupuleusement au texte de chaque dernière édition sous le contrôle et la surveillance de mes exécuteurs testamentaires.»

⁵⁰ *La survivance de l'âme et son évolution après la Mort*. Editions Jean Meyer, 8, rue Copernic, Paris (16^e).

LEON DENIS.

Dans le journal quotidien que je tins les dernières années de mon secrétariat chez l'auteur d'*Après la Mort*, je relève une date qui entre toutes me rappelle un souvenir inoubliable : 7 janvier 1925, je cite : «Aujourd'hui, Léon Denis m'ayant attirée devant un petit meuble rempli de casiers contenant des lettres, m'a tenu ce propos : «Après ma mort, MM. Gaston Luce et Gaétan Chauvigné doivent partager ces lettres avec vous.» Je n'ignorais pas quel trésor spirituel renfermait le meuble et j'éprouvais une immense gratitude envers celui qui avait la généreuse idée de m'en faire bénéficier pour une partie. Ce don, en effet, a rendu possible le travail que j'ai entrepris, car mes seuls souvenirs n'eussent pas suffi à faire connaître complètement l'écrivain spirite, il m'était indispensable d'avoir la collaboration de ceux qui, après la lecture de ses oeuvres, l'ont apprécié, aimé et par de touchantes lettres ont tenu à lui témoigner leur vénération.

A tous ces frères et soeurs, bien cordialement «Merci !»

Et je rends grâce à Dieu d'avoir orienté mon destin vers Léon Denis. Avoir vécu près de cette âme noble et élevée, près de ce penseur qui toujours mit en harmonie sa vie et ses idées, observa dans toute leur rigueur les principes de la morale et de la doctrine qu'il enseignait, cela a été pour moi une source d'encouragement, de soutien moral, de joie et de quiétude spirituelle, dont je ressens chaque jour et ressentirai sans fin la forte et salutaire influence.

Saint-Cyr-sur-Loire, le 2 Novembre 1928.

TABLE DES MATIERES

PREFACE.....	3
INTRODUCTION	5
PREMIERE PARTIE	7
I. L'homme, sa demeure	7
II. Ses souvenirs d'enfance, sa piété filiale	10
III . Ses dons	14
IV. L'écrivain, le moraliste	18
V. Son courrier.....	27
VI. Ses visiteurs	37
VII. Ses distractions : la lecture, les voyages, la musique	41
DEUXIEME PARTIE	45
VIII. Quelques séances chez Léon Denis	45
IX. 1925 : le Congrès de Paris	55
X. 1926-1927 : Le Génie Celtique. Les derniers jours de la vie du Maître	61